Department
101
v. 2
MRC

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/uneheuretroptard02karr

UNE

HEURE TROP TARD.

Troisième édition.

—

Besser nie als zu spaët.
Il vaut mieux JAMAIS que TARD.

—

LAGNY. — Imp. d'A. Le Boyer et Comp.

UNE
HEURE TROP TARD

PAR

ALPHONSE KARR.

Vol. II.

Troisième édition.

PARIS,

OLLIVIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 33.

1836.

UNE

HEURE TROP TARD.

LVI.

LA NUIT AU JARDIN.

> Il l'écoute, non pour ce qu'elle dit, mais pour sa voix.
>
> FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Il y avait dans le jardin d'Hélène une sorte de tonnelle, formée par quatre ou cinq grands acacias, qui mêlaient par le haut leurs branches mobiles, leur feuillage étroit et découpé... et déjà jauni par le soleil du mois de juin. Entre les acacias, des lilas d'un vert

sombre fermaient de leur feuillée épaisse les espaces vides. — Un houblon serpentait autour d'un acacia, et étendait ses branches et ses feuilles semblabes à des feuilles de vigne, mais, d'un vert presque noir, sur les arbres voisins — trois ou quatre chèvre-feuilles grimpaient aussi dans les arbres, et retombaient en guirlandes parfumées.

Par l'entrée étroite laissée à la tonnelle on ne voyait rien, si ce n'est, à trente pas environ, un rideau de peupliers serrés les uns contre les autres, et se balançant au moindre vent. Devant les peupliers, quelques saules au feuillages bleu servaient à masquer entièrement la vue.

Dans l'espace compris entre les peupliers et la tonnelle, il n'y avait rien que de l'herbe, qui cachait presque entièrement un petit ruisseau, de telle sorte que les yeux ne voyaient que de la verdure, mais variée de toute les formes et de toutes les nuances. — Seulement le liseron grimpait après les joncs les plus élevés, et étalait ses grandes cloches blanches — une sorte de plante marine, dont le nom nous est inconnu, élançait une touffe de verges vertes, terminées par un épi de fleurs vio-

lettes, qui se découpaient avec une inconcevable richesse sur le fond vert de l'horizon.

Nous aimons les horizons bornés ; un horizon trop vaste nous écrase et nous rend trop petits à nos propres yeux : vis-à-vis d'un horizon semblable à celui de la mer, on est saisi par l'idée du vague et de l'infini, et les pensées se pressent, rapides, vagabondes sans se présenter sous aucune forme convenue, et dont on puisse se servir pour les communiquer. Il nous serait impossible de travailler, ou même de méditer sur un seul sujet avec un horizon aussi vaste ; notre imagination alors s'échappe et s'étend jusqu'aux bornes plus larges qui lui sont permises — et les rênes dont nous nous servons d'ordinaire pour la maintenir sur tel ou tel sujet perdent promptement de leur force par la longueur qu'il faut leur donner, ainsi qu'il est connu en physique, et ne tardent pas à être rompues.

Maurice et Hélene sont assis sous la tonnelle, près l'un de l'autre, les mains dans les mains, les yeux sur les yeux.

Jusqu'ici ils ont parlé de choses presque indifférentes; il fait trop jour encore — der-

rière les peupliers, à travers leur feuillage, immobile alors — car le vent se tait en même temps que les oiseaux, à l'heure majestueuse où le soleil se couche — on voit encore une bande d'un or pâle; au-dessus pèsent tristement des nuages gris; au-dessus des nuages gris le ciel est bleu-clair et parsemé de petits nuages blancs en légers flocons.

Mais au zénith, le ciel est d'un bleu sombre et presque noir, et à l'horizon opposé, sur un fond noir commencent à scintiller les étoiles encore blanches.

C'est ce moment rapide, difficile à saisir, où le jour et la nuit se partagent notre horizon, le jour à l'ouest, la nuit à l'est; la nuit s'avance et gagne du terrain, et à mesure que le ciel noircit, les étoiles se multiplient à l'infini, et perdent leur clarté blanchâtre, pour en prendre une plus intense et plus bleue.

Maurice et Hèlène parlent peu, et chacun d'eux aimerait mieux ne pas parler du tout, tant est puissante l'influence de cette heure, où l'eau même semble rouler plus doucement sur le gravier, où l'on ne peut s'empêcher de parler plus bas, tant l'homme a peu

de force contre le bonheur et s'en laisse écraser. S'ils disent quelques mots, c'est que ce ravissement inexprimable du cœur, qui ce replie et se renferme dans la contemplation de son bonheur, chacun d'eux ne sait pas que l'autre l'éprouve en même temps, chacun croit que ce bonheur, il l'éprouve seul, et qu'il doit s'efforcer de le traduire en langage humain, pour le faire partager à l'autre.

Ces paroles inutiles, si pâles, si décolorées, ne sont qu'un effort impuissant que fait l'homme dans ces momens où l'amour lui fait entrevoir un bonheur plus grand que la nature, il voudrait confondre ainsi ses sensations avec celles de la femme qu'il aime; il voudrait réunir les deux âmes, il voudrait que chacun pût jouir de son bonheur et de celui de l'autre, et s'identifier ensemble, se perdre l'un dans l'autre, comme deux gouttes d'eau, comme deux flammes.

Mais alors, comme l'ange déchu, c'est aux attributs de Dieu qu'il ose prétendre, en voulant confondre avec soi l'objet de son amour, en voulant tout renfermer en soi.

Ou peut-être, parcelle de la divinité, comme tout ce qui est, il aspire à se réunir aux autres parcelles.

Désir qui suit l'homme partout, et qui se manifeste dans tous ses amours, dans tous ses bonheurs, dans toutes ses souffrances.

Quand l'homme aime et désire la femme, quand il contemple le ciel et le soleil, quand il s'enivre du parfum des fleurs et du feuillage, ce sont autant d'amours qui tendent au même but, à se compléter, — comme les tronçons séparés du serpent tendent à se réunir.

Car on dit Dieu est partout, il fallait dire Dieu est tout — Dieu est l'air et le soleil, et les arbres, et les fleurs, et les hommes, et les terribles lions, et les crocodiles du Nil, et le vent, et les parfums que le vent recueille dans les prairies le soir.

Dieu est à la fois l'étoile qui brille au ciel et le ver luisant qui brille dans l'herbe.

Dieu est aussi cette herbe et les violettes qui l'embaument, ainsi que les cèdres du Liban et les plus hautes montagnes.

Dieu renferme tout en son sein, et surtout tous les amours; ces amours si multipliés, dont chacun est si fort pour nous qu'il nous écrase — ces amours des papillons qui font ensemble frémir leurs ailes, et ressemblent à des églantiers dont les pétales se doublent par les soins

du jardinier — ces amours de fleurs qui se fécondent en mêlant leurs parfums — ces amours des tigres qui rugissent et se donnent avec leurs dents blanches et aiguës, des baisers sous lesquels le sang ruisselle — ces amours harmonieux des oiseaux — et ainsi des *demoiselles* qui, semblables à des saphirs, à des topazes, à des émeraudes vivantes, se poursuivent et se caressent, emportées par le vent sur leurs frêles ailes de gaze.

Dieu a tout cela en lui, — Dieu est tout cela.

Et l'homme est une parcelle de Dieu; et dans les momens où l'amour le grandit, alors ses yeux un instant s'ouvrent à la grandeur de Dieu, il la comprend, il la désire; mais bientôt cet éclat trop fort l'étourdit, lui fait fermer les yeux, et il retombe comme foudroyé, et il reste ce qu'il était — parcelle de Dieu — sans avoir la conscience de ce qu'il est.

Nous ne vous dirons pas ce qu'éprouvèrent Maurice et Hélène dans cette soirée; si vous avez des souvenirs, éveillez-les en vous représentant leur situation.

La nuit obscure, les arbres et leurs feuilles noires, parmi lesquelles brillent les étoiles,

l'air embaumé, la solitude, le silence et l'amour qui embellit tout cela, comme le soleil qui donne à tout la couleur, le mouvement et la vie.

LVII.

Il s'éleva un vent frais. Hélène eut froid et demanda à rentrer. Maurice fut choqué qu'elle s'aperçût de cette incommodité; lui qui fût resté toute la nuit sur le pic d'une haute montagne, couché sur la neige, sans savoir qu'il fît froid, pourvu qu'Hélène fût auprès de lui.

Il sentit qu'il fallait là quitter, et, comme elle s'appuyait sur son bras pour traverser le

jardin, il marchait le plus lentement possible; de temps à autre, s'arrêtait pour la regarder, soupirait, et recommençait à marcher.

—Pourquoi nous quitter ce soir? pensait-il. Elle m'aime, elle est à moi; pourquoi nous séparer quand nous sommes si heureux ensemble!

Cependant, il ne voulait rien dire, car, s'il eût demandé à Hélène à rester près d'elle, et et qu'elle l'eût refusé, ce refus l'eût profondément blessé, et d'ailleurs tant qu'il n'avait rien demandé, il pouvait espérer ce qu'il désirait; en parlant il craignait d'avoir trop tôt la certitude d'une séparation qui lui était si douloureuse.

Il attendait, et cependant tirait du moindre mouvement d'Hélène des inductions favorables ou contraires. Il remarquait si le côté de l'allée qu'elle prenait était plus près de la maison ou plus près de la porte qui conduisait dehors — en approchant, un léger frisson d'Hélène fut par lui interprété de deux manières différentes.

Elle partageait son regret de cette séparation.

Ou elle éprouvait cette émotion mêlée de

crainte que toute femme ressent au moment de s'abandonner aux caresses de l'homme même qu'elle aime le plus.

Comme ils étaient arrivés au pied de l'escalier de pierre qui conduisait à la maison, Maurice s'arrêta, serra la main d'Hélène, et les yeux fixés sur les siens, avec un regard suppliant, il ne prononça qu'un mot :

— Hélène !

Mais, dans ce mot, il y avait et l'aveu de ses craintes et de ses désirs, et une prière éloquente.

— Qu'avez-vous? dit Hélène.

— Faut-il nous séparer? dit tristement Maurice.

— Et pourquoi? répondit-elle; me croyez-vous une femme coquette et sotte qui, considérant comme une défaite le moment où elle se donne à son amant, le retarde par mille petits artifices, et se donne en détail, aujourd'hui la main, demain les joues, ensuite le cou, puis les lèvres!

Pour de telles femmes, l'amour n'a pas d'excuse, puisqu'il est si peu puissant qu'il leur permet de semblables gradations; ce sont d'ignobles créatures qui donnent facilement leur

PAPETIER RELIEUR

âme et marchandent pour donner leur corps.

Du moment où je vous ai dit : Je vous aime ! j'étais à vous, mon corps et mon âme, ma vie tout entière. Vous appartenir est un triomphe pour moi autant que pour vous ; loin de refuser de vous donner quelque chose, je voudrais être plus belle ; je voudrais réunir en moi les charmes de toutes les femmes, non par vanité, mais pour te donner plus de plaisirs : je ne mettrai pas ma gloire à te résister, mais à t'appartenir, mais à te voir heureux. Quand je t'aurai tout donné, je gémirai de t'avoir tout donné..... mais parce que je n'aurai plus rien à te donner. Cherche, imagine, invente des bonheurs que je puisse faire pour toi, et ce sera moi qui serai heureuse et fière, et qui te remercierai.

Ils entrèrent dans la maison ; Maurice marchait en suspendant ses pas pour empêcher le parquet de crier. Une femme de chambre entra. Maurice voulut se lever pour qu'elle ne le vît pas, Hélène le retint doucement et donna quelques ordres sans aucun embarras.

On servit une collation : puis Hélène passa dans un cabinet où une autre femme la déshabilla ; ensuite elle entra avec Maurice dans

sa chambre à coucher. — La femme de chambre plaça les bougies et se retira.

Maurice ne comprenait pas qu'Hélène ne prît pas plus de précautions. Il s'attendait à entrer la nuit mystérieusement, par dessus les murailles, et c'était à la connaissance des domestiques qu'il passait la nuit dans la chambre d'Hélène.

Les bougies s'éteignirent, et la chambre ne fut plus éclairée que par la clarté douteuse que jetait la lampe d'albâtre suspendue au plafond.

LVIII.

Nous ne sommes pas ici pour nous amuser — mettons-nous à table.

ÉDOUARD FEREY.

Il y a certaines choses que nous regrettons des temps qui nous ont précédé.

Ce n'est

Ni la poudre,

Ni les paniers,

Ni les culottes,

Ni les boucles d'or aux souliers,

Ni les épagneuls,

Ni les carlins,

Ni les petits vers, sous la régence et sous Louis XV,

Ni les grands vers, sous Louis XIV et sous Napoléon-le-Grand ;

Nous regrettons les soupers.

Les autres repas sont la satisfaction d'un besoin, le souper seul est un plaisir. Il n'y a rien qui trouble le souper. On peut souper sans souci, et avec une entière nonchalance de corps et d'esprit. Au moment où vous soupez, la maison est close ; elle ne s'ouvre ni aux importuns, ni aux huissiers, ni aux parens. — Le reste de votre journée est renfermé avec vous ; — vous n'avez plus à sortir, votre plaisir n'est pas empoisonné par les affaires qui vont suivre, vous vous réjouissez à la fois d'être sorti des tracas de la journée et d'entrer dans votre lit.

Et vous pouvez ôter votre cravate.

Ainsi nous soupons — et nous prions nos deux ou trois amis de venir quelquefois souper avec nous.

Nous ne leur promettrons pas, comme Horace

A Mécène, chevalier romain,

un vin mis en bouteille à l'époque où ledit Mécènce fut par trois fois salué des applaudissemens du peuple.

Nous excluons de nos soupers toute idée de politique, de gloire ou d'ambition.

Ils auront, comme dit l'Allemand :

Ein gericht und in frundlieh gesicht,

Un seul plat et un visage ami.

Et encore, de bonnes causeries sortant de cœurs ouverts; de gais et de tristes souvenirs.

Des pipes — et du tabac, dont il ne nous appartient pas de faire l'éloge — à indiscrétion.

LIX.

QUE LES RICHES PEUVENT PASSER. — OU IL SE DIT DES CHOSES PROFITABLES AUX GENS QUI ONT PEU DE FORTUNE, ET AUX GENS QUI N'EN ONT PAS DU TOUT.

Richard trouva Maurice très occupé, ayant devant lui du papier, de l'encre et une plume — qu'il taillait depuis une demi-heure.

— Mon procès est perdu, dit Maurice; tes lignes à pêcher me coûtent précisément, y compris les frais de justice et les dépenses de la route, 15,600 florins 30 kreutzers, et qui

pis est, la plus ennuyeuse journée de ma vie que j'ai passée à *** pour les aller chercher. Je suis en train de calculer ce qui me reste pour vivre après la perte dudit procès; mais je ne connais au monde rien d'aussi fatiguant et d'aussi difficile que de compter. On dit que dans l'état social on doit se rendre utile ou agréable; tu ne peux guère m'être agréable en ce moment, mais tu peux m'être très utile.

Je vais établir mon actif et mon passif, et tu me feras les additions et les soustractions.

Richard prit la plume. Maurice fouilla dans un tiroir dont il tira plusieurs mémoires passifs.

— Je dois :

A mon tailleur, 418 florins;

A mon bottier, 157 fl. 20 groschens;

A mon chapelier, 60 fl.;

A Josué l'usurier, 2,450 fl.;

Pour intérêts de ladite somme, 4,900 fl.;

Pour frais de poursuites exercées contre moi, 2,450 fl.

— C'est à peu près tout, dit Maurice en finissant le dernier papier.

— Passons à l'actif, dit Richard.

— Passons à l'actif, dit Maurice.

Il s'écoula dix minutes après lesquelles Richard dit :

— Tu sais que je t'attends.

— Ecris en grosses lettres *actif*.

— C'est fait.

— Bien.

— Après ?

— Après ? Attends un peu, je cherche.

Quelques minutes s'écoulèrent encore.

— Mais, dit Maurice, tu n'as pas fait l'addition du passif.

— Je vais la faire.

Ton passif se monte à 10,435 florins 20 groschens.

— Ah ! ah ! il faut maintenant que je t'explique pourquoi je fais ce travail. Je ne veux pas te faire travailler sans te dire ce que tu fais, et les causes de ce que tu fais, ainsi que l'on en use à l'égard d'un mercenaire.

— Et avec d'autant plus de raison, répliqua Richard, que probablement je travaille gratis.

— Voici mes raisons, dit Maurice, qui le

plus souvent ne daignait guère écouter ce que disait Richard.

D'abord, je pose comme maxime fondamentale cet axiôme :

Il faut être riche.

— Bien commencé, dit Richard.

Maurice poursuivit sans remarquer ou peut-être sans entendre cette interruption.

Il faut être riche.

J'entends par être riche, vivre sans aucune privation ; c'est-à-dire — tenir un équilibre juste et constant entre ses besoins ou ses désirs, et les moyens de les satisfaire. — En effet, la vie de privations est intolérable, quand on regarde, autour de soi, avec quel luxe et quelle apparente prodigalité procède la nature.

Les chèvres, les hommes et des chenilles vertes qui, plus tard, se transforment en papillons blancs, mangent les choux. Peu parviennent à monter en graines ; quand ils sont en graines, les oiseaux en mangent une partie, et cependant les choux ne manquent pas de se multiplier, et l'espèce n'en manquera pas. On cueille en fleurs une partie des cerisiers ; la plus grande partie des noyaux, c'est-à-dire,

des graines destinées à la reproduction, est anéantie ou plutôt détournée de sa destination naturelle et on en fait du kirschenwasser. L'espèce des cerisiers ne paraît cependant pas diminuer, et le vent qui traverse la Forêt-Noire emporte encore au printemps le parfum amer de leurs fleurs.

Tandis que dans notre état de société, l'homme qui a prétendu tout perfectionner ne peut vivre sans vendre une partie de sa vie pour acheter sa subsistance. Les hommes mêmes qui passent pour riches ne prévoient ni leurs caprices, ni des besoins nouveaux, et quelle que soit leur fortune ils ont tellement agrandi leurs besoins qu'ils n'ont que justement de quoi les satisfaire ; tandis que — pour avoir assez il faut avoir trop.

C'est pourquoi lorsque je dis : il faut être riches, j'entends deux manières de le devenir. Quand on ne l'est pas ou *par droit de conquête* ou *par droit de naissance.*

Le premier est d'*augmenter son revenu jusqu'à ce qu'il se trouve en équilibre avec les désirs et les besoins.*

C'est le plus commun, le plus difficile, et le seul que l'on essaie.

Le second est de *diminuer ses besoins et ses désirs, jusqu'à ce qu'ils se trouvent en équilibre avec le revenu.*

Ce moyen est simple, facile, et personne n'y pense

Le premier moyen est connu de tout le monde ; il faut se faire négociant, voleur, héritier, ou homme politique incorruptible. Je ne parlerai que du second.

Des dépenses que fait un homme, il faut retrancher :

1° *Les dépenses qui ne sont pas pour lui ;*

2° *Les dépenses qui, étant pour lui, ne contribuent cependant en rien à son bonheur ni à ses plaisirs ;*

3° *Les dépenses qui, étant pour lui, et contribuant sous certains rapports à ses plaisirs, ne donnent cependant pas de plaisirs qui puissent balancer le travail et la sollicitude auxquels il faut se condamner pour les acquérir ;*

4° *Examiner si des plaisirs réels, et rachetant bien le travail qu'ils coûtent, peuvent se remplacer par des plaisirs gratuits et alors faire cette substition.*

Par exemple :

Nous allons procéder par ces retranchemens sur mon passif que nous allons mettre en regard avec la pension annuelle que me fait mon père

10,435 florins 20 groschens.

1000 florins.

La différence est de 9,435 florins 20 groschens.

— Tu as fait cette soustraction, dit Richard, avec une rare habileté ; mais comme dans l'année qui s'est écoulée, il faut compter les 1000 florins de ton père — que probablement tu n'as pas enfouis — il faut mettre en regard de cette somme de 1000 florins 11,435 florins 20 groschens que tu as dépensés dans l'année.

— Tu as raison ; donc ma différence se trouve de 10,435 florins 20 groschens.

Retranchons les dépenses inutiles de la première espèce.

Si je n'avais voulu briller aux yeux des autres, il m'eût suffi, pour me vêtir pendant toute l'année, de deux sarraux, l'un de toile, l'autre de drap, et de deux pantalons, le tout pour 30 florins.

De gros souliers, deux casquettes de cuir

m'eussent coiffé et chaussé toute l'année, 30 florins.

L'argent de Josué a été employé en soupers, en gants, en voitures, en fantaisies; les fantaisies et les soupers appartiennent aux dépenses de la première espèce. Les voitures à celles de la troisième espèce, c'est-à-dire *aux dépenses qui, contribuant en quelque sorte à nos plaisirs, ne donnent pas des plaisirs tels qu'ils balancent la sollicitude qu'ils coûtent.* Retranchons l'argent de Josué. Ensuite, pour mon logement et ma nourriture personnelle, une chambre de 50 florins par an, et par jour deux repas pour une pièce de 24 kreutzers.

— Cela fait 230 florins, dit Richard.

— Total, pour ma dépense d'une année? dit Maurice...

— 290 florins, dit Richard.

— Donc, continua Maurice, avec les 1000 florins de mon père, j'eusse eu de reste?

— 710 florins.

710 florins à consacrer à mes caprices *personnels*, j'eusse été riche, et encore n'avons-nous pas fait subir à mes dépenses les quatre sortes de retranchemens que j'ai indiquées.

Quand j'ai dit: *on aoit être riche*, c'est que

je suis convaincu qu'il dépend de l'homme de n'être jamais pauvre.

— Mais, dit Richard, tout homme ne possède pas un revenu de 290 florins.

— Alors il faut adapter à ses dépenses les deuxième et troisième sortes de retranchemens, et en dernier recours la quatrième espèce, c'est-à-dire supprimer rigoureusement toutes les choses coûteuses, plaisirs ou nécessités qui peuvent être remplacés par des plaisirs et des nécessités gratuits.

Par exemple, sur les côtes de la mer, en Bretagne, la mer apporte des coquillages, des forêts giboyeuses offrent des animaux pour la nourriture de l'homme, quelques peaux des bêtes dont on se nourrit servent de vêtemens.

Et on peut être logé pour 5 ou 6 florins par an.

— Mais, dit Richard, beaucoup de gens ne possèdent pas en revenu ces 5 ou 6 florins, et il est probable que dans un pays où on peut être logé pour cette somme, l'argent est extrêmement rare, et qu'il est plus difficile de gagner ces 6 florins qu'ailleurs 500.

— On pourrait à la rigueur se construire

soi-même une cabane ou consacrer un peu de temps à se faire un petit revenu avant de se retirer ainsi. Un homme qui a quelque éducation peut gagner à une occupation quelconque 1000 florins dans une année. Nous avons calculé que les dépenses d'une année, dépenses qui pourraient être considérablement diminuées, ne se montaient qu'à 290 florins ; donc en trois mois un homme peut, après avoir payé ses dépenses, avoir à lui 150 florins, ce qui fait un revenu de 7 ou 8 florins pour toute sa vie.

— Fort bien, dit Richard, mais ce serait là une triste vie.

— Elle te paraît telle parce que tu y cherches les plaisirs qui occupent la tienne, et que tu es niaisement semblable à l'enfant qui ne croit pas qu'il y ait d'autre terre au-delà de son horizon, au sauvage qui pense que le soleil est éteint quand il n'en est plus éclairé.

Même telle que tu la concois, ce serait une vie moins ridicule que celle du bureaucrate, qui vend sa vie à d'autres, et ne garde pour lui que le temps du sommeil, temps qui peut à chaque instant être limité par une ordonnance

ministérielle, temps pendant lequel on ne se sent pas vivre, c'est-à-dire, pendant lequel on ne vit pas; moins ridicule que celle des hommes qui travaillent toute leur vie pour faire fortune, et n'obtiennent, pour résultat de leur dépendance, de leurs fatigues, de leurs privations, qu'une fortune inutile, une bonne table quand ils n'ont plus de dents, des forêts quand ils n'ont plus de jambes, des propriétés qui s'étendent au loin, quand ils n'ont plus d'yeux.

Gens qui travaillent misérablement toute leur vie, pour subvenir aux frais d'un riche enterrement, et payer le cercueil de plomb dans lequel ils ont l'espoir de pourrir quinze jours plus tard.

Mais cette vie est tout autre que tu la vois. Ce qui occupe la vie, ce sont:

Pour quelques hommes, les passions;

Pour d'autres plus faiblement organisés ou fatigués, les plaisirs.

Eh bien! il y a dans cette vie que tu es libre d'appeler sauvage, des plaisirs, que j'ai éprouvés, plus suaves qu'aucun de ceux que donne la vie sociale.

L'aspect du ciel, des arbres, de la terre;

Les harmonies naturelles du vent et de l'eau.

Les parfums des fleurs et des feuilles.

Tout cela grandit par l'habitude— contrairement aux plaisirs de la vie sociale — et étend notre vie, qui s'immisce, par un effort divin, à toutes ces diverses existences.

Et encore cette vie est remplie par des passions, plus fortes sans doute que le jeu ou l'ambition.

La chasse, passion si puissante, que le chasseur, pour la satisfaire, est toujours prêt à risquer insoucieusement sa vie.

L'indépendance absolue, qui mêle un noble orgueil à tout ce que fait l'homme, à tout ce qu'il éprouve, qui se marque dans son regard et dans sa démarche, qui assaisonne ses repas simples, qui donne du charme à ses privations et même à ses souffrances;

Et encore, la contemplation, la rêverie;

Et surtout, la paresse, la plus voluptueuse de toutes les passions, la seule qui n'apporte ni fatigue ni désespoir.

— Monsieur le rhéteur, dit Richard, permettez-moi de vous arrêter ici. Vous avez parlé des passions, et vous avez éludé l'amour.

Souffrez, sophiste de mauvaise foi, que je répare cet oubli prémédité, et que je le rappelle à votre mémoire complaisante.

Dans cette vie *sauvage*, j'use de l'autorisation que vous m'avez libéralement accordée ; les liens de quelque durée sont les seuls possibles; il faut donc une sorte de mariage. Que fera d'une femme votre homme riche de 7 florins par an.

— Je t'ai dit qu'il n'y avait d'autre dépense que pour le logement; le même peut servir à à tous deux.

Mais nous n'avons raisonné que sur une situation d'extrême pauvreté ; songeons un peu combien de gens, qui pourraient réaliser cent ou deux cents florins de revenu, languissent dans la misère, au milieu des plaisirs tout dispendieux qu'offre la vie sociale, et pourraient être riches, en changeant de pays et en faisant subir à leur budget les opérations que je t'ai indiquées.

— Et penses-tu qu'il soit si facile de quitter son pays, sa patrie ?

— La patrie est la terre qui nous nourrit. La patrie est tellement un mot, qu'il manque tout son effet si on emploie un synonyme

moins sonore, ce que tu as senti toi-même en ne te contentant pas du mot pays.

L'amour de la patrie...

— Arrêtons, Maurice, dit Richard; c'est assez pour le moment d'une dissertation, et je te quitte.

— Nous n'avons pas compté mon actif.

— Ce sera pour un autre jour.

— Tâche d'y penser, parce que ce calcul a quelque importance. — Je songe à me marier.

— Contre qui?

— Ceci pourrait amener une dissertation.

— La curiosité me fera braver la dissertation.

— Eh bien! ce soir, à onze heures, ici.

— J'y serai.

Richard alla à la salle d'armes, où son ami refusa de l'accompagner.

Maurice alla chez Hélène.

LX.

> Entre les variétés de l'espèce humaine, il faut compter : 1° l'homme vraiment amoureux, qui est au-dessus de l'homme et participe de la nature de Dieu; 2° l'homme non amoureux, qui est au-dessous de l'huître, et participe de la nature du polype.
>
> LÉON GATAYES.

Hélène était livrée à de délicieuses rêveries.

Quelqu'un qui eût pu lire dans son âme y eût vu toutes les sensations que dut éprouver la première femme quand, essayant la vie, elle trouvait dans tout autour d'elle un bonheur, et un bonheur nouveau, et de nou-

velles modifications à cette nouvelle existence dont elle était encore surprise et étourdie. Comme le soleil donne aux végétaux la sève, la couleur et le parfum, de même, pour Hélène, l'amour colorait et parfumait la vie.

Tout était changé pour elle; ses yeux, son esprit et son âme s'étaient ouverts à un plus vaste horizon. Elle respirait comme si elle n'eût jamais respiré; elle regardait comme si, aveugle-née, elle eût vu pour la première fois.

Elle était heureuse de se sentir vivre, heureuse d'aimer, heureuse d'attendre Maurice, de se rappeler ses paroles, le son de sa voix, ses gestes, le bruit de ses pas sur le parquet.

Tout ce bonheur, elle l'attribuait à Maurice, et la reconnaissance qu'elle en ressentait augmentait encore son amour et conséquemment sa félicité.

LXI.

QUE L'INCONSÉQUENCE EST LA CONSÉQUENCE NÉCESSAIRE DE L'ORGANISATION DE L'HOMME. — DOLÉANCES SUR LADITE ORGANISATION. — IL NE FAUT PAS TOUJOURS FUMER LE MÊME TABAC.

Maurice et Richard se rejoignirent à peu près à l'heure indiquée, c'est-à-dire que Richard n'arriva qu'à onze heures et demie.

— J'étais, dit-il, dans une maison d'où je ne pouvais m'esquiver brutalement, j'ai mieux aimé faire attendre un ami, avec lequel je n'ai

pas besoin de me gêner, que de contrarier des étrangers, en interrompant une partie de cartes, dans laquelle je m'étais laissé compromettre.

Maurice, qui sentait quelque embarras à faire à son ami l'aveu qu'il lui avait promis, profita de ces mots de Richard, pour aborder un autre sujet.

— Grand merci de votre amitié, *mon ami* Richard! et voudriez-vous me dire pourquoi *on n'a pas besoin de se gêner* avec ses amis?

Vous êtes comme ces chefs de maison qui, toute la semaine, font manger à leur femme et à leurs enfans du pain de seigle et des pommes de terre, afin de pouvoir traiter splendidement, le dimanche, des étrangers et de simples connaissances.

A quoi me servira votre amitié, ami Richard, si vous donnez aux autres le peu qui peut se trouver de bon en vous, et si vous me réservez, à moi votre ami, vos vices, vos défauts et vos ridicules? Je vous supplierai alors à deux genoux et les mains jointes de me vouloir bien traiter comme un étranger.

Si vos amis sont tels qu'ils doivent supporter

vos inexactitudes, vos mauvaises humeurs, vos instans d'ineptie, vous ne les aurez certes pas pour rien, et il faut les acheter, comme on achète un mulet, ou toute autre bête de somme.

Il y a long-temps du reste que je voulais vous chapitrer à ce sujet, et j'en ai manqué une belle occasion, grâce au public qui nous entourait, quand l'autre jour, vous avez laissé tomber, d'un air gracieux et tout-à-fait content de vous, une des plus lourdes sottises qui jamais aient été formulées en aucune langue : *Je chante assez mal*, disiez-vous ; *aussi, je ne chante que devant mes amis.* Encore une fois, merci de votre amitié, ami Richard ; si vous avez la voix fausse, pourquoi la faire subir à vos amis? Comment! tous vos soins, toutes vos prévenances, toutes vos sollicitudes sont pour ceux que vous n'aimez pas? votre indifférence, votre oubli, ce que vous pouvez causer d'ennui, appartient de droit incontestable à ceux que vous aimez? Jurez-moi que vous me détestez, ami Richard, ou moi, je vous jure, par les manches du seul habit neuf que je possède en ce moment, de ne jamais m'exposer à souper

chez vous : vous ne me donneriez que des os, sous prétexte que je suis votre plus ancien ami.

Comme les femmes, qui gardent leurs papillotes, leur bonnet de nuit et leurs pantoufles, tant qu'elles sont avec leur mari, et qui ne se font belles que pour les étrangers.

— As-tu du tabac? dit Richard.

Et quand il eut rempli sa pipe.

— Ce n'est pas ton tabac ordinaire.

— Non, répliqua Maurice, le meilleur tabac perdrait sa saveur, si on n'avait soin d'en fumer d'autre de temps en temps, pour ne pas se blaser le palais ni le cerveau ; l'homme ne peut prendre continuellement, ni la même nourriture, ni les mêmes plaisirs.

— Est-ce pour cela que tu veux te marier, dit Richard.

Maurice s'était enferré, il ne pouvait plus éviter de parler du sujet pour lequel il avait fait venir Richard, il s'exécuta d'assez bonne grâce.

Il y a deux manières de faire un aveu pénible.

La première est celle qu'emploient les petites filles vis-à-vis de leur confesseur — elle consiste à nommer lentement, un à un, les petits péchés, pour arriver le plus tard possible à la déclaration du gros péché, du péché mortel : ce n'est là qu'une impulsion naturelle.

L'autre manière suppose plus d'art et de réflexion, et cette façon d'agir ressemble à celle du nageur, qui, craignant d'être saisi par l'eau froide, au lieu d'y descendre lentement, s'y jette la tête la première — elle consiste à déclarer la chose, sans détours, sans ménagemens, sans circonstances atténuantes, en l'exagérant même, de manière à étourdir et à suffoquer l'auditeur.

Maurice fit donc comme un poltron qui ferme les yeux, et se jette au-devant du feu, faute du courage nécessaire pour l'attendre. Il dit à Richard :

— J'épouse Hélène.

— Bast ! répondit Richard.

— Du moins, dit Maurice, je veux l'épouser, car je ne lui en ai pas encore dit un mot.

— Faut-il donc, reprit Richard, que je te

répète tout ce que t'a suggéré ton éloquence, pour me prouver qu'une femme vierge seule mérite l'amour d'un homme qui sent profondément?

As-tu découvert que tu te trompais en croyant sentir profondément, ou Hélène t'a-elle persuadé qu'elle était vierge et immaculée?

— Rien de tout cela, ami Richard, par la raison que votre esprit est le seul dans lequel puissent entrer de telles balivernes. Mais si tu veux que je t'explique mes raisons, abstiens-toi, pour quelques instans, des lourdes facéties dont tu as toujours été fort prodigue.

Toi et tout ceux qui avez vu Hélène, vous ne connaissez que sa beauté physique ; mais ce beau corps est animé par l'âme la plus noble et la plus céleste ; son corps si gracieux, si souple, si voluptueusement modelé, seule cause de la plate admiration dont vous la fatiguez, elle en est honteuse et humiliée, car il a été flétri, il a été couché dans la fange.

Et sa belle âme souffre et gémit.

Eh bien ! moi, je réparerai ce qu'a fait le

sort, Hélène sera ma femme, elle sera réhabilitée aux yeux du monde et à ses propres yeux ; elle s'enorguellira des devoirs honorables qu'elle aura à remplir.

Je la tirerai de cette vie ignoble où elle meurt, je lui donnerai une vie d'amour.

Hélène, devenue ma femme, sera honorée et respectée.

— Qui sait? dit Richard.

— Malheur à celui qui me ferait soupçonner le contraire !

— Tu le tueras, n'est-ce pas? mais après il en viendra un autre, puis cent autres, et ton épée pourra tout au plus te faire craindre, sans faire honorer ta femme ; et d'ailleurs, que feras-tu aux femmes qui seront assez irrévérencieuses pour ne pas adorer ton idole ?

— Aussi ne pensais-je pas à vivre dans le tumulte ; je mènerai cette vie close dont je t'ai quelquefois parlé. Hélène et moi, ce sera pour nous le monde entier.

J'aurai fait pour Hélène plus que Dieu. Dieu l'a créé pour une vie de douleurs et d'humiliations, je lui donnerai une vie pleine de joies célestes et d'un légitime orgueil.

— Est-ce donc toi qui me disais : *Il faut*

que la femme que j'aimerai m'ait donné toute sa vie, je serais jaloux des fleurs dont le parfum l'enivre, etc.

— Oui, mais je t'ai dit en même temps : *mes idées à ce sujet sont de brillantes illusions.*

— C'est vrai, mais c'étaient, disais-tu, des illusions nécessaires à ton bonheur.

— Je le croyais.

— Nieras-tu que je ne te prenne en inconséquence flagrante ?

— Et pourquoi nierais-je ce qui ne me semble pas un mal ? pourquoi s'obstiner à nourrir des idées que l'on reconnaît fausses ? Si la couleur et la forme d'un fruit me l'ont fait juger bon, et qu'après l'avoir mangé, j'en aie ressenti des douleurs d'estomac, faut-il que je persiste à le dire bon, et à m'empoisonner en en mangeant d'autres ?

Si la nuit un cuisinier a cueilli de la ciguë, pensant cueillir du cerfeuil, doit-il, quand il reconnaît son erreur, pour être conséquent, employer la ciguë et empoisonner ses maîtres? Ce n'est pas ma faute, à moi, si les hommes, dans leur stupide vanité, ont érigé leurs infirmités en vertus, leurs ridicules en qualités,

s'ils ont appelé l'obstination *conséquence*, et s'ils ont donné comme loi *d'être conséquent*, c'est-à-dire obstiné.

Certes, les illusions dont je t'ai entretenu sont plus riches que la réalité, et je me serais bien gardé de rien faire qui m'exposât à les perdre, si je pouvais espérer les conserver toute ma vie, si elles ne devaient nécessairement se flétrir, — comme les roses s'effeuillent au vent, — si je voyais les acacias jaunis et dépouillés par l'hiver se couvrir encore de leurs grappes de fleurs blanches.

Il est évident qu'il viendra pour moi un temps, s'il n'est pas encore arrivé, où je ne chercherai dans la vie que ce qu'elle contient; où ayant perdu — comme les acacias leurs fleurs — ces idées célestes, dont la comparaison a jusqu'ici gâté tous mes bonheurs, je m'efforcerai de recueillir tout ce que notre vie terrestre peut nous donner de joies et de plaisirs; alors je n'exigerai pas de la femme qu'elle soit telle que mon imagination s'est avisé de la faire, je n'admettrai plus que des idées positives; — pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce qu'il me faudra nécessairement faire plus tard?

Et si je juge avec ces idées positives Hélène et notre situation relative, et d'autre part, les désirs que m'a créés mon imagination, ni moi ni personne, nous n'aurons rien à objecter à ceci :

Le seul amour sur lequel on puisse compter, le seul dont on puisse s'enorgueillir, est l'amour d'une femme qui a eu des amans.

Ici Richard laissa échapper un cri inarticulé de surprise et d'incrédulité.

— En effet, continua Maurice, le premier amour d'une femme lui est inspiré par une vague curiosité, par des besoins indéterminés, par un penchant involontaire qui la porte à obéir au vœu de la nature, à la reproduction de l'espèce.

Toi, ou moi, ou un autre, elle nous habillera indifféremment des attraits que son impatiente imagination a prêtés à l'homme qu'elle doit aimer — l'amour d'une jeune fille, à son insu, est plus pour le sexe que pour l'individu — plus tard la femme sait discerner ses sensations, elle ne confond plus les désirs pour le sexe avec sa préférence pour l'individu; elle s'est acquittée envers la nature, elle appartient à la société.

La femme, telle qu'elle est, est une fiction.

La nature a créé la femelle, et la reproduction par la jouissance;

L'homme a créé la femme et l'amour;

Deux belles fictions—sans lesquelles, après avoir satisfait à la loi de la reproduction, il nous faudrait comme les fleurs, et presque aussi rapidement qu'elles, jaunir et mourir.

La jeune fille vous aime, *peut-être* parce que vous êtes un homme agréable, ou plutôt parce que vous êtes le premier homme qui lui parle d'amour, ou plutôt encore et plus simplement — parce que vous êtes un homme, et parce qu'elle est une femme.

La femme qui a eu des amans, et qui peut comparer — et qui n'a pas dans la rétine une image fantastique qui s'attache comme un masque sur le premier homme qu'elle regarde et le pare d'un charme qu'il n'a pas — cette femme vous aime, parce que vous êtes *vous*, parce qu'elle est *elle*.

L'amour de la première est l'attrait d'un sexe pour l'autre — si elle ne vous aimait pas, *vous*, elle aimerait *nécessairement* un autre; cet amour est la satisfaction d'un besoin : la jeune fille vous aime, comme elle aime l'eau,

qui la désaltère, fût-elle bourbeuse et désagréable au goût.

L'amour de la seconde est l'amour de l'individu — si elle ne vous rencontrait pas, il serait possible qu'elle n'aimât jamais personne; elle vous aime comme on aime la liqueur que l'on choisit au milieu de cent autres, et que l'on boit non parce qu'on a soif, mais parce qu'elle est douce et agréable au goût.

— Je t'avouerai, dit Richard, que je suis plus touché des raisons que tu me donnes aujourd'hui, que des raisons contradictoires que tu m'avais données précédemment, et que tu prétendais également irréfragables; mais puisque tu t'étais alors trompé, qui t'assure que tu n'es pas aujourd'hui aveuglé par une nouvelle erreur?

— Cette observation, ami Richard, a plus de sens qu'il ne vous est accoutumé d'en mettre dans vos idées; ce que vous dites est possible et même probable, mais alors vous me verrez avouer, avec la même naïveté — que l'homme est un sot animal, qui se creuse bêtement la tête à se faire la vie, quand la nature a pris soin de la lui tracer — comme elle a fait les vers pour les oiseaux, les oi-

seaux pour l'homme et l'homme pour les vers.

Qu'il n'a autre chose à faire dans cette vie que de naître, ce qui se fait sans sa participation — boire, manger, dormir, besoins qui sont plus forts que lui, et qu'il a reçus impérieusement — puis *venir à graîne* comme les plantes, c'est-à-dire faire des enfans, sans savoir comment — et enfin mourir, ce pourquoi on ne le consulte guère — sans avoir rien compris à la naissance, à la vie, ni à la mort.

— Mais, dit Richard, tu as astucieusement éludé l'obstacle le plus difficile à combattre.

— Lequel?

— Tu justifies la femme qui a eu des amans, mais Hélène n'a pas aimé Leyen, elle s'est vendue à lui, Hélène s'est prostituée.

— La justification n'en est que plus facile, dit Maurice; la prostitution, quand elle a pour cause les besoins les plus impérieux de la vie, la faim, est justifiée d'elle-même, le blâme retombe sur l'état social, que je ne me charge pas de défendre.

Je serais plus sévère pour cette sorte de prostitution appelée mariage, à laquelle une

fille se livre, pour pouvoir satisfaire des caprices inutiles et coûteux.

Mais si ta face prosaïque n'était là vis-à-vis de moi, et qu'elle ne retînt mon esprit, comme un plomb à la patte d'un oiseau, je chercherais comment on est venu à ne laisser aux femmes qu'une vertu inutile et impossible — la chasteté; comment on ne méprise pas l'homme qui vend son esprit, quand on méprise la femme qui vend son corps, puisqu'il est reçu en vérité fondamentale et axiôme indiscutable, que le corps est infiniment au-dessous de l'esprit.

Mais Hélène, avec l'horreur de la prostitution, s'est prostituée pour nourrir sa mère; qu'eussiez-vous dit, si Hélène fût restée chaste, et que sa mère fût morte de faim?

Ce qui à vos yeux fait la honte d'Hélène, devrait à ces mêmes yeux faire sa gloire, bien plus qu'aux miens, puisque selon vous Hélène a fait alors un sacrifice plus grand qu'il ne me semble à moi.

On était devant la porte d'Hélène. Maurice quitta Richard.

LXII.

— Depuis que je suis aimée de toi, dit Hélène, les paroles que j'entends, celles que je suis forcée de prononcer, me fatiguent et m'attristent ; tout ce que l'on usurpe de ma vie et de moi, un regard, une parole, un moment d'attention, on m'empêche de te le donner, et c'est le meilleur de mon bonheur que l'on me prend.

En te donnant toute ma vie, je ne crois pas te donner encore assez.

Si tu savais comme je suis heureuse, Maurice, si tu savais combien est belle cette vie, dont je passe les nuits à te voir et les jours à t'attendre!

Une seule chose empoisonne mon bonheur, c'est l'état d'avilissement où le sort m'a montrée à toi, c'est le malheur de n'avoir pu te donner, comme je te donne mon premier et mon seul amour, mes premières et mes seules caresses; jamais ma honte ne m'avait autant humiliée que depuis que je t'aime : pour toi, je voudrais être si belle et si pure!

Cette idée que rappelait Hélène s'empara de l'esprit de Maurice; il songea que cette femme nue pour lui avait été nue aussi dans les bras de Leyen;

Que cette bouche qu'il venait de baiser avait frémi sous les lèvres d'un autre — il essuya sa bouche avec la main.

— Oh! Maurice, dit Hélène, qui depuis quelques instans cherchait à pénétrer ses sentimens secrets, et le regardait avec effroi, pardonne-moi une faute involontaire, plus que toi j'en suis malheureuse, plus que toi

je sens tout ce qu'il y a en moi d'abject et de repoussant.

Mais, dit-elle, en s'enfonçant ses ongles dans sa poitrine, comme si elle eût voulu la déchirer et l'ouvrir, si tu pouvais voir dans mon cœur, comme l'amour l'a purifié ainsi qu'un feu divin, comme je me sens capable des plus nobles efforts pour me rendre digne de toi, digne de cet amour sans lequel il me serait impossible de vivre aujourd'hui. Si tu pouvais voir comme l'amour que je ressens pour toi le remplit tout entier, comme il est devenu ma substance et ma vie, tu m'aimerais bien, car ce sera un bonheur pour toi d'être adoré comme un Dieu, ce sera un bonheur de m'avoir donné une seconde existence, plus belle mille fois et plus précieuse que la première, une existence qui t'appartiendra tout entière, et que je te consacrerai avec bonheur.

Au fait, pensa Maurice, l'amour ne doit-il pas tout purifier? Ce serait une petite et ridicule chose que l'amour, si ce que l'on aimait était le corps d'une femme; ce qu'il y a de précieux en une femme, c'est l'amour qu'elle ressent; Hélène m'aime, et si quelqu'un doit être jaloux et désespéré, ce n'est pas moi,

c'est Leyen, qui l'a eue en sa puissance, — achetée et livrée, sans pouvoir acquérir des droits sur mon âme.

— Mon Hélène, dit-il, moi aussi, dans les instans où nous sommes séparés, je pense à toi, à notre avenir, à notre bonheur; ta liaison avec Leyen, à mes yeux n'est pas une faute, c'est un malheur qui pèse à la fois sur toi et sur moi; je t'aime, et je t'honore, mais ce n'est pas assez, il faut qu'aux yeux de tous il paraisse évidemment que tu mérites l'amour et l'estime d'un homme honnête et respecté. Tu as perdu ce que l'on est convenu d'appeler l'honneur d'une femme; celui des hommes est moins fragile, le mien est intact, il suffira pour tous deux, je te le confie sans crainte et sans hésitation.

Tous ceux qui me respectent te respecteront, car tu seras la chair de ma chair et les os de mes os, nous n'aurons qu'une âme et qu'une vie, et pour que personne n'en puisse douter, il ne suffit pas de ce lien sacré d'amour qui nous unit, de cette sainte affinité de nos âmes qui les confond ensemble et les perd l'une dans l'autre — aux yeux des hommes, et de la loi, et de l'église, tu seras ma femme et tu porteras mon nom.

Hélène se jeta aux genoux de Maurice, et baisant ses mains :

— Oh oui, Maurice, oui, tire-moi de cette vie flétrie, abrite-moi sous ton honneur et sous ton nom, j'en serai digne, Maurice, et Dieu est bon, car il t'a fait lire dans mon âme; autrement tu n'aurais pas osé.

Mais, reprit-elle avec effroi, est-il donc vrai que toi, si pur, tu veuilles associer non-seulement ta vie secrète à la mienne, mais encore ta vie publique? est-il vrai que tu veuilles faire ta femme d'une malheureuse prostituée? Ne serait-ce qu'un sentiment passager que t'inspire la pitié de ma misérable existence. Pense-y, Maurice, et si ce n'est une résolution bien arrêtée dans ton cœur et dans ton esprit, hâte-toi de me désabuser, et ne souffre pas un instant de plus je m'accoutume à un semblable bonheur.

— Lève-toi, dit Maurice; je ne pense pas te faire un sacrifice, c'est mon bonheur que je cherche en même temps que le tien. Ne disais-tu pas il y a quelques instans que tu voudrais avoir beaucoup à me donner; ne comprends-tu pas mon bonheur, en faisant ce que je fais pour toi? Tu seras ma femme.

— Oh ! Maurice ! dit Hélène, en sanglotant, mon ange ! mon Dieu !

Et elle tomba dans ses bras, et elle couvrit sa poitrine de larmes.

. . . . . .

— Nous vivrons loin du monde, Hélène, dit Maurice, notre amour nous suffira, je serai tout pour toi, tu seras tout pour moi.

Nous serons à la campagne, nous aurons un petit logis, bien simple et bien chétif, près d'un bois.

Nous n'aurons ni meubles somptueux, ni riches tentures.

Mais la nature nous fera de moelleux tapis d'herbe et de mousse.

Nous aurons le ciel plus beau que le dais de velours et d'or sous lequel s'asseoient les pontifes — nous aurons les étoiles plus étincelantes que les diamans — nous aurons les fleurs et les parfums auxquelles les riches, quels que soient leurs trésors, ne pourraient donner pour eux plus d'éclat ni de suavité.

Nous aurons les touchantes harmonies du vent, des feuilles frémissantes et de l'eau qui roule sur le sable.

Nous aurons les mélodies pures et naïves des oiseaux.

Et plus que tout cela encore.

Nous aurons l'amour et la douce paix.

— Maurice, dit Hélène, mon cœur est gonflée de bonheur, je ne puis exprimer ce que je ressens pour toi, c'est plus que de l'amour, c'est de la dévotion; je ne t'aime pas, je t'adore.

— Penserons-nous au théâtre, où des histrions sans âme parodient avec une incroyable audace des sentimens qu'ils ne sont pas dignes d'avoir éprouvés, et crient avec une voix fausse et des gestes faux, des vers ampoulés ou de la prose prétentieuse et guindée?

Regretterons-nous leurs arbres de toile, et leur soleil d'huile de colza, moins faux et moins ridicules encore que les bornes prescrites à l'écrivain dramatique, moins faux et moins ridicules que les grimaces et les cris des acteurs?

Quand le soir, adossés à un rideau de coudriers, nous verrons le soleil se coucher majestueux et calme, dans des nuages pourprés.

Et la lune se lever, et glisser obliquement ses premiers rayons à travers les arbres au feuillage noir.

Et tout se taire, et tout dormir et rentrer dans le néant, le mouvement, la couleur et la forme.

Tous deux seuls au milieu du monde!

LXIII.

HÉLÈNE AU COMTE LEYEN.

Il est un homme qui m'aime et que j'aime, et qui veut bien me prendre telle que je suis, flétrie et déshonorée.

Vous comprenez que, pour reconnaître une semblable générosité, ce n'est pas trop de lui donner le reste de ma vie, malheureuse que je suis de ne pas la lui avoir donnée tout entière:

Nous ne nous verrons plus.

Si jamais nous nous rencontrons, soyez assez généreux pour ne pas vous souvenir ou me faire souvenir du passé, la honte qui m'atteindrait à l'avenir rejaillirait sur lui, et c'est alors qu'elle me tuerait.

HÉLÈNE.

LXIV.

LE COMTE LEYEN A HÉLÈNE.

Si je ne vous ai pas répondu de suite, c'est que je voulais laisser passer le mouvement de mauvaise humeur que m'a donné votre lettre.

Vous êtes bien folle et bien imprudente, d'abandonner ainsi une position certaine et une fortune assurée, pour un amour dont je n'ose augurer la durée à un mois, dans la crainte d'être trop généreux.

J'ai vraiment pitié de vous et de votre crédulité pour les promesses de quelque jeune homme qui, faute d'argent, vous paie en belles paroles, qui ne seront pas réalisées.

D'abord, je voulais vous laisser en souvenir de mon amour la maison que vous habitez, mais, malheureusement, j'ai confié notre situation réciproque à quelques amis, et ils m'ont ri au nez quand je leur ai confessé ce projet ; je ne le crois pas plus mauvais néanmoins, mais je ne le mettrai pas à exécution pour ne pas jouer à leurs yeux un rôle ridicule, et un personnage bouffon de mari trompé et content.

LEYEN.

LXV.

Il n'y a qu'un amour dans la vie d'un homme.

La femme peut aimer plusieur fois, quand à elle, mais elle n'a qu'un amour à donner, c'est le premier.

Cet amour, c'est le frais parfum de la rose nouvelle fleurie — mais quand elle aime une seconde fois, son amour n'a plus que la saveur

que donnent les feuilles séchées des roses à une tisane salutaire, ou des conserves que l'on fait avec les baies écarlates des églantiers ; — il y a quelque chose, qui n'a pas de nom, qui est perdu, et qui ne se retrouve jamais.

Sans parler à Maurice de sa rupture avec le comte, Hélène avait quitté la maison qu'elle occupait pour en prendre une beaucoup plus petite et moins coûteuse. Maurice, de son côté, n'avait pas voulu dire à Hélène.

« Il faut congédier le comte. »

Il eût cru offenser Hélène, en supposant qu'il y eût à lui donner ce conseil ; aussi lui sut-il un gré infini de l'abandon qu'elle fit de la riche maison du comte.

Mais il remarqua, avec une douleur d'autant plus vive qu'il comprit alors qu'Hélène avait irréparablement perdu cette pureté instinctive qui a tant de charmes, il remarqua qu'elle ne songeait nullement à retrancher de sa toilette les colliers, les pendans d'oreilles et les bagues donnés par le comte. Certes, s'il eût été riche, il eût apporté un brillant écrin, et eût arraché et jeté ces importantes babioles.

Mais si l'avilissement dans lequel avait

vécu Hélène l'empêchait de comprendre tout ce qu'avait de poignant pour lui l'aspect de ces bijoux, si elle n'avait pas senti un bonheur secret à se séparer sans retour de tout ce qui lui pouvait rappeler l'amour avilissant de Leyen, lui, Maurice, ne pouvait lui demander ce sacrifice, qui devenait un sacrifice d'argent, puisque Hélène n'avait pas trouvé dans son cœur de raison suffisante pour le faire sans qu'il le demandât. Et d'ailleurs il eût craint de la froisser douloureusement, en lui faisant comprendre qu'elle manquait de délicatesse, et en lui laissant soupçonner que malgré son amour, malgré celui de Maurice, il y avait sur elle une flétrissures qui ne se pouvait effacer. La pauvre Hélène prenait trop à la lettre ce que lui avait dit Maurice : *l'amour purifie tout comme le feu.* Et si quelquefois elle songeait au passé avec douleur, ce n'était pas surtout pour Maurice, qu'elle ne supposait pas pouvoir rien désirer ni regretter, aimé aussi ardemment qu'elle savait l'aimer, c'était pour elle, pour tout le bonheur qu'elle avait perdu.

Plusieurs fois Maurice la vit devant lui, se parer des bijoux données par Leyen. Pauvre fille! c'était pour lui paraître plus belle qu'elle

se parait ainsi ; elle était loin de comprendre ce qu'il y avait de rage et de désespoir au cœur de Maurice, quand il la quittait brusquement et passait le reste du jour sans revenir ; car lui, il l'avait vue couverte de la fange de la prostitution.

Un matin surtout, le désordre de la toilette d'Hélène lui laissa voir sur son bras deux noms entrelacés : celui d'Hélène et celui du comte. « Malheureux ! dit-il, il y a des choses qui ne peuvent pas s'effacer ! »

Et il s'en alla.

La situation d'Hélène, cependant, était triste et embarrassante.

Elle ne recevait plus rien du comte.

D'autre part, comme Maurice lui avait dit : Tu seras ma femme, elle pensait que c'était à lui à régler comme il l'entendait le train et la dépense d'une maison qui devait leur être commune ; et, dans l'état provisoire où elle se trouvait, elle n'avait qu'à peine modifié ses dépenses habituelles, attendant toujours que Maurice fixât lui-même ce qu'il fallait faire.

Maurice, de son côté, ne voyant pas diminuer les dépenses d'Hélène, crut qu'elle continuait à recevoir l'argent du comte ; qu'elle

attendait une occasion favorable pour rompre entièrement avec lui, et qu'elle n'avait quitté sa maison que pour éviter un éclat.

Quand il était loin d'elle, il prenait fermement la résolution d'avoir avec Hélène une explication à ce sujet, mais quand ils étaient réunis, et qu'il la voyait si heureuse de l'oubli du passé, si fière de sentir un amour qui lui élevait l'âme, il n'avait plus en lui le courage d'effacer d'un mot cette sérénité qui embellissait le visage d'Hélène; il se disait : laissons-la heureuse, oublions aussi, et passons encore ce jour dans l'insouciance; demain, il sera temps de parler.

Mais ce qu'il ne pouvait oublier, c'étaient ces lettres gravées d'une manière ineffaçable sur le bras d'Hélène, et qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder.

LXVI.

— Donc, occupons-nous de la fin de notre calcul, dit Maurice.

— Volontiers, dit Richard.

Et en regard de la colonne où il avait écrit quelques jours auparavant PASSIF, il écrivit ACTIF.

— Je t'attends.

— D'abord, dit Maurice, nous ne pouvons

compter les 14,000 florins que j'aurais eu si je n'avais pas perdu mon procès.

Ensuite, de ce qui me reviendra de mon père, 10,000 florins environ, il faut distraire pour les frais du procès.....

— 16,000 florins 30 kreutzers, dit Richard; mais peut-être serait-il à propos d'examiner par un simple calcul de probabilité :

Si ton père donnera son consentement à ton mariage avec Hélène;

Si, au cas où tu te marierais sans son consentement, il ne te déshéritera pas, ou au moins ne te fera pas attendre les 8,400 florins jusqu'à sa mort.

— C'est très certainement ce qui arrivera. Ainsi, nous ne compterons pas la succession parternelle.

— Très bien, dit Richard, jusqu'ici nous avons parfaitement établi ce qu'il ne faut pas compter; mais pour ce qu'il faut compter, il n'en a pas été dit un mot.

— C'est ce que je cherche...

Maurice chercha long-temps. Richard proposa de déjeuner.

Pendant le déjeuner et après le déjeuner, Maurice chercha encore long-temps; puis

tout à coup, comme par une inspiration subite, il s'écria : tu me dois 3 florins et 6 groschens pour tes lignes à pêcher.

— Ah !... dit Richard ; alors, mettons à l'ACTIF 3 florins et 6 groschens.

Puis, dit Maurice en riant et tirant sa bourse — 7 florins 2 groschens 2 kreutzers ici renfermés.

— C'est écrit, dit Richard ; après ?...

— Ma foi, c'est tout ; tu n'as plus qu'à faire l'addition.

— Voici l'état de ta fortune, dit Richard :

PASSIF.	ACTIF.
10,435 florins 20 groschens.	10 florins 8 groschens 2 kreutzers.

— Donc, ma fortune se monte ?...

— Précisément à 10,425 florins 21 groschens 1 kreutzer — de dettes.

LXVII.

SUITE DU CHAPITRE LXVI.

— En admettant les chances les plus favorables, dit Maurice; à savoir : que mon père ne me déshérite pas, et qu'il consente à ajouter à mon patrimoine de quoi payer intégralement mes dettes, je me trouverai ne pas posséder un pfenning au-delà de ma pension de mille florins, laquelle, si elle n'est pas supprimée auparavant par une mauvaise humeur de de mon père ,

Ou par une étourderie de ma part,

Ou par un accident,

Ou, ce qui est plus proche encore, par mon mariage avec Hélène,

Ne durera qu'autant que vivra mon père.

Rien—ne suffit pas pour un garçon, encore moins pour un homme qui prend femme.

— Sans compter les petits, ajouta Richard.

— Ne me parle pas ainsi, Richard, tu me ferais renoncer à mes projets les plus fermement arrêtés : je déteste les enfans, ces petites créatures rouges, informes, sales, bruyantes, maussades, pendant plusieurs années; puis laides ou contrefaites, ou stupides? Je ne veux pas d'enfans.

Je reviens à ma situation : il faut que je trouve moyen de gagner ma vie et celle d'Hélène.

— De quoi t'embarrasses-tu, dit Richard, toi qui prétends que deux personnes peuvent être riches avec un revenu de huit florins.

— Et je n'ai pas changé d'idée; je n'hésiterais pas sans la vie antérieure d'Hélène, sans ses habitudes de luxe et de dépense; mais on m'a offert un emploi, par lequel je gagne-

rais par an deux mille florins. Deux mille florins et Hélène, je serai le roi du monde.

— Tu as accepté?

— Pas encore, mais j'y dois aller dès aujourd'hui, si je me décide à le prendre.

— Pourquoi ne te déciderais-tu pas ?

— Je ne sais, mais c'est possible.

— Si tu ne le prends pas, je le prendrai.

— Soit : si je n'y vais pas aujourd'hui, c'est que j'y renoncerai.

Quand Maurice disait à Richard *qu'il ne savait pas* quelles causes pouvaient l'empêcher de prendre l'emploi qu'on lui offrait; il ne disait pas précisément la vérité.

Ce qui le faisait hésiter, c'était une de ces idées qui frappent subitement l'esprit, et l'éclairent d'une lueur rapide et fugitive telle, qu'on voudrait tout de suite être seul, et fixer cette pensée avant qu'elle s'échappe.

On peut être riche avec un revenu de huit florins, avait dit Richard.

— Oui, oui, se dit-il, l'indépendance et Hélène, ce serait beau; si Hélène vendait ses diamans, l'argent qu'on en pourrait retirer nous ferait un revenu de, peut-être, deux ou trois mille florins, nous pourrions

vivre libres, ignorés, riches : je vais aller lui parler.

Au moment d'entrer chez Hélène, il s'arrêta un moment.

Profiter des diamans donnés par Leyen, se dit-il.

Cependant, je prends bien Hélène avec sa honte, pourquoi ne la prendrais-je pas avec ses diamans ; et d'ailleurs, puisqu'elle les porte à son cou, à ses doigts, à ses oreilles, ne vaut-il pas autant assurer notre existence avec, et fuir loin du monde ?

Et ce n'est pas pour moi que sera employé cet argent, ce sera pour elle, tout pour elle.

— Où vas-tu, dit Fischerwald, qui passait.

Maurice allait tout naturellement répondre : *chez Hélène* ; mais ses amis ne lui parlaient de sa liaison avec Hélène que comme d'un triomphe qui devait flatter son orgueil, il voulut chercher une inflexion de voix naturelle et simple pour ne pas paraître aux yeux de Fischerwald prendre un air victorieux — puis il craignit de mettre de l'affectation dans cette indifférence, et que Fischerwald crût

qu'il attachait peu de prix à sa liaison avec Hélène, et que de là il vînt à ne pas traiter Hélène avec tout le respect dû à la femme qu'il adorait.

Et encore—Fischerwald avait, en faisant cette question, un air prétentieusement malicieux et perspicace, que Maurice ne voulait pas justifier, en lui avouant qu'il avait deviné.

C'est pourquoi à cette question : Où vas-tu ? il répondit assez niaisement :

— Nulle part.

— Vraiment, dit Fischerwald, avec cet air incrédule et fin, qui, dans certains momens, ferait tuer un imbécile.

— Vraiment, dit Maurice.

— *Non Lychorim adis ?*

— *Non Lychorim adeo.*

— Alors tu n'as aucun prétexte de refuser l'invitation que je t'apporte.

— Quelle est cette invitation ?

— C'est une invitation à dîner.

— Qui m'invite ?

— Ce sera un dîner remarquable, *Cecubum bibemus vetustissimum*, comme dit Pline le jeune; faute de Cécube, qui était un assez

mauvais vin, que l'on sèchait dans des outres pour le faire ensuite fondre dans l'eau — *vina miscent pueri*— nous aurons du vin de Champagne.

— Mais, répéta Maurice, quel est l'hôte !

— J'ai entendu parler également d'un marcassin.

Quercûs hospes aper.
LUCAIN.

et d'un chevreuil dont les cornes seront dorées.

— Mais enfin, dit Maurice, chez qui dînons-nous?

— Chez le comte Leyen.

— Le comte Leyen ! dit Maurice.

Leyen passait deux jours à la ville—il ne savait trop quelle figure faire aux yeux de ses amis, qui tous connaissaient la liaison de Maurice avec Hélène, et affectant de regarder sa rupture avec cette belle fille comme un incident ordinaire et prévu, qui ne pouvait lui causer la moindre affliction, il les avait invités à un grand dîner, et il désirait surtout qu'on y vît Maurice.

Fischerwald ne comprit que ce que Leyen voulait qu'on comprît.

— Leyen, dit-il, en homme au-dessus de semblables enfantillages, ne va pas, comme Orphée, pleurer son Euridice dans les bois,

Et solo in littore.
VIRGILE.

Il donne aujourd'hui un banquet, et il te prie d'y venir. Voici une lettre pour toi.

LXVIII.

LE COMTE LEYEN A MAURICE.

Monsieur,

En politique et en amour le vainqueur a raison; mais si je ne garde aucun ressentiment de ma défaite, il serait peu généreux à vous de m'en vouloir après votre victoire. Notre ami Fischerwald vous dirait :

Parcere devictis, et debellare superbos.

moi je vous dirai seulement que c'est assez d'avoir perdu une jolie maîtresse, sans encore perdre une de mes plus agréable connaissances, un homme d'esprit et de savoir, auquel je tiens infiniment. Soyez donc, je vous prie, des nôtres ; nous boirons à votre triomphe, et le vaincu n'y boira pas que des lèvres.

Comte LEYEN.

LXIX.

A moins de passer pour un Huron, Maurice ne pouvait se dispenser d'assister au dîner de Leyen ; cependant, dans la poignée de main que se donnèrent les deux amans d'Hélène, il n'y eut pas plus de franchise d'un côté que de l'autre.

Sans Leyen, la beauté d'Hélène eût été pure et sans tache.

Tout le monde évitait de parler d'Hélène par égard pour Leyen, qui, dans cette occasion, avait joué un rôle sacrifié, un rôle de tuteur ou de mari trompé. Mais quand le vin eût un peu échauffé les têtes, Leyen, qui jusque-là avait fait bonne contenance, poussa l'indifférence jusqu'à la fanfaronnade.

— Messieurs, dit-il, ce vin ne vous ferait-il pas à tous oublier une infidèle, fût-elle aussi belle qu'Hélène.

— Le vin est bon, dit Fischerwald, et Hélène est belle.

Maurice se sentit rougir : le comte avait dit familièrement *Hélène;* il en avait un droit que Maurice eût voulu lui arracher avec le cœur.

Et Fischerwald aussi disait *Hélène.*

D'abord Maurice voulut professer tout haut ses sentimens pour Hélène; puis il s'arrêta. Ces gens-là ne me comprendront pas, dit-il, et ils me croiront fou. Il ne dit rien.

— Oui, elle est belle, dit Leyen, belle pour vous, qui n'avez-vu que son visage et ses mains; mais que dirai-je, moi, qui ai contemplé, comme vous avez pu contempler de belles statues de sculpteurs grecs, le plus beau corps

que jamais, peut-être, la nature se soit plu à former.

D'autres vous ont félicité, monsieur Maurice; mais si quelques félicitations ont du prix pour vous, ce doivent être les miennes, à moi, qui connais toute l'étendue de votre bonheur.

Allons, dit-il en riant, félicitez-moi aussi, moi qui, semblable au mangeur savant, ai quitté la table avant d'avoir perdu tout mon appétit.

Et vous tous, messieurs, buvons à la santé des nouveaux époux.

—*Hymene*, *Io Hymene*, cria Fischerwald.

— Je leur donne ma bénédiction, dit le comte; je souhaite que Maurice soit heureux plus long-temps que moi, et que son bonheur lui coûte moins cher.

Maurice souffrait d'horribles tortures d'entendre ainsi parler d'Hélène. Le dîner fini, on se mit à fumer, à causer un peu confusément, à se promener au jardin.

Quelques-uns firent des armes.

Richard battit Leyen et Fischerwald.

— Et vous, Maurice, dit Leyen, ne tirez-vous pas!

Leyen et Maurice prirent des fleurets.

C'était une singulière situation.

Ces deux hommes, dont chacun aurait donné, peut-être, dix ans de leur vie pour avoir un prétexte suffisant aux yeux des autres de se précipiter l'un sur l'autre, l'épée à la main, pour se débarrasser d'une existence qui gênait la sienne; ces deux hommes jouaient avec des armes inoffensives, mais qui, pour chacun d'eux, pouvait augurer le résultat du combat, s'il arrivait qu'ils se battissent ensemble.

Aussi, l'assaut au fleuret prit un autre aspect; il n'y eut plus cette indifférence insoucieuse, cette légèreté qui avait présidé aux autres combats.

Chacun, comme si sa vie eût dépendu de sa force et de son adresse, ne négligea aucune des précautions que, jusque-là, ni les autres, ni Leyen lui-même n'avaient prises.

Ils se serrèrent le corps, assurèrent bien leurs fleurets dans leurs mains, et se placèrent bien d'aplomb, hors de portée des pointes.

Ils se tentèrent avec prudence, rompirent à plusieurs reprises, et dix minutes s'écoulèrent avant que ni l'un, ni l'autre s'exposât à attaquer réellement son adversaire.

A voir cette prudence et les regards fixes et attentifs des combattans, et aussi à voir l'attitude des spectateurs, qui avaient été frappés de la même idée qui occupait Leyen et Maurice, que ce combat fictif présageait d'une manière presque certaine, l'évènement d'un combat, qui avait pu, qui pouvait peut-être avoir lieu, il y avait dans ce jeu toute la solennité d'un duel véritable.

Plus impatient, ou moins haineux, Leyen le premier attaqua Maurice, qui para le coup, et de la riposte brisa en trois morceaux son fleuret sur la poitrine de Leyen.

LXX.

.... Restez, vierges pudiques,
Priez l'aveugle *Hœder*, père de nos guerriers ;
Adressez-lui vos funèbres cantiques.
Pour vos bras n'est pas fait le poids des boucliers;
Jamais le sang des glaives meurtriers
Ne doit jaillir sur vos blanches tuniques.
Vous, soldats — *Taranis* a rèsonné dans l'air
Hela, la triste *Hela,* de sa hache cruelle
Va frapper des Romains la horde criminelle;
Les corbeaux dévorans suivent à tire-d'aile
La trace de votre fer.

En sortant de chez Leyen, Maurice avait le cœur ulcéré ; il haïssait tous ceux qui avaient assisté au dîner : chacun avait, par ses paroles ou son attention aux paroles des autres, profané son idole, sa belle Hélène.

Il était plein d'une colère qu'il brûlait d'épancher, et si un seul passant se fût avisé de le toucher du coude ou de le regarder, le pauvre homme eût nécessairement payé pour tous les autres.

—Ohé ! Maurice ! dit Richard, sais-tu que tu as vigoureusement touché le comte? il eût été fâcheux que vous eussiez eu des épées au lieu de fleurets.

—Je suis par trop original, dit Fischerwald, je cherche mes gants, et je les ai dans ma poche. Cela me rappelle qu'il y a quelque temps, une de mes inconcevables distractions me fit oublier mon chapeau. T'ai-je raconté, dit-il à Maurice, en lui secouant le bras pour éveiller son attention, que je suis sorti d'une maison sans songer à emporter mon chapeau?

—Ton coup de fleuret à Leyen, continua Richard, me fait penser qu'il était très possible que vous vous trouvassiez en présence avec des armes plus dangereuses. Heureusement pour lui que Leyen est pacifique pour ces sortes de choses.

Maurice pensa que toute la longanimité était de son côté; mais il s'abstint de le dire;

car ni Richard, ni aucun de ceux qui se trouvaient là n'aurait pu comprendre tout ce que lui, Maurice, ressentait de haine contre celui qui, en l'achetant, avait souillé Hélène.

— Quel malheur, continua Richard, si tu avais tué un galant homme pour une catin!

Ce mot était à peine lâché que Richard avait reçu un horrible soufflet.

On intervint : il fut convenu qu'on se battrait le lendemain matin.

LXXI.

COMMENT MAURICE AVAIT RAISON AU CHAPITRE XXIV.

Dans le temps que Maurice mit à franchir l'espace qui séparait la maison de Leyen de celle qu'habitait Hélène, son sang se calma, et il vit plus clairement ce qui s'était passé. Le lendemain, dans quelques heures, il se battait avec son meilleur ami.

Pour une femme!

Pour une femme prostituée!

Parce qu'il avait répété après les autres une impertinence que lui, Maurice, avait soufferte des autres, qui n'était pas ses amis.

Il se trouva lâche, et rentra chez Hélène, horriblement mécontent de lui-même : il reçut ses caresses avec indifférence et avec brusquerie ; Hélène, voyant sa préoccupation, s'empressa davantage, il s'impatienta, puis se fit des reproches et demanda pardon.

Il partit avant le jour, et, comme Hélène dormait, il resta quelques instans à contempler ce beau corps mollement étendu, ces yeux fermés sous de longues paupières, cette bouche entr'ouverte, si fraîche, laissant voir à demi de petites dents blanches.

Peut-être, se dit-il, ne la reverrai-je plus.

Il lui baisa doucement le front, ses longs cheveux bruns étaient détachés ; il les couvrit de baisers.

Hélène fit un mouvement.

Ce mouvement découvrit son bras, et, en même temps, les deux chiffres entrelacés d'Hélène et de Leyen. Maurice partit brusquement; en ce moment, il désirait être tué par Richard. Une seule pensée l'occupait, la flétrissure d'Hélène.

Il arriva chez Richard une demi-heure avant l'heure fixée par les témoins.

— Mon bon Richard, dit-il, écoute-moi sans colère et ne m'interromps pas.

Entre nous deux seuls, tu pourrais peut-être, sans m'offenser, t'exprimer sur le compte d'Hélène ainsi qu'il te semblerait bon; et d'ailleurs, je n'aurais qu'à te dire : « Richard, tes paroles me blessent au cœur, » tu t'arrêterais.

Mais tu connais mon amour pour Hélène; tu sais que je veux lui donner mon nom et l'abriter de mon honneur; si j'avais souffert tes paroles devant quelques sots qui nous accompagnaient, ils se seraient crus autorisés à t'imiter et à aller plus loin que toi.

Et aussi, pense à ce que j'avais souffert pendant tout le dîner; mon cœur etait plein de fiel, une goutte de plus l'a fait déborder.

Ma brutalité n'a pu t'offenser, mon bon Richard, et, si elle t'a offensé, je t'en demande pardon, et je te prie de me tendre la main.

Richard lui tendit la main, puis les bras; ils s'embrassèrent en pleurant.

Les témoins entrèrent.

Par un mouvement involontaire, Maurice et Richard s'éloignèrent l'un de l'autre, et s'efforcèrent de dissimuler leur émotion.

Richard, seul avec Maurice, avait oublié promptement une insulte qui tire toute sa gravité d'une convention; mais la vue des personnes qui en avaient été spectatrices rafraîchit son ressentiment.

Pour Maurice, les excuses qu'il avait demandées à Richard ne lui avait rien coûté, mais il lui eût semblé humiliant de les faire devant d'autres.

Cependand il dit :

— Messieurs, je vous ai précédés ici, et j'ai obtenu de mon ami Richard le pardon de mon emportement ridicule.

Les témoins parurent surpris et se rassemblèrent à l'autre extrémité de la pièce; et parlèrent à demi-voix.

Maurice et Richard évitaient de se regarder.

Quelques paroles vinrent à leurs oreilles.

« La chose ne peut se passer ainsi — un soufflet est un insulte grave — il n'y a que le sang — l'honneur de M. Richard exige une réparation plus complète. »

Cependant Maurice songeait que si lui,

Maurice, n'avait pas conçu le projet, au moins bizarre, d'épouser une fille entretenue et de la faire honorer, Richard ne se serait pas trouvé dans la difficile alternative de se faire tuer ou de tuer son ami, ou de passer aux yeux du monde pour n'avoir pas suffisamment vengé son insulte.

Richard n'avait rien fait pour se trouver dans cette triste situation ; Maurice ne voulut pas l'y laisser.

— Messieurs, dit-il, je comprends comme vous que mes excuses ne sont pas suffisantes, et que le combat est nécessaire.

Richard respira, car il ne pouvait le demander, et il craignait de paraître supporter trop patiemment son soufflet.

Richard, continua Maurice, il faut nous battre.

Messieurs, dit-il aux témoins, si je me suis laissé emporter aussi loin hier, c'est que la personne que vous connaissez jusqu'ici sous le nom d'Hélène sera prochainement ma femme, que je prétends qu'on lui porte tout le respect que m'accordent les honnêtes gens, et que si quelqu'un se permettait à son égard une parole imprudente, ce se-

rait là, réellement une offense, que je croirais à peine lavée dans le sang. Attendez-moi.

Il sortit pour aller chercher des épées.

. . . . . .

. . . . . .

— Si vous le tuez, dit à Richard un des témoins, vous l'empêcherez de faire une grande folie.

— Ce monsieur, dit un autre, a un ton bien menaçant ; le résultat de l'affaire qui va se passer nous montrera jusqu'à quel point il est redoutable.

Richard ne répondit rien à ces paroles, non plus qu'à quelques autres plaisanteries que l'on fit sur Maurice — comme ce dernier rentrait, il entendit ce qu'on disait, et fut désagréablement affecté du silence de Richard, qui le laissait ainsi attaquer en son absence sans prendre la parole pour le défendre.

Néanmoins il ne quitta pas la résolution qu'il venait de prendre, de ne faire que se défendre sans attaquer Richard. J'aime Hélène, se disait-il, il est juste que je supporte toutes les conséquences de mon amour ; Richard ne

doit pas recevoir un coup d'épée, parce que je suis l'amant d'Hélène.

On partit. Le long du chemin, les deux amis ne se regardèrent pas une seul fois; Richard se laissait conduire par une sotte vanité et était honteux de sa situation, un regard de Maurice n'eût pu être qu'un reproche.

Après une demie-heure de marche, les témoins choisirent un terrain convenable: Maurice et Richard prirent les épées, et pour la première fois, leurs yeux se rencontrèrent.

Jusque-là Maurice avait vaguement pensé que le combat n'aurait pas lieu, que Richard dont tout dépendait, de la manière dont les choses avaient tourné, aurait assez de courage pour refuser de se battre.

Dans le regard qu'il adressait à Richard, il y avait de la surprise; pour Richard, quoique ses yeux fussent fixés sur ceux de Maurice, ils restèrent vagues et sans regard; ils n'avaient rien à répondre à la question que Maurice semblait leur adresser.

Les fers se croisèrent.

Maurice rompit.

Un dégagement fait par Richard porta son épée presque sur la poitrine de son adversaire ; Maurice ne l'évita qu'en rompant encore une fois ; Richard avança sur lui et se mit à le presser vivement.

La vue de l'épée nue si près de lui, l'instinct si naturel de sa conservation, l'indignation que lui donnait l'acharnement de Richard, qui, par un an de leçons, avait un grand avantage sur lui, tout changea les dispositions de Maurice—il cessa de rompre, et, à son tour, marcha sur Richard, qui fut forcé de rompre à son tour ; mais au moment où Maurice marchait, il reçut un coup d'épée, qui lui entra de plus de trois pouces dans le sein droit ; il tomba sur les genoux, mais se releva aussitôt et se remit en garde—puis il pâlit et laissa tomber son épée.

On le reconduisit chez lui.

Hélène l'attendait.

On soigna Maurice, qui s'endormit ; à son réveil il était dans la chambre d'Hélène.

LXXII.

Il y avait huit jours que Maurice était au lit : Richard avait fait demander chaque jour de ses nouvelles, et, sur l'invitation de son ami, était venu le voir.

Malgré la répugnance qu'avait d'abord témoignée Hélène pour recevoir Richard, la franche réconciliation des deux amis lui avait presque fait oublier que Richard avait failli

tuer son amant, l'homme qu'elle adorait comme un dieu.

Richard et Maurice étaient venus au point de rire de leur aventure.

— Vois-tu, disait Richard, j'ai suivi tes conseils ; j'ai appris et j'apprends encore à faire des armes ; si tu avais fait comme moi, si tu avait agi selon tes sages préceptes, tu n'aurais pas reçu un coup d'épée.

Depuis quelques jours, Hélène paraissait triste et préoccupée, elle semblait éviter les caresses de Maurice.

Ils étaient seuls, par la fin d'une belle journée de septembre. Il y avait encore un reste de jour au dehors, mais la chambre était tout-à-fait sombre ; cette obscurité avait de tels charmes, qu'Hélène ne songeait pas à faire apporter des lumières.

Maurice parlait de leurs projets d'avenir, et, s'il eût pu voir les yeux d'Hélène, il n'y aurait pas trouvé cette attention amoureuse qu'elle prêtait ordinairement à sa voix ; loin de là, les paroles de son amant paraissaient lui faire mal.

— Nous serons heureux, disait Maurice, loin du trouble et de l'agitation, ne donnant

rien aux autres de notre vie, la réservant tout entière, moi pour toi, toi pour moi.

Hélène avait le cœur gros depuis que Maurice avait commencé à parler ; elle ne put se contenir plus long-temps, et se cacha le visage sur son lit, en pleurant amèrement.

— Pourquoi pleures-tu, mon Hélène, dit Maurice, ne seras-tu pas heureuse, et ne suffirai-je pas à ton bonheur? comme tu suffirais au mien.

— Maurice, répondit-elle, c'est ce bonheur si grand à mes yeux qui me fait pleurer, quand je songe combien j'en suis indigne ; car tu ne sais pas tout, quand tu sauras tout, tu me repousseras, tu ne m'aimeras plus, il faudra que je meure.

Mon Dieu, s'écria-t-elle, c'était du fond du cœur que je vous rendais grâce de cette félicité que vous m'aviez donnée, en inspirant à Maurice cet amour qui me rendait si heureuse et renouvelait ma vie, et vous allez me l'ôter, il ne m'aimera plus.

— Parle, parle, dit Maurice ; au nom du ciel ne me livre pas plus long-temps aux horribles tableaux que forme mon imagination.

— Maurice, continua Hélène, Dieu m'est témoin que, depuis que je t'ai dit que je t'aimais, tu as rempli toute mon âme et toute ma vie, je n'ai pas eu une pensée qui ne fût à toi.

Je ne suis pas coupable; je suis malheureuse, bien malhaureuse.

Je suis enceinte.

— Enfant, dit Maurice en souriant, n'est-ce pas un nouveau lien entre nous, un lien qui unit à jamais nos deux existences ?

— Qui sait? dit Hélène.

Doutes-tu, reprit Maurice, que je ne t'en aime davantage, si mon amour peut croître encore?

— Oh! tais-toi, Maurice, tais-toi, tes paroles me font mourir.

— Je ne te comprends pas.

— Eh bien! cet enfant que je porte dans mon sein.... que je sens remuer...

— Eh bien ?

— Cet enfant, je ne puis en nommer le père; je ne sais si c'est toi, toi que j'aime plus que Dieu, ou l'homme qui a fait ma honte et mon désespoir, le comte Leyen.

LXXIII.

> T'abandonner! mon Dieu! sans toi que deviendrai-je? n'es-tu pas l'âme de ma vie? —
>
> CAMILLE S***.

— C'est horrible, dit Maurice.

— Oui, répondit Hélène, c'est horrible, ce mélange d'amour et de haine, de bonheur ineffable et de désespoir profond, que me jette au cœur chaque mouvement que fait dans mon sein un enfant....

Ton enfant, peut-être, ton amour et le mien confondus en un seul être, nos âmes à

tous deux réunies dans un seul corps, le fruit de nos baisers, où nos vies sur nos lèvres se touchent et se confondent.

Il me semble te sentir en moi, et ne plus former avec toi qu'une seule créature.

Mais je n'ose l'aimer cet enfant, peut-être l'enfant du comte Leyen, la honte, l'opprobre que je porte dans mon sein, que je nourris de mon sang et de ma vie.

Honte et opprobre, non-seulement pour moi, mais aussi pour toi !

Il y a trois jours, je doutais encore, j'espérais : je suis allée trouver un médecin : « N'est-ce pas, monsieur, lui ai je dit, qu'un enfant ne peut pas naître de baisers vendus, de caresses impures et sans amour, d'une ivresse non partagée? N'est-ce pas qu'un enfant ne peut être formé que par l'amour. »

Il m'a cruellement désabusée ; je me suis jetée à ses genoux, je l'ai supplié pour qu'il m'enseignât un moyen de savoir la vérité ; car si c'est l'enfant du comte Leyen, je voulais mourir; je n'aurais pas eu la honte de t'apprendre moi-même une nouvelle infamie.

« Il n'y en a aucun, m'a-t-il répondu, au-

cune science humaine ne peut pénétrer un semblable mystère.

— Mais, m'écriai-je, et mon regard et ma voix peignaient encore un reste d'espoir, si l'enfant ressemble à Maurice.

— Ce serait une preuve sujette à discussion, m'a-t-il dit, et qui ne présenterait aucune certitude. »

Depuis ce temps, j'ai prié Dieu tous les jours, toutes les nuits, rien n'est venu m'éclairer ; je ne sais rien.

— Rien ! dit Maurice accablé.

— Oui, tu as raison, c'est horrible, continua Hélène : quand cet enfant naîtra, je n'oserai te demander pour lui ton amour et tes caresses, car c'est peut-être l'enfant de Leyen.

Et cependant si tu le hais, si tu ne laisses jamais tomber sur lui un regard, si tu l'abandonnes, lui et sa pauvre mère, c'est peut-être ton fils, formé de toi, de l'alliance de nos âmes, de notre amour.

Il faudra que je l'aime toute seule.

— Laisse-moi, dit Maurice.

Hélène ne dit rien et se retira.

Comme elle sortait, elle jeta un regard sur Maurice.

Maurice lui tendait la main; elle prit cette main et la baisa, puis s'enfuit en sanglotant.

Quand Maurice fut seul, seulement alors il comprit tout ce qu'avait d'irréparable le malheur qui tombait sur Hélène et sur lui, tant d'abord il avait été étourdi et anéanti d'un coup aussi imprévu.

Que faire? quitter Hélène! pauvre fille, plus malheureuse que moi; la livrer injustement à son désespoir.

Et peut-être c'est mon enfant à moi.

Que de bonheur, si le ciel avait pitié de nous, si nous pouvions savoir d'une manière certaine!...

Pauvre Hélène!

Ce serait trop lâche de l'abandonner, je resterai; mon bonheur est perdu, je ne serai plus son amant, je serai son ange gardien; je la ferai heureuse, mon bonheur à moi sera de voir son visage riant et son cœur paisible. Oh! comme elle m'aimera, comme elle devra m'aimer! J'ai dit que mon bonheur était perdu!

Ne sera-ce pas encore un bonheur de tout faire pour le femme que j'aime, de lutter pour

elle contre le ciel et contre la terre, de la rendre heureuse malgré Dieu et malgré les hommes, de triompher de moi-même, de lui faire un bonheur avec mes souffrances?

Oui, mon Hélène, tu seras heureuse; je ne t'abandonnerai pas, je feindrai même d'être calme, d'être heureux. Quand ton enfant naîtra, je dirai : — Il me ressemble — je le caresserai, et d'ailleurs, n'y aura-t-il pas de toi en lui?

Je renonce à la vie, à mon bonheur, à mes passions.

Hélène! cria-t-il, Hélène!

Elle accourut.

— Mon Hélène, dit-il d'une voix douce et calme, le malheur qui nous arrive frappe sur tous les deux; il faut rester unis pour le supporter, mon cœur ne cessera pas d'être à toi.

Et, qui sait, peut-être n'est-ce pas un malheur; il y a des chances pour nous. Sans doute cet enfant est à nous; nous l'aimerons, Dieu nous protégera.

— Maurice, dit Hélène, sois béni; tu fais plus pour moi que Dieu n'a jamais fait.

LXXIV.

La situation de Maurice et d'Hélène était toujours la même. Hélène attendait que Maurice fixât l'époque du mariage, et ainsi le train et la dépense de la maison restaient toujours sur le même pied; elle subvenait, par la vente cachée de ses diamans et de ses effets les plus précieux, aux frais énormes de son intérieur.

Maurice croyait qu'elle recevait encore la pension de Leyen. Il attendait à avoir obtenu une place, pour avoir, avec elle, à ce sujet, une explication définitive, faire donner à Leyen un congé absolu, et vivre modestement avec sa maîtresse, dans une obscure retraite, du fruit de son travail; car, avec la fierté naturelle de Maurice, l'idée de se créer une fortune par la vente des diamans d'Hélène n'avait pu séjourner dans son esprit que quelques instans.

Pour avoir les places, se dit-il un matin, il ne faut ni flâner, ni perdre de temps. Je vais, dès aujourd'hui, savoir si l'on me donne cette place de 2,000 florins que l'on m'avait promise, et au sujet de laquelle on devait me rendre réponse et attendre ma décision, le jour où Richard m'a donné un coup d'épée.

Il se mit en route et rencontra Richard; ils allaient du même côté et cheminèrent ensemble.

— Je vais, dit Maurice, savoir si l'on veut me donner cette place dont je t'ai parlé.

— Quoi! dit Richard, cette place, que tu voulais refuser, et que je devais prendre,

si tu ne rendais pas réponse le lendemain?

— Précisément.

— Il y a dix jours que j'en remplis le fonctions.

Maurice retourna chez Hélène; elle était au lit, évanouie; le médecin, que l'on avait mandé, n'avait pu encore la rappeler à la vie.

LXXV.

Ich liebe wie du mich
Je t'aime comme tu m'aimes
SCHILLER.

Il y avait dans l'amour de Maurice quelque chose de si noble et de si généreux, quoique l'avilissement où Hélène était précédemment tombée, et peut-être aussi sa nature de femme, l'empêchassent de sentir de combien de poignantes douleurs Maurice se rendait maître pour lui conserver son affection, qu'elle le vénérait autant qu'elle l'aimait, et ne dérobait à cet amour ni un instant, ni une pensée.

Tandis que Maurice était dehors, Hélène s'était enfermée dans sa chambre, et avait défendu qu'on laissât entrer personne.

La veille au soir, les regards de Maurice s'étaient encore arrêtés sur le chiffre gravé sur son bras, et l'émotion que lui causait cette vue, n'avait pas échappé à Hélène. Une résolution s'était emparée de son esprit, et l'absence de Maurice lui donnait le temps de la mettre à exécution. Elle s'assit sur le divan, puis mit à nu son bras blanc et poli, et ouvrit un rasoir.

Alors un frisson courut par tout son corps; elle se leva, alla devant une glace, et vit qu'elle était pâle. Oh! dit-elle, je suis bien lâche, je pâlis devant une douleur physique de quelques instans. Quand mon noble Maurice endure pour moi de longues tortures de l'âme, je pâlis; quand, par cette douleur physique, je compenserai une partie du bonheur qu'il me donne, et je lui montrerai combien je l'aime. Elle se remit sur le divan, et appuya le rasoir sur son bras.

Le froid de l'acier la fit encore frisonner — et elle ôta la lame.

Ce n'est pas ma faute, dit elle, c'est la na-

ture qui se révolte. Oh! mon Dieu, j'ai du courage, car j'ai de l'amour. Donnez-moi donc aussi de la force! Alors elle se retraça tout ce que Maurice avait fait pour elle, tout ce qu'il lui sacrifiait, tout ce qu'il lui donnait de bonheur, et elle hésita encore.

Mais elle crut entendre du bruit, c'est lui, dit-elle. Oh! il saura si je l'aime.

Et, d'une main ferme, elle enleva la chair et le chiffre ineffaçable.

Et elle tomba évanouie en jetant un cri.

On accourut : sa robe était couverte du sang qui coulait de son bras. Une affreuse hémorragie résista à tous les efforts de ses gens. Le médecin réussit à peine à l'arrêter, et la fit transporter sur son lit.

LXXVI.

CE QUI ADVIENT D'UNE INTERJECTION.

De la couronne nuptiale,
Peut-être un jour un autre plus heureux
D'une profane main ornera tes cheveux.
Et sur ta bouche virginale
Ses lèvres cueilleront ce baiser amoureux.

L'accident d'Hélène la retint quelques jours au lit.

Cependant, Maurice, dont cette preuve d'amour avait un moment effacé tous les scru-

pules, recommençait à se livrer à de tristes impressions.

La grossesse d'Hélène était assez apparente pour qu'il ne pût la regarder sans songer à cette étrange et désolante situation.

Il eût mille fois mieux valu pour l'un et pour l'autre que l'enfant que portait Hélène appartînt évidemment au comte. Cette bonne fille quoi qu'il pût lui en coûter, eût fait au bonheur de Maurice le sacrifice de se séparer de l'enfant aussitôt sa naissance, et Maurice eût encore tâché d'oublier.

Mais comment se résoudre à se séparer d'un enfant qui peut-être était à Maurice, à déshériter d'affections et de caresses le fruit de leurs amours?

Mais aussi comment Maurice pourrait-il se résoudre à aimer et à caresser, peut-être l'enfant de Leyen, le témoignage de la flétrissure de celle qu'il aimait?

Cependant Richard, avec des intentions contraires, vint rendre à Maurice de la résolution et de l'énergie.

Maurice avait passé toute la journée chez lui; triste, inquiet, irrésolu, voyant malgré lui que l'avenir ne semblait apporter pour lui

et pour Hélène que mauvaises chances et chagrins, que leur malheur à tous deux était relatif, que s'ils ne s'étaient jamais rencontrés ils seraient restés si non heureux, du moins calmes et aptes à un bonheur possible.

Il serait difficile de dire jusqu'où de semblables idées auraient conduit Maurice, si Richard ne fût pas entré.

— Où es-tu allé aujourd'hui?

— Nulle part.

— Où iras tu ce soir?

— Je resterai chez moi.

— Tu n'es pas allé chez mademoiselle Hélène?

— Non.

— Hum! dit Richard.

— Que veux-tu dire? demanda Maurice.

— Rien, sinon que cela devait finir ainsi.

— Quoi! finir? rien n'est fini.

— Ecoute-moi, mon cher Maurice, et laisse-moi profiter d'un des momens lucides qui chez toi deviennent prodigieusement rares, pour t'exprimer les inquiétudes de tes amis; songe à ce que tu vas faire, Maurice, à tout ce que tu risques en épousant Hélène; sois docile aux conseils de la raison.

Maurice fut choqué que la *raison* vînt se jeter dans une affaire de *passions*, qu'une *raison* à la portée de Richard voulût régler sa vie.

Et surtout qu'après avoir passé par les angoisses de la passion et de la douleur, lui, Maurice, ne fût que près d'arriver au point de sagesse où était naturellement Richard et les autres.

Et puis ce *hum* de Richard, ce *hum* qui signifiait passablement de choses : « *C'était une folie — du haut de ma sagesse, je l'avais ainsi jugé — cela devait finir, cela finit — Je ris, moi, sage, des folies qui te déchirent l'âme — j'ai pitié de toi, et je te rends la main, je veux te sauver, enfant.*

Maurice ne put se résigner à justifier l'impertinence de ce *hum !* Quoi ! se dit-il, Richard, avec sa courte vue, sans comprendre aucun des ressorts qui me font agir, aurait fixé d'avance le chemin que je dois suivre, et je le suivrais !

— Ami Richard, dit-il, qu'appelez-vous la raison? quel est, je vous prie, le type de la raison ? où en sont les règles immuables, par lesquelles vous prétendez me juger ? n'est-

il pas à vous fort impertinent de me vouloir diriger d'après vos idées, et de dire : la raison, c'est ma manière de voir, quelque louches, myopes, presbytes, que soient mes yeux?

La raison humaine, ami Richard, est une plaisante chose — dans votre bouche, comme dans celle de tout le monde, *il a tort*, veut dire : *il ne pense pas comme moi. Il a raison*, signifie : *il est de mon avis*.

Mais si vous prenez pour prototype du bien et du bon votre propre raison — en admettant que vous en ayez une — pourquoi ne prendrais-je pas les mêmes droits que vous, et ne me servirais-je pas de la mienne? Si à vos yeux je suis fou, et si votre seul droit de me juger ainsi est que j'ai le malheur de ne pas penser comme vous, il s'ensuit nécessairement que vous ne pensez pas comme moi, et que je dois également vous trouver fou, en me réglant sur votre manière de procéder.

On ne pense pas assez à tout ce qu'il y a de suffisance et de vanité dans ce mot : *vous avez tort*, ou *vous avez raison*. L'homme qui le prononce dit implicitement : il y a en moi un

régulateur infaillible, sans cela mon opinion ne compterait ni plus ni moins que la vôtre, ce serait *une* opinion d'*un* homme; mais je renferme en moi la sagesse universelle, vous pensez bien ou mal à proportion que vos idées se rapportent aux miennes.

Au nom du ciel, ami Richard, si vous croyez voir que je me trompe, n'est-ce pas même pour vous une preuve certaine que l'homme n'est pas infaillible, et ne devez-vous pas, en faisant un syllogisme dans les formes de l'école, vous dire :

L'homme peut se tromper — majeure.

Or, je suis un homme — mineure.

Donc, je puis me tromper — conclusion.

Voici, continua Maurice, quelques-unes de mes raisons pour aimer et pour épouser Hélène, malgré sa flétrissure :

Je connais Hélène, je puis compter et sur son amour et sur sa reconnaissance; il est des choses que l'âme dit à l'âme, des choses dont on se trouve convaincu et persuadé sans qu'il soit possible de donner par des paroles, des raisons de cette conviction; pour moi l'avenir avec Hélène est sûr.

Pour le passé, voici mon raisonnement.

J'ai de l'amitié pour vous ; ce ne n'est pas ici le lieu de chercher jusqu'à quel point elle est juste et fondée. J'ai de l'amitié pour vous, et il m'importe peu que vous fassiez ce que bon vous semble, je ne me suis jamais inquiété de vos liaisons d'amour.

Qui m'empêche d'avoir de l'amitié pour Hélène, comme j'en ai pour vous. Hélène est plus poétique, plus spirituelle que vous, cette amitié vaudra bien la vôtre, et elle a à me donner en outre des plaisirs auxquels sa beauté peut ajouter quelque prix.

Long-temps je me suis contenté de votre amitié.

Hélène me donne l'amitié, plus les plus vifs plaisirs qu'il soit donné à l'homme de goûter.

Si, à cause de sa vie précédente, je ne peux avoir pour elle ce que moi j'appelle de l'amour, et ce que vous ne pourriez comprendre, il me reste cependant avec elle des chances de bonheur assez grandes, et sans exagération ni illusions.

Maurice continua quelque temps sur le même ton, et les argumens qu'il n'opposait à Richard que pour ne pas paraître se ranger à

un avis dont il était bien près, quand son ami était entré, finirent par le convaincre lui-même, et il alla chez Hélène.

Comme il entrait il reconnut la voix d'Hélène, qui chantait :

Komm, lieber mai, etc.

Reviens, cher mois de mai.

LXXVII.

UN REGARD EN ARRIÈRE.

C'est singulier, dit Maurice, ce n'est pas la première fois que j'entends cette chanson, et il me semble même l'avoir entendue à une occasion que je ne me rappelle pas, chantée par la même voix.

— Pour la voix, dit Richard, qui l'accompagnait jusqu'à la porte, c'est celle de ta maîtresse ; pour la chanson, c'est une

ronde à danser très connue, et il n'y aurait rien de singulier à ce qu'elle l'eût déjà chantée devant toi.

— Non ce n'est pas cela, dit Maurice.

— J'y suis, reprit Richard. Te souvient-il d'un soir où nous avons, par un temps affreux, été attendre des canards sur les bords d'un petit étang ? te souvient-il, que tu ne tiras pas un coup de fusil ?

— Oui, oui, dit Maurice, distrait que j'étais par une voix de fille qui chantait cette même chanson.

Komm lieber mai, und mache.

C'est vrai, mais cela n'empêche pas que la voix d'Hélène me rappelle cette voix.

Richard quitta son ami qui, arrivé près d'Hélène, la pria de chanter encore.

— Décidément, dit Maurice, c'est la même voix; mais, ajouta-t-il, la maison aux églantiers, la maison de ta mère n'est qu'à quelques pas de l'étang, il n'y a rien d'étonnant que ce soit toi que j'aie entendue.

Et comme il s'efforçait de réveiller ce souvenir.

Je me rappelle maintenant la maison ; ce

soir-là, Richard et moi, nous avons failli y entrer pour demander à souper.

— Oh! Maurice, dit Hélène, pourquoi n'y êtes-vous pas entrés, cela eût peut-être décidé de toute ma vie.

Après un long silence, elle répéta :

Pourquoi n'êtes vous pas entrés?

Cela eût tout changé, j'ai été conduite où tu m'as trouvée, par des accidens si faciles à éviter!

Et elle conta comment, partie avec sa mère pour la ville, elles s'étaient endormies et réveillées à l'endroit d'où elles étaient parties.

Maurice se fit expliquer la route qu'elles avaient prise.

— C'est moi, dit-il, je me le rappelle bien, c'est moi qui ai retourné la charrette, j'étais sorti pour éviter le trouble où était la maison de ma mère, dans l'attente d'une demoiselle de compagnie, qui du reste, n'est pas venue.

Hélène demanda où demeurait la mère de Maurice.

— A mon tour, dit-elle, c'était moi qu'on attendait.

— Et c'est moi qui t'ai empêchée d'arriver.

Hélène alors raconta son histoire, et Maurice aussi se rappela sa rencontre avec la civière qui portait Hélène à l'hôpital, et l'interruption, par sa faute, de l'ouvrage de Fischerwald, ce qui avait privé d'ouvrage Hélène et Marie.

— Pauvre Hélène, dit-il, j'ai sans te connaître, exercé sur toi, une funeste influence ; sans ce jeu d'écolier qui me fit retourner la charrette, je t'aurais vue plus tôt et rien n'aurait altéré notre bonheur.

C'est moi qui t'ai conduite au malheur.

Pauvre Hélène, je réparerai le mal que je t'ai fait.

LXXVIII.

Les jours se passaient sans rien changer aux irrésolutions de Maurice. Quelquefois il sortait le soir avec Hélène ; des hommes, qu'il ne connaissait pas, la saluaient avec un sourire amical, et quelquefois, derrière eux, il entendait dire : C'est Hélène, la maîtresse du comte Leyen.

Tout cela lui remplissait le cœur de haine et de désespoir. Il lançait aux gens qui re-

gardaient Hélène, des regards menaçans; parfois il la brusquait elle-même, puis il songeait à cet amour tendre et désintéressé qu'elle lui témoignait avec tant de charmes, et par de douces paroles il cherchait à lui faire oublier le chagrin que lui avait causé sa mauvaise humeur.

Hélène, pour subvenir aux dépenses de sa maison, continuait à vendre ses diamans et ses effets les plus précieux. Dans les momens où Maurice était le mieux disposé pour elle, et lui pardonnait son malheur en faveur de son amour, il se disait : Je ne me réunirai entièrement à elle qu'après qu'elle aura mis son enfant au monde. Ce n'était qu'un prétexte qu'il se donnait à lui même, pour retarder une démarche dont les suites lui faisaient peur, et il ne parlait de rien à Hélène pour ne pas prendre envers elle de nouveaux engagemens.

Pour la pauvre Hélène, elle n'avait qu'une idée, son amour pour Maurice; en son absence, elle se faisait belle pour lui, se parant de ce qui lui restait de pierreries, sans penser que cet éclat blessait les yeux et le cœur de son amant; un jour cependant, elle

avait lissé en bandeau ses beaux cheveux bruns, séparés à leur racine par la raie blanche de la peau, sur son front brillait une riche émeraude, des émeraudes pendaient à ses oreilles et à son cou, elle était vêtue d'une robe de cachemire blanc à larges plis et à manches tombantes.

Elle était si belle ainsi parée que Maurice, pendant tout le jour, la regarda avec admiration ; quelques jours après, il lui envoya un billet où il lui disait :

« Je passerai la soirée avec toi ; pare-toi comme l'autre jour, jamais je ne t'ai vue si belle. »

Quand il arriva, Hélène était vêtu d'une robe de mousseline, ses cheveux encore séparés sur le front, mais il n'y avait plus d'émeraudes.

Après quelques instans, Maurice l'examina avec étonnement, et

— N'as-tu pas reçu ma lettre ? lui dit-il.

— Je l'ai reçue.

— Pourquoi n'as-tu pas fait ce que je t'avais priée de faire ?

Hélène devint rouge, et, tout interdite, ne répondit pas.

— Tu n'as pas voulu, continua Maurice, faire de la toilette pour moi seul.

— Non, dit-elle, ce n'est pas cela, j'ai eu quelques lettres à écrire.

— Eh bien, tu vas t'habiller, je t'aiderai.

— Non, dit Hélène, il est tard, et d'ailleurs tu serais trop maladroit.

— Eh bien, appelle ta femme de chambre : je me suis réjoui tout le jour de l'espoir de te voir ainsi parée ; ne me refuse pas ce plaisir.

— Mon cher Maurice, tu es fou.

— Je t'en prie.

— Je suis souffrante, j'ai un horrible mal de tête.

— Tu ne souffrais pas quand je suis arrivé ; quelle raison peux-tu avoir de me refuser ?

— Tu me feras plaisir de ne pas insister.

— Pourquoi ?

— Quelle opiniâtreté, dit Hélène, avec un peu d'aigreur.

— Je ne sais, dit Maurice, de quel côté est l'opiniâtreté, mais je dirai plus facilement qui de nous deux manque de bonne grâce et de complaisance.

— Maurice, dit Hélène, et elle avait des

larmes dans les yeux, je t'en prie, parlons d'autre chose.

— Non, dit Maurice impatienté, je veux au moins savoir pourquoi tu me refuses une chose aussi peu importante.

— Puisque c'est une chose si peu importante, pourquoi y tiens-tu aussi obstinément.

— Hélène vous jouez-vous de moi?

— Non, reprit-elle, mais je ne me soumettrai pas à un caprice ridicule, et dont vous ne donnez aucune raison.

En disant ces paroles, elle alla s'enfermer dans sa chambre, où elle se prit à pleurer.

Maurice prit son chapeau et sortit.

Hélène avait fait vendre la veille les émeraudes et le cachemire.

LXXIX.

Par une belle fin de journée, Maurice sortit avec Hélène pour lui faire respirer les douces haleines du soir; depuis longtemps elle n'avait pas quitté la maison. Maurice trouvait toujours quelque prétexte pour ne pas l'emmener avec lui; son état de grossesse était devenu si évident que chaque regard qu'un passant dirigeait sur elle ou sur lui lui sem-

blait une insulte, et que la contrainte qu'il s'imposait pour ne pas faire des querelles injustes et ridicules le mettait dans un état d'exaspération dont les douces caresses d'Hélène pouvaient à peine le tirer.

On était alors dans l'automne, le soir de l'année, au moment où la nature se pare de si riches couleurs.

Parmi les chênes encore verts, les peupliers étaient chargés de feuilles des plus belles nuances de jaune; les vignes laissaient pendre leurs pampres d'un rouge de pourpre, et les chèvres-feuilles sans fleurs et sans parfum n'avaient plus que des feuilles d'un vert presque bleu; les genêts étaient couverts de baies noires.

Ce que le poète et le peintre voient avec de si douces sensations, au moment où le soleil se couche, où, comme un sourire d'adieu à ses amis, il jette encore sur la terre des teintes si riches et si harmonieuses et à la fois si fugitives.

Ce silence, ce recueillement de la nature entière, ce moment de méditation mystique,

L'automne fixe tout cela pour une saison

entière; l'automne est un long coucher du soleil; l'automne est à l'année ce que le soir est au jour.

Hélène et Maurice, à l'entrée d'un bois, virent ouverte une grille que des planches rendaient d'ordinaire impénétrable à la vue.

Quoique Maurice eût souvent dirigé ses promenades de ce côté, jamais il ne l'avait vue ouverte; il s'arrêta pour regarder un beau parterre où brillaient les fleurs de la saison, des marguerites éclatantes de si riches nuances de pourpre, de blanc et de violet.

Les premières chrysanthèmes jaunes ou amarantes.

Un jardinier arrosait, qui leur dit : Il n'y a personne, vous pouvez entrer.

Après le parterre il y avait un rideau de coudriers chargés de noisettes mûres; derrière les coudriers s'élevaient de hauts peupliers plus d'à moitié jaunis et dont le vent commençait à détacher quelques feuilles. Hélène et Maurice suivirent une allée étroite et tortueuse, couverte par les branches des lilas et des noisetiers; à un détour du sentier, tout à coup, l'horison s'étendit : un ruisseau large de quelques pieds murmurait dans l'herbe, et de l'au-

tre côté d'un pont de bois, qui conduisait à un pré encore assez vert, s'élevait une petite maison blanche, derrière laquelle il y avait une épaisse charmille de tilleuils ; après les fenêtres de la maison grimpaient quelques rosiers du Bengale avec quelques roses inodores, les dernières de l'année.

Derrière la maison et la charmille, le ruisseau qui avait fait le tour du pré venait tomber dans un petit étang, au milieu d'un petit bois de châtaigniers, dont les feuilles commençaient à crier sous les pieds.

L'étang était entouré d'une herbe épaisse, de laquelle se penchaient encore sur l'eau quelques pâles *vergiss mein-nicht*; des saules presque dépouillés se courbaient par-dessus ; on n'entendait d'autres bruit que le chant sec des mésanges à tête bleuâtre, qui sautillaient sur les branches des sorbiers, dont elles se disputaient les baies écarlates ; de hauts arbres cachaient les murailles.

Hélène et Maurice s'assirent sur la mousse, et se livrèrent à la pénétrante et mélancolique impression de ce lieu.

Après un long silence, Maurice serra la main d'Hélène et lui dit : ce séjour est en-

chanté; il serait beau de se renfermer avec toi et pour toujours dans un lieu semblable.

— Oui, dit Hélène, avec un soupir, ce serait beau.

— Sais-tu, dit Maurice, ce qui surtout me touche ici, et me charme, c'est cette solitude entière, ce sont ces hautes murailles que la vue même ne peut franchir; c'est cet horizon borné, ce ciel et cette herbe, et ces ombrages pour nous seuls, ce serait de n'avoir ni craintes, ni espoirs, ni désirs, ni regrets, ni pensées au-delà.

C'est, ajouta-t-il, oubliant qu'il était chez des étrangers, c'est d'être seul avec toi, à l'abri de la haine et de l'amour des autres, à l'abri des regards et des opinions, à l'abri des convenances et du respect humain.

C'est de vivre seuls tous les deux aussi loin du monde que si une tempête nous avait jetés sur une île déserte et inconnue.

— Que cette petite maison est jolie, dit Hélène.

— Oui, dit Maurice devenu rêveur, elle est bien jolie; comme nous y serions bien renfermés, comme nous y serions seuls.

— Monsieur, dit le jardinier qui les cherchait, vous ne pouvez rester plus long-temps, ces dames viennent de rentrer, et d'ailleurs il fait tout-à-fait nuit.

Maurice fut réveillé péniblement du songe riant auquel il se laissait aller depuis quelques instans ; il donna une pièce d'argent au jardinier, et emmena Hélène. Comme il allait passer le petit pont, il se retourna pour jouir encore du spectacle.

La lune qui montait par dessus les tilleuls argentait le ruisseau et éclairait le pré, tandis que sous les arbres la nuit était profonde.

Il vit, comme deux ombres, deux robes branches s'enfoncer sous les châtaigniers; ce sont, pensa-t-il, les maîtresses de la maison; cette soirée va être bien belle ; elles sont heureuses de pouvoir rester.

Et il quitta le jardin avec regret.

Quand la grille eut crié sur ses gonds, et se fut bruyamment fermée, il dit encore : Une belle soirée ! elles sont heureuses de rester. Puis, il ne dit plus rien.

— Mon ami, dit Hélène, qu'avons-nous besoin d'une si jolie maison et d'un parc aussi

étendu? le plus aride désert, le plus pauvre grenier ne seront-ils pas un Eden et un palais, quand nous y serons ensemble?

Tu as raison, dit machinalement Maurice; mais il resta silencieux jusqu'à la maison d'Hélène.

LXXX.

L'AUTEUR DONNE UNE EXPLICATION.

L'an passé, nous écrivîmes un livre intitulé : *Sous les tilleuls*. Dans ce livre il nous arriva de parler de *wergiss-mein-nicht*.

Plusieurs questions nous furent adressées à ce sujet. Un mot du chapitre précédent nous donne l'occasion de donner quelques explications.

Les *wergiss-mein-nicht* sont de petites

fleurs d'un beau bleu de ciel, dont les boutons sont roses, et qui fleurissent sur les rives de quelques étangs.

Wergiss-mein-nicht veut dire *ne m'oubliez pas*. Cette fleur porte le même nom en français; on l'appelle encore *myosotis*. Les Anglais l'appellent *forget me not*; et les Suisses, *herbe aux perles*.

Nous profitons de cette occasion, pour engager nos lecteurs, qui n'auraient pas lu *Sous les tilleuls*, à le lire sans délai. Outre le plaisir qu'ils y pourront peut-être trouver, ce que notre modestie nous empêche de garantir — leur curiosité engagera notre éditeur à faire de notre livre une nouvelle édition. Ce qui nous rapportera quelque argent qui ne viendra pas très mal à propos pour plusieurs raisons que nous ne nous soucions pas de détailler en ce moment.

A ce sujet cependant notre conscience ne nous permet pas de passer sous silence un reproche grave, que fit à ce livre un sévère Aristarque. Nous ne voulons pas tromper le lecteur, au moins volontairement, et nous lui avouerons, quel que tort que cela nous puisse faire, ce qui, au dire dudit Aris-

tarque, devait faire jeter au feu notre pauvre livre.

C'est que :

1° Nous avons, sans en donner aucune raison, écrit *Magdeleine*, au lieu d'écrire simplement *Madeleine*.

2° Nous n'avons pas parlé des tilleuls des Tuileries.

3° Nous avons parlé de fleurs, tandis qu'un auteur célèbre, dans un livre publié quinze jours après le nôtre, a parlé de papillons ; ce qui est, de notre part, un plagiat évident.

4° Nous avons raconté une chute de cheval, tandis qu'au su de tout le monde, J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions*, parle de deux chevaux, que deux jeunes filles ne pouvaient décider à passer un ruisseau. *Cheval*, *chevaux*, c'est toujours la même chose — autre plagiat. On ne doit pas dire *cheval*, après que Rousseau a dit cheval.

Peut-être ici l'auteur n'a-t-il pas été assez loin, car il aurait pu voir, dans notre livre, un certain nombre de lettres, telles que :

A

B

C
D
E
F
G
H
I
J
K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
U
V
X
Y
Z

qui se retrouvent toutes dans une foule d'excellens auteurs.

Nous n'aurions qu'une chose à dire pour

notre défense — si nous osions nous défendre — ce serait, que ce récit d'une chute de cheval, nous l'avions écrit de la main gauche, à cause de la situation assez critique de notre bras droit, et que nous n'avions pour cela besoin d'aller feuilleter aucun livre.

Pour ce qui est du reste du livre, nous avions, en l'écrivant, le cœur plus malade que le bras.

Le bras est guéri.

LXXXI.

CONTRE L'AMOUR DE LA PATRIE

— Il n'y a pas, dit Richard, beaucoup moins d'une heure que je te parle sans que tu daignes remarquer ma présence, et sans que tu cesses de marmotter des paroles inintelligibles.

— Je suis, répondit Maurice, très-préoccupé : il me faut aller ce matin chez l'ambassadeur français, qui m'a fait proposer de m'em-

mener avec lui, comme son secrétaire particulier, il est temps que je prenne un parti, mes affaires d'argent s'embrouillent tous les jours et sont arrivées à un tel point que je n'y reconnais plus rien. Mon mariage avec Hélène va augmenter mes dépenses du double et anéantir mes recettes : c'est un excellent moyen de sortir d'embarras qui se présente et je veux faire en sorte de ne pas l'abandonner. Ce qui m'occupait quand tu es entré, c'était de quelle manière il convenait de parler à un ambassadeur pour ne pas sembler plus fier et plus indépendant qu'il ne convient à un malheureux mercenaire, sans cependant m'humilier...

— Ainsi, pour Hélène, tu quitterais l'Allemagne, ta patrie?

— Ami Richard, je vous y prends encore, dit Maurice enchanté de reprendre sur Richard l'avantage que sa position semblait lui faire perdre; expliquez-moi une bonne foi ce que vous entendez par l'amour de la patrie.

— Plaisante question! j'entends par l'amour de la patrie le plus noble sentiment des plus nobles âmes, cet élan généreux et désintéressé qui fait sacrifier ses intérêts, ses affec-

tions et sa vie pour le bien de son pays, qui fait trancher la tête aux fils de Brutus.

— Voici, dit Fischerwald, qui entrait, de belles idées noblement exprimées.

— Voici, dit Maurice, des niaiseries parées de grands mots creux.

— Oh ! dit Richard.

— Oh ! oh ! dit Fischerwald.

— Soyez assez bons, continua Maurice après m'avoir répondu si lucidement que l'amour de la patrie n'est autre chose que l'amour de la patrie, soyez assez bons pour me dire ce que c'est que la patrie.

— La patrie, dirent à la fois Richard et Fischerwald, la patrie ! c'est...

Il s'arrêtèrent tous deux avec le même accord qu'ils avaient eu en commençant ensemble. Fischerwald, le premier, reprit la parole.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

dit-il en français ; car sa prodigieuse mémoire avait glané partout.

— La patrie, dit Richard, c'est le lieu où nous avons reçu le jour ; c'est notre mère.

— *Alma parens*, interrompit Fischerwald.

— C'est, continua Richard, la divinité des héros.

— *Patriam et dulcia linquimus arva*, dit Fischerwald.

— C'est l'inspiratrice des plus nobles actions, reprit Richard.

— Πατρις ἡρωων μητηρ και θεα αγιωστατη.

— Du reste, dit Richard, ta question est oiseuse; il n'y a personne qui ne chérisse sa patrie.

— Je te défie, dit Fischerwald, d'ouvrir un livre sans y trouver quelque innovation à la patrie.

Et Fischerwald sortit de sa poche un *Parfait Cuisinier* qu'il ouvrit au hasard. L'auteur disait, dans sa préface.

« Nous n'avons pas voulu priver *notre pays* des fruits d'une longue expérience et d'un travail assidu. »

— Quand vous parlez de la patrie, dit Maurice, est-ce la terre ou les hommes que vous aimez?

Dans les chansons *patriotiques*, on parle souvent d'*engraisser les guérets avec les cadavres des ennemis*.

Il faut que l'*ennemi* soit bien peu de chose, puisque vous ne voyez rien de mieux à en faire que de l'engrais.

Mais, comme chaque pays a son *patriotisme*, ou du moins ses *chansons patriotiques*, ce que l'on confond volontiers, il s'ensuit que ceux que vous appelez *les ennemis* vous donnont le même titre, et veulent également vous employer en guise d'*engrais*.

On ne peut admirer le *patriotisme* dans un pays sans au moins le tolérer dans les autres, et la conséquence naturelle serait qu'il faut fumer toutes les terres avec les cadavres de tous les hommes, ce qui produirait d'excellentes moissons, mais pas de moissonneurs.

C'est pousser un peu loin l'amour du sol.

Et encore, si vous aimez la terre *qui vous a donné naissance*, comme dit Richard, cet amour ne doit s'étendre que jusqu'aux murailles de la chambre où vous êtes sorti au monde ; ou, si vous l'étendez plus loin, pourquoi l'arrêtez-vous aux rives du Rhin plutôt qu'à celles de la Seine ?

— Personne, dit Richard, n'a jamais entendu par l'amour de la patrie, l'amour du sol.

— Je le croyais, dit Maurice, parce que les effets à peu près uniques dudit amour sont d'*engraisser les guérets* ou *les sillons des cadavres* ou *du sang* des ennemis.

Mais si *l'amour de la patrie* est l'amour des hommes qui habitent le même pays que nous, d'où vient, qu'au milieu de la patrie, quelle qu'elle soit, il y ait tous les jours des vexations, des oppressions, des duels, des vols, des empoisonnemens, des adultères, des assassinats, des incendies, des emprisonnemens, des viols ?

Faites-moi comprendre pourquoi on aime ses compatroites en masse ; et pourquoi, à chacun en particulier de ces compatriotes, pour lesquels *il est beau de mourir*...

— *Pulchrum est pro patriâ mori*, interrompit Fischerwald.

— Pour lesquels il est admirable de faire décapiter ses deux fils, vous faites quotidiennement plus de mal qu'aux étrangers qui ont le bonheur d'être plus loin de vous.

L'amour de la patrie n'est-il donc que la haine de tout ce qui se trouve placé en dehors de telles ou telles limites.

Car, comme je l'ai dit, chaque patrie a son

patiotisme qui se formule en paroles de haine et de mépris contre les étrangers.

Parcourez tous les pays et écoutez causer à table, au milieu des bouteilles.

En France : un Français vaut quatre Allemands, quatre Russes, quatre Hollandais, quatre Anglais, etc.

En Allemagne : un Allemand vaut quatre Français, quatre Anglais, quatre Hollandais, quatre Russes.

En Angleterre : un Anglais vaut quatre Russes, quatre Français, quatre Allemands, quatre Hollandais.

En Hollande : un Hollandais vaut quatre Russes, quatre Anglais, quatre Allemands, quatre Français.

En Russie : un Russe vaut quatre Allemands, quatre Français, quatre Anglais, quatre Hollandais.

— Je relèverai une inexactitude, dit Fischerwald ; c'est qu'en France, un Français vaut trente Allemands, trente Russes, etc.

— Ecoutez encore, dans tous les pays, les discours et les chansons, partout vous entendrez :

Oh! le beau pays { De France,
D'Allemagne,
De Russie,
De Hollande,
D'Angleterre.

Ecoutez encore :

Partout, comme titre de gloire, on vous dira, selon le pays ;

Je suis { Français,
Allemand,
Russe,
Anglais,
Hollandais.

Et on se battra pour soutenir ce beau titre.

Partout, pour encourager les soldats, on leur dit :

Souvenez-vous que vous êtes Allemands.

N'oubliez pas que vous êtes Francais.

Ne perdez pas de vue que vous êtes Ethiopiens.

Rappelez-vous que vous êtes Otaïtiens.

Qu'un jour de bataille, le soleil sorte des nuages, et fasse étinceler les piques, les casques et les cuirasses,

Dans les deux camps, on vous dira :

Aux Français — c'est le soleil d'Austerlitz.

Aux Allemands — c'est le soleil de Morat.

Aux Anglais — c'est le soleil de Malplaquet.

Pendant que le soleil suit tranquillement son cours, et fait mûrir les pommes, également pour tous.

Imaginez que vous êtes habitans de la frontière; à moins que les deux pays ne soient séparés par un fleuve, vous ne pourriez tracer une ligne si ténue qui n'appartînt pour une moitié à un pays, et pour l'autre moitié, à l'autre pays.

Certes, vous avez plus de ressemblance, plus de liens et d'affections avec l'*ennemi* qui est de l'autre côté de la ligne, qu'avec votre *compatriote*, qui, à quatre cents lieues de vous, ne vous connaît pas, et ignore votre existence, comme vous ignorez la sienne. Vous avez, avec l'*ennemi*, le même soleil, la même herbe, la même nourriture. Cependant, dans vos discours et dans vos chansons,

en-deçà de la ligne, on est brave;	au-delà de la ligne, on est lâche.

S'il y a un combat à cent lieues, sans s'être battu, sans avoir rien perdu, ni gagné —

c'est-à-dire, sans avoir aucune raison de se réjouir ni de s'attrister,

Ici on pleure et on est humilié;	Là, on se frotte les mains et on lève la tête.

Sur cette ligne, il y a une touffe d'herbe; vous en aimez la moitié; cette moitié fait partie des *riantes prairies de votre belle patrie*. L'autre moitié, vous ne daignez pas la regarder. Il y a un cailloux sur la ligne, vous en prendrez la moitié pour casser la tête de l'ennemi; l'autre moitié cassera la vôtre.

Mais voici qu'un traité de paix amène la concession d'une portion de territoire; ce qui était la patrie, ou ce qui du moins en faisait partie, ne l'est plus; vous ne l'aimez plus; *il était beau de mourir pour elle.*

— Αγιος θανατος, dit Fischerwald.

— Il est beau de tuer ceux qui la défendent et de mourir en la ravagant. — Et dans chaque *patrie*, il y a une foule d'autres patries; on se bat pour sa province, pour sa ville, pour sa maison. Que deviendrions-nous si Dieu écoutait les vœux de tous les peuples, qui tous le

prient de briser les dents de leurs ennemis dans leurs mâchoires ?

— *Ossa inimici in ore perfringam*, dit Fischerwald.

— Il n'y aurait plus, continua Maurice, de dents dans aucune mâchoire — mais, je vous le disais, le soleil fait mûrir les fruits, feuillir les arbres et épanouir les fleurs également pour tous, tandis que les hommes s'amusent à s'entretuer sans réussir à déranger l'ordre prescrit par la nature; car, mère prudente, elle a prévu leurs folies, comme, dans sa sage prodigalité, elle a prévu que les semences de cerisiers seraient détournées de leur but pour faire du kirschenwasser; les hommes ont toute latitude d'imaginer et d'agir contre la nature et la destination des êtres, ils ne pourront se détruire. La nature a donné pâture à leurs folies, comme le voyageur prudent met à part une bourse pour les voleurs.

Jamais l'homme ne pourra détruire un brin d'herbe, pas plus que le créer.

Un pied de tabac produit 360,000 graines.

Un seul orme 529,000.

Vous pouvez fumer, et faire des planches

pour les cercueils des hommes que vous tuez, il y aura toujours des hommes, des ormes et du tabac.

Vous pouvez aussi faire de l'opium par l'expression des semences de pavot; un seul pied produit 32,000 graines, et si chaque graine réussissait, en cinq ans le globe entier serait couvert de pavots.

— Il n'y a pas besoin de cela pour nous endormir, dit Richard.

— Mais, dit Fischerwald, *me audias*, *obtestor*, en admettant que l'amour de la patrie soit une erreur ou une mystification, je ne puis admettre qu'une mystification qui ne rapporterait rien à personne se maintînt d'elle-même aussi long-temps.

A mon tour, reprit Maurice, *me audias*, *obtestor ;* pour le plus grand nombre beaucoup l'amour de la patrie est une mystification, pour quelques-uns, c'est une convention utile, dans le misérable état de lutte et de guerre où est la société.

Mais beaucoup sont intéressés au maintien de ladite mystification.

Pour les héros, il faut bien qu'il y ait une patrie, sans cela il n'y aurait pas d'*ennemis*,

conséquemment pas de *victoire*, pas de *lauriers*, pas de *gloire*, pas de *butin*.

Il leur faut encore une patrie, pour associer et intéresser à leurs actions des gens qui les paient et n'en retirent aucun bénéfice, pour faire croire à un certain nombre d'hommes qu'il est pour eux glorieux et avantageux que M. de Villars ou M. de Malborough ait tué un grand nombre d'hommes dans leurs champs, qui, foulés par les pieds des chevaux, seront un an sans rien rapporter, tandis qu'on doublera les impôts pour subvenir aux frais de la gloire, qui n'est pas plus gratuite qu'autre chose.

Quand un héros, ou un seigneur, ou un maître a dit : Oh! oh! voici une terre, un château, un bois qui seraient fort à ma convenance.

Oh! oh! je n'ai plus d'argent pour nourrir mes chevaux et mes chiens et mes valets.

Il ne pouvait pas dire au peuple :

« Venez vous battre et vous faire tuer, pour que j'ai un beau château, une belle terre, desquels mes valets vous chasseront à coups d'étrivières quand ils seront à moi ;

pour que j'aie une belle forêt dans laquelle vous serez

Pendus,
Roués,
Ecartelés,
Cousus dans un sac,
Noyés,
Crucifiés,
Brûlés,
Flagellés,
Mangés par les chiens,

Si vous avez le malheur d'y prendre un lapin ou une caille.

« Venez vous battre, pour que j'aie de l'argent, pour nourrir les chevaux qui détruisent vos récoltes ;

Les valets qui vous battent et vous pendent,

Et les chiens qui vous mangent. »

Il est probable qu'on lui aurait ri au nez. Il a inventé quelque chose qui n'est pas beaucoup moins absurde, mais qui a réussi jusqu'ici.

Il a emmené des hommes se battre, et il leur a dit : « Haïssez et tuez ; » puis lui, héros, seigneur ou maître, il a pris à *l'ennemi sa*

femme, *son serviteur*, *sa servante*, *son bœuf*, *son âne et tout ce qui était à lui ;* sans partager avec personne. Puis, si quelque curieux s'est avancé, qui ait dit : « Il y aurait-il de l'indiscrétion à demander pourquoi nous avons battu, mutilé et tué ; pourquoi nous avons été battus, mutilés et tués ?

« Il n'y a pas la moindre indiscrétion, a répondu le héros, vous avez battu, mutilé et tué, incendié, et ravagé, vous avez été battus, mutilés, tués, ravagés et incendiés, parce que *vous êtes des patriotes*, parce que *vous aimez la patrie ;* vous avez perdu un bras, réjouissez-vous ; deux bras, glorifiez-vous ; deux bras et une jambe, enorgueillissez-vous ; les deux bras et les deux jambes, vous ne devez les regretter que parce que cela vous empêche de sauter de joie et de battre des mains. »

Puis il a recommencé : Ohé ! je n'ai plus de bottes ; *patriotes*, *la patrie* n'a plus de bottes ; *elle appelle ses enfans* ; venez vous faire tuer. » Et voyez comment on met *la patrie* à toutes sauces.

Que deux parties déchirent un pays :

L'un dira : *la patrie* gémit sous le despo-

tisme ; enfans de *la patrie*, délivrez votre mère.

L'autre criera : *la patrie* est en proie à l'anarchie ; enfans de *la patrie*, délivrez votre mère.

Remarquez en passant que cette *excellente mère* n'élève jamais la voix que pour rendre ses *enfans* homicides ou martyrs.

— Mais, dit Richard, que veux-tu faire de l'amour de la patrie ?

— Je veux, reprit Maurice, qu'on s'en serve comme d'une chose utile pour les individus qui possèdent, tant que nous ne serons pas sortis de cette crise que l'on s'obstine à attribuer à de futiles questions de personnes, tandis que c'est l'état social qui tout entier a besoin de nouveaux fondemens. Je veux qu'on ne se fasse pas un titre de gloire de ce qu'on fait dans—son intérêt, comme de mettre son grain à l'abri de la pluie—ou niaisement, dans l'intérêt des autres qui rient de vous, comme de se faire tuer pour nourrir les mystificateurs de sa chair, et les désaltérer de son sang.

On aime la patrie pour se dispenser d'ai-

mer le monde entier, comme on aime sa famille pour se dispenser d'aimer les autres hommes.

La patrie comprend les possessions d'un certain nombre d'individus, qui *tous ensemble* défendent *toutes les propriétés*, pour que chacun ait la sienne à l'abri des attaques extérieures.

Donc l'amour de la patrie c'est l'amour de votre cheminée, c'est l'amour de votre maison, de votre jardin.

Quand on crie :

O ma patrie !

— *O dulcis patria* ! interrompit Fischerwald.

— Cela veut dire : Oh ! comme ma maison est exposée au soleil levant !

Comme les roses de mon jardin parfument l'air !

Comme mon fauteuil est commode et rembourré !

Comme ma femme a de beaux et soyeux cheveux blonds !

Comme mon vin est généreux et vieux en bouteille !

Et encore : combien je serais vexé si d'autres venaient :

Humer mon soleil,

Boire mon vin,

S'étendre dans mon fauteuil,

Parfumer avec mes roses le lit où ils coucheraient avec ma femme.

O mes amis, je défendrai avec vous votre maison, votre soleil, vos roses, votre fauteuil, votre vin et votre femme, pour que vous défendiez avec moi ma maison, mon soleil, mes roses, mon fauteuil, mon vin et ma femme.

C'est une assurance mutuelle et rien de plus — ceux qui n'ont rien pour quoi ils puissent craindre ont le droit de n'y pas entrer; *l'amour de la patrie* n'est pas une vertu ; *c'est un égoïsme de trente millions d'hommes.*

Ici Maurice finit sa dissertation, et, comme il arrive dans toute discusssion, il ne persuada personne.

Le seul résultat fut qu'il avait laissé passer le moment d'aller chez l'ambassadeur.

LXXXII.

LE COMTE LEYEN A HÉLÈNE.

J'espère, ma chère Hélène, que tu recevras avec plaisir, des nouvelles d'un ancien ami, qui, malgré l'abandon un peu bien précipité dans lequel tu l'as laissé, n'a conservé contre toi aucun ressentiment, et pense bien souvent à toi, et aux courts instans de bonheur qu'il te doit.

Je pense que maintenant, tu es réveillée de

tes riantes illusions, pauvre enfant! et si je crois les informations que j'ai fait prendre, il est temps qu'une main amie te vienne tirer du naufrage.

Je t'aime toujours, Hélène, mais d'un amour vrai et solide; reviens à moi, tu retrouveras encore cette vie brillante dont tes folles amours t'ont fait tomber; j'ai compté sur le retour de l'enfant prodigue, rien n'a été changé dans ta maison, tes chevaux sont dans tes écuries, tes domestiques n'ont servi personne depuis ton départ, personne ne s'est permis d'entrer dans ta chambre; j'ai voulu qu'on la respectât comme un sanctuaire où j'ai goûté un bonheur qui empêche de croire que Dieu puisse rien promettre de plus à ses élus.

LXXXIII.

OU L'ON PROPOSE QUELQUES MODIFICATIONS AUX JOIES DES ÉLUS.

Hélène montra cette lettre à Maurice ; Maurice la lut, et un sombre nuage passa sur son visage ; il la rendit à Hélène, qui la déchira ; Maurice lui baisa presque froidement la main, et sortit.

Hélène avait cru ne pas devoir faire à Maurice un mystère de rien qui pût lui arriver, et, par un innocent orgueil, elle s'était laissée aller au plaisir de lui montrer ce qu'elle était

heureuse de lui sacrifier; elle était si fière de l'amour de son amant, qu'elle saisissait avec empressement l'occasion de lui montrer des sentimens qui pouvaient le justifier.

Mais ce que Maurice avait vu dans la lettre, ce n'était pas le désintéressement d'Hélène, qui, sans hésiter, rejetait les offres brillantes de Leyen pour une vie pauvre et incertaine avec lui; ce n'était pas cette noble humilité qui ne croyait pas encore avoir assez fait pour se rendre digne de son amour, et s'efforçait de le mériter.

Il n'avait vu là que le tutoiement familier de Leyen, et encore les souvenirs qu'il rappelait de cette chambre où Hélène avait donné et reçu des caresses à un autre et d'un autre que lui. Cette pensée lui inspirait des mouvemens de rage et de désespoir; il passa le reste du jour seul, d'abord livré à des doutes et à des irrésolutions fatiguantes, couché sur un canapé, et remplissant sa chambre de la fumée du tabac.

Mais peu à peu il s'accoutuma à cet état d'inertie et d'assoupissement, qui fait voltiger autour de la tête des pensées légères, bizarres, que le moindre souffle chasse ou métamor-

phose comme les nuées de fumée — et lâche la bride à l'imagination qui, vagabonde, laisse là le corps engourdi, sans force pour la suivre ni la retenir, telle que l'oiseau qui, échappé de la cage, voltige à l'entour, et semble narguer l'oiseleur, stupéfait de sa fuite.

Etat délicieux, où le *moi* disparaît, où l'on assiste à sa propre vie, à ses sensations, à ses joies, à ses douleurs, comme à un spectacle — avec cette douce paresse d'un spectateur bien assis.

Où l'on ne peut creuser une pensée triste, sans que, malgré vos efforts pour la retenir, elle vous échappe comme l'eau entre les doigts, et se change en une figure bouffonne, qui, dansant dans la fumée du tabac, vous rit au nez, et vous force à rire.

Plusieurs heures s'écoulèrent rapidement, et Maurice commença à s'inquiéter en songeant que l'heure allait bientôt sonner où il devait aller dîner chez Hélène, où il lui faudrait rompre en se levant le charme extatique auquel il était livré.

Ce serait volontiers, se dit-il, que je passerais ainsi ma vie, non seulement celle-ci, mais la vie future.

Car voici ce qu'on nous promet pour cette vie future, ce qu'on promet du moins aux élus, à ceux qui ont renoncé à ces quelques joies qui brillent dans cette vie, pour se rendre digne des joies ineffables de l'autre.

Voir Dieu face à face, pendant *une éternité*, et entendre les concerts

Des anges,
Des archanges,
Des chérubins,
Des trônes,
Des puissances,
Des dominations,
Qui sonnent de la trompette.

Ne peut-il pas se faire que quelqu'un se trouve qui n'aime pas la trompette.

Ou qui même, tolérant volontiers le son de la trompette, ne soit pas d'avis d'en jouir pendant *toute une éternité*. Sans révoquer en doute le talent des trônes et des dominations.

Car ce serait peut-être là le plus horrible supplice d'un enfer bien organisé de faire jouir *toujours* les damnés du même plaisir, quelque vif qu'il fût.

Tandis que celui que je goûte en ce mo-

ment prend toutes les formes, et n'en garde aucune assez long-temps pour qu'on puisse craindre de la revoir.

On a eu tort de faire un paradis absolu.

Il fallait faire un paradis relatif, où chacun eût l'espoir de trouver des délices convenables à sa nature, à son organisation, à ses goûts.

Aux uns, il faut l'espoir des houris de Mahomet.

Aux autres la certitude de contempler des variétés de tulipes inconnues sur la terre.

Selon les gens il faudrait promettre :

Des pâtés de poisson bien supérieurs à ceux de la poissonnerie anglaise;

Des symphonies plus belles; s'il est possible, que celles de Beethowen;

Des cravates mieux faites et mieux empesées que celles de Walker;

Un nouveau sens qui ouvrît à l'intelligence et à la pensée un nouveau monde et un ordre de choses inconnu;

Un vin de Champagne qui ne grisât pas;

Des huitres fraîches au mois d'août;

Pour toute une éternité.

Les riantes et nobles sensations du pre-

mier amour toujours renouvelées et toujours les mêmes ;

Des dentelles plus belles que les dentelles de Malines ;

Un pied aussi petit que celui de madame Pauline Pell....;

Des combats, du sang, des victoires et des couronnes ;

De hautes montagnes, où l'air pur inspire de nobles pensées, où l'esprit se dégage du corps comme d'un poids incommode, et prend son essor vers le ciel.

Un billard plus élastique qu'aucun billard connu, avec un *bleu* divin, qui ferait faire de magnifiques effets de queue.

Des infortunes à soulager, un concert de bénédictions des pauvres ;

Une rivière avec une eau admirable à regarder couler ;

Je laisse ici dix lignes que chacun remplira selon son goût pour ne pas commettre de passe-droit.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Pour toute une éternité.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Pour toute une éter.

Pour ce qui est de l'enfer,

Il faudrait y mettre la même variété.

Ce qui est le paradis des uns serait l'enfer des autres.

Les choses les plus insipides peuvent être du goût de quelques-uns : on a vu des gens se plaire à voir hurler le drame par M. Frédéric Lemaître ; aussi laisserons-nous chacun se faire un enfer à sa guise.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Pour toute une éternité.

Comme Maurice en était là de ses idées vagabondes auxquelles on nous accusera peut-être d'avoir mêlé quelques-unes des nôtres,

L'horloge sonna; il compta les coups avec anxiété. Il avait encore une demi-heure.

Je suis si bien couché, se dit-il; il est bien ennuyeux de me lever; de mettre une cravate, et d'aller dans la rue.

S'il ne fallait pas me déranger pour appeler, j'enverrais dire à Hélène que je ne la verrai que ce soir.

On frappa à la porte.

— Entrez, dit Maurice.

Un homme entra qui portait une lettre d'Hélène, et qui partit après l'avoir remise.

« Ne viens pas dîner aujourd'hui. Je suis un peu souffrante; je ne te verrai que demain.

« Je t'aime,

« HÉLÈNE. »

Maurice d'un seul bond se leva.

— Qu'est-ce, se dit-il; pourquoi ne veut-elle pas me voir aujourd'hui! Il y a là

quelque chose de mystérieux et d'inintelligible.

Hélène me tromperait-elle ?

Ah! dit-il, après un moment de silence, la pudeur d'une femme est comme la neige, il faut bien peu de chose pour altérer sa blancheur, et elle ne la recouvre jamais.

Malgré moi, malgré les preuves de l'amour d'Hélène, je serai toujours jaloux, jaloux du passé, jaloux de l'avenir. Hélène a été prostituée; le parfum ne revient pas aux roses flétries.

Et Maurice qui, quelques minutes auparavant, ne désirait rien tant que de ne pas aller dîner chez Hélène, pour se livrer à la paresse, « la plus voluptueuse des passions », s'habilla et sortit pour aller errer au hasard, étrangement agité et perplexe de l'accomplissement de son désir.

LXXXIV.

Le hasard conduisit Maurice au parc où il avait, quelques jours auparavant, passé la soirée avec Hélène. La porte était ouverte ; le jardinier n'y était pas. Il entra et alla s'asseoir sur la rive du petit étang.

Il y avait en cet endroit une fraîcheur et un calme délicieux. Les oiseaux, après quelques gazouillemens pour se disputer leurs

nids, s'étaient endormis dans la feuillée. Un silence profond régnait au loin. C'est à cette heure que réellement l'homme peut se croire le roi de la nature. Car, tandis que tous les animaux sont engourdis par le sommeil, lui seul veille, et la terre prend une nouvelle parure; les parfums deviennent plus pénétrans; les étoiles se mêlent au feuillage noir; les lucioles luisent dans l'herbe comme un reflet des étoiles.

Et l'homme pourrait croire que tout cela est fait pour lui, s'il ne sentait la présence invisible de quelqu'un plus grand que lui, qui lui inspire une mystérieuse terreur, telle qu'il n'ose élever la voix, et que le bruit de ses pieds sur les feuilles sèches le fait tressailler.

Ici, se dit Maurice, seul avec Hélène, j'oublierais sa flétrissure et je serais heureux.

A ce moment il vit encore deux robes blanches glisser dans un taillis, et se diriger vers la maison.

Le hasard, continua Maurice, ne pouvait-il pas mettre Hélène à la place d'une de ces deux femmes, qui, peut-être pures,

donneront toute leur vie à quelque idiot qui vendra ce séjour enchanté pour aller à la ville livrer sa femme à des séductions qui feront le malheur éternel de l'un et de l'autre.

Pourquoi Hélène n'est-elle pas dans cette situation? moi, je ne gaspillerais pas un semblable bonheur.

C'est beau, ajouta-t-il, une fille chaste et pure, qui livre à la fois son corps et son âme, et toute sa vie. C'est plus beau encore de vivre seul avec elle, sous ces arbres, sur ces rives fleuries, sous ce ciel étoilé : comme une vie semblable, une vie toute d'amour doit couler douce et paisible! on mourrait sans avoir rien su des guerres, des haines, des soupçons.

Mais Hélène, je vivrais ici seul avec elle. Que d'horribles souvenirs, comme des fantômes nocturnes, peupleraient malgré nous notre solitude.

Par momens j'ai comme un pressentiment que le lien que nous voulons former fera notre malheur à tous deux.

A moi surtout; n'aurai-je pas d'horribles désespoirs?

Et si je souffre, pourrai-je le lui cacher ? Ne souffrira-t-elle pas de me voir malheureux ?

Il eût mieux valu ne pas nous rencontrer. Hélène eût été plus heureuse de rester avec Leyen, *Leyen qui l'aime encore.*

Il était tard, Maurice se leva, mais la grille était fermée ; il sortit par dessus la muraille,

Et rentra chez lui, emportant cette idée funeste :

« Si je n'épousais pas Hélène, si je la quittais, elle retrouverait près de Leyen toutes les séductions de la richesses ; elle serait heureuse !

LXXXV.

Si Hélène avait écrit à Maurice de ne pas venir dîner ce jour-là, c'est que le juif auquel elle vendait depuis long-temps ses bijoux n'était pas à la ville; qu'elle n'avait pu se procurer d'argent pour ajouter quelque chose à son ordinaire, et qu'elle craignait que Maurice ne soupçonnât sa pauvreté.

LXXXVI.

PENDANT UNE NUIT DE DÉCEMBRE.

La neige a blanchi la vallée,
Les arbres n'ont plns de feuillée,
L'oiseau reste triste et muet :
Autour de l'âtre on passe la soirée ;
Et la croix d'or dont la vierge est parée,
Et son cou plus blanc que le lait,
Tout est caché sous un fichu discret.

C'était une belle action que celle d'Hélène se coupant le bras pour enlever le chiffre de Leyen; et si l'impression que la vue de ce chiffre produisait sur Maurice eût été du res-

sentiment de la faute d'Hélène, cette faute eût été cent fois expiée, et le pardon mérité, non par le fait même, car il n'est pas de femme peut-être qui, pour augmenter l'amour de son amant, ne consentît à se laisser enlever un peu de chair : il y en a qui souffrent dix fois davantage pour paraître plus minces ; mais peu de femmes auraient eu cette pensée.

Mais comme cette impression n'était pour Maurice qu'un témoignage qui lui rappelait malgré lui qu'Hélène avait été à un autre, et qu'il ressentait ce chagrin autant pour elle que pour lui, l'aspect de la cicatrice plus ineffaçable que le chiffre, que l'atteinte profonde du rasoir avait laissée, produisait sur son esprit exactement le même effet qu'avait produit la vue du chiffre tracé par le comte.

Cette sensation se révéla une nuit qu'Hélène avait ressenti les premières douleurs de l'enfantement, et s'était endormie de fatigue.

Sa belle tête pâle, sur laquelle restait une impression de douleur, était tout enveloppée dans ses cheveux détachés ; son bras, blanc et rond, était plié sous la tête, et laissant voir cette cicatrice.

— Qu'elle est belle ! dit Maurice, qui, assis près du feu, la contemplait à la lueur de la lampe ; et en même temps il vit la cicatrice.

Il resta quelques instans absorbé ; puis il se dit :

Ma situation est cruelle.

Oui, cruelle pour moi, mais ridicule pour les autres. Je veille avec sollicitude une femme prête de mettre au monde l'enfant d'un autre !

Mais, c'est peut-être mon enfant !

Quand ce ne serait pas le mien, dois-je l'abandonner quand elle souffre ? Dois-je faire moins pour elle que je ferais pour Richard — s'il était blessé, demanderais-je si la querelle était juste ?

. . . . . .

Au diable, la justice avec les passions !

Hélène se réveilla avec d'horribles souffrances. Mais, quand elle vit Maurice, elle retint ses cris.

La sage-femme, couchée dans la pièce voisine, accourut.

Hélène souffrit pendant une heure, en cherchant à cacher à Maurice des angoisses

dont elle eût été fière et heureuse, s'il eût été certainement le père de l'enfant. Maurice ne pouvait empêcher de grosses larmes de sortir de ses yeux.

L'enfant parut.

Elle ne souffre plus, dit Maurice; c'est toujours ce chagrin-là de moins.

Mais, ajouta-t-il, ce que je ne pourrai jamais ni oublier, ni pardonner, c'est le plaisir qui a précédé ces souffrances.

LXXXVII.

Hélène, sitôt qu'elle eût recouvré quelques forces, regardait de côté, sans oser demander son enfant; elle attendait que Maurice le lui présentât.

Maurice comprit le combat qui se livrait en elle; il en eut pitié.

Les dents convulsivement serrées, il se leva, prit l'enfant dans ses bras, et dit à Hélène : « Embrasse..... notre fille. »

Hélène ne répondit que par un regard à tant de générosité ; mais ce regard pénétrait le cœur.

Maurice rendit l'enfant à la femme qui le tenait ;

Puis il sortit.

Il avait eu envie de lui briser la tête contre la muraille.

LXXXVIII.

MAURICE A HÉLÈNE.

2 février.

Ecoutez-moi avec calme, s'il est possible, Hélène, et soyez persuadée que l'amour seul que j'ai pour vous m'oblige à la résolution *immuable* que j'ai prise.

Il est impossible que nous soyons heureux ensemble.

Le destin a mis entre nous un malheur ineffaçable.

Il faut que chacun de nous suive la route dans laquelle il a été jeté.

Jamais nous ne serons heureux ; mais au moins nous éviterons les horribles tortures que nous nous faisons l'un à l'autre.

Retournez près de Leyen : depuis la lettre de lui que vous m'avez montrée vous en avez reçu deux autres.

Moi je vais partir ; quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus en Allemagne.

Il faut bien de l'amour pour consentir à vous perdre ; mais je ne pouvais vous condamner à la misère, vous, Hélène, que j'aime tant.

Cette place que l'on me donne à l'ambassade, on la refusait à un homme marié, je ne pouvais gagner de quoi vous faire vivre.

Et d'ailleurs, si le sort m'avait été moins contraire, une nuit, en contemplant votre bouche rose, vos dents, tout votre corps, salis des baisers d'un autre, je vous aurais étranglée, comme plus d'une fois j'en ai senti l'affreuse envie.

Je ne te reproche rien, Hélène, car, je te le répète, je t'aime, je t'honore plus qu'aucune autre femme. Je ne te parle pas d'une

faute, je te parle d'un malheur, d'un malheur qui nous frappe tous deux, autant l'un que l'autre.

Résigne-toi à la vie dans laquelle le hasard t'a mise; sois riche, sois adorée, livre-toi aux plaisirs, faute de bonheur.

Moi, je me rejette dans une vie errante et incertaine; je me laisse aller comme la feuille jaunie par l'automne se laisse aller au vent.

Plus tard, après les premières douleurs passées, nous pourrons nous voir, être amis.

Le ciel ne nous avait pas faits l'un pour l'autre; il nous a fait payer cher les momens de bonheur dont nous nous sommes enivrés malgré lui; aimons-nous, mais regardons-nous comme un frère et une sœur que les lois humaines séparent à jamais.

Adieu, toi que j'ai tant aimée, que j'aime tant encore, toi qui as rempli pour jamais ma vie d'amour et de douleur. Adieu, je pleure en écrivant ce mot. Adieu... adieu...

LXXXIX.

Helène voulut répondre; elle saisit la plume, et, d'une main précipitée et tremblante, écrivit :

« Vous êtes bien lâche..... »

Elle s'arrêta. Où envoyer la lettre ?

D'ailleurs, il est parti, et sa résolution est *immuable*.

Elle jeta au feu la lettre commencée, et se prit à pleurer.

Au même moment, Maurice disait adieu à Richard.

— Sois sûr, dit Richard, qu'elle retournera près de Leyen, qui en est plus amoureux que jamais.

— N'oublie pas ton chapeau, dit Fischerwald; ne sois pas aussi distrait que moi; je ne sais si je vous ai dit qu'il y a quelque temps je suis sorti d'une maison sans emporter mon chapeau — je suis par trop original.

XC.

L'AUTEUR.

Arrêtez-vous un moment, ô notre lectrice !

Car, lorsque nous écrivons, nous aimons à nous figurer que le soir, au coin de l'âtre, dans une pièce éclairée seulement par la lueur du feu,

Etendu sur des coussins, entre deux ou trois femmes, nous contons nonchalamment une histoire, après avoir obtenu la permission de dénouer notre cravate.

Arrêtez-vous un moment, car nous allons abandonner, pendant trois ou quatre ans, Maurice et Hèlène, Richard et Fischerwald,

Et l'enfant d'Hélène, car nous n'aimons guère les vagissemens des petits enfans, et nous alllons laisser à celui-là le temps de grandir.

Il n'y a de jolis enfans que ceux dont on est le père.

Comme l'intervalle que nous mettons dans le récit exige que vous en mettiez un peu dans la lecture;

Si, à l'heure où vous lisez ceci, le soleil descend à l'horizon, et le vent porte les parfums des fleurs, allez vous promener quelques instans sous les arbres dont les cimes noircissent; allez entendre le frémissement des feuilles: vous en reviendrez douce, bonne et disposée à ouvrir votre cœur aux sentimens tendres et exaltés.

Mais si le soleil au zénith brûle la terre,

Si les nuages laissent tomber la pluie qui les surchargeait,

Si la neige s'attache aux branches nues des arbres,

Donnez une heure à votre toilette, déta-

chez vos cheveux soyeux, peignez leurs longues tresses, parfumez-les, faites-vous belle, c'est un devoir pour les femmes; il est si doux de les voir; elles n'ont pas le droit de nous priver du bonheur de les admirer, elles n'ont pas le droit de ne pas être belles.

Maintenant, continuez.

XCI.

Maurice, après un séjour de quatre ans en France, était enfin revenu en Allemagne, où il avait retrouvé Richard, possesseur d'une place lucrative dans l'administration, et Fischerwald avec une assez belle clientèle.

Pour lui, il s'était efforcé de s'amuser en France, et il avait dépensé tout l'argent qu'il y avait gagné. A son retour, pour prix de ses

services, on lui avait donné dans l'administra- une place très-inférieure à celle qu'occupait Richard, mais qui lui rapportait de quoi vivre.

Richard et Fischerwald n'étaient pas changés plus que Maurice, et les trois amis avaient recommencé à vivre comme devant.

Personne ne put donner à Maurice des nouvelles d'Hélène; on savait seulement que le comte Leyen était en Italie, et on n'avait pas entendu parler d'elle depuis le départ de son ancien amant. On les croyait ensemble.

Maurice allait quelquefois se promener dans le parc où il avait passé une soirée avec Hélène, la dernière fois qu'il était sorti avec elle.

On était à l'automne; les feuilles des cerisiers étaient couleur de pourpre; les églantiers, les chèvre-feuilles, les aubépines étaient couverts de baies de différentes nuances de rouge.

Mais les occupations de Maurice ne lui permettaient pas d'aller à la chasse comme autrefois — Richard et Fischerwald passaient leurs soirées à boire de la bière;

Et le jardinier, dont il avait capté les bon-

nes grâces par quelques florins, lui permettait d'errer dans le parc et d'y respirer à son aise.

Plusierus fois il avait revu de loin les deux jeunes filles dont les robes blanches avaient autrefois glissé à ses yeux dans le feuillage, comme si elles eussent été deux dryades solitaires ; mais il les avait toujours évitées.

Un jour cependant, comme il était couché dans l'herbe, entre les saules bleuâtres qui bordaient le petit étang, il fut tiré de sa rêverie par un cri ; il avança la tête et vit les deux jeunes filles fort inquiètes et regardant dans l'eau.

Maurice se leva, et leur de manda le sujet de leur inquiétude. — C'est ma montre, monsieur, dit la plus grande, c'est ma montre que j'ai laissé tomber dans l'étang ; c'était une montre donnée par mon père, monsieur — et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

Mademoiselle, dit Maurice, je vais vous la rendre.

Habile plongeur, Maurice n'était retenu que par le désir de se débarrer de ses habits ; mais la présence des deux jeunes filles l'en empêchait : il ôta seulement sa redingote, se fit indiquer la place où élait tombée la montre, dis-

parut sous l'eau, et, au bout d'une minute, reparut en tenant la montre par le cordon noir qui l'attachait. Quand il reparut, il trouva sur la rive un troisième personnage, c'était la mère des deux jeunes filles ; — le bord de l'étang était escarpé, Maurice malgré le secours qu'on lui donna, fut obligé de se rouler sur la terre délayée, et parut dans un misérable état.

On le fit changer d'habits, et il retourna chez lui.

— Blanche, dit la plus jeune des deux filles, cet étranger s'est trouvé là fort à propos.

— Oui reprit l'autre, je ne me serais jamais consolée de cette perte ; mais, ajouta – t –elle en riant, et, dans ses beaux yeux bleus qui souriaient, on voyait encore briller une larme — une chose nuit à ma reconnaissance, le héros de l'aventure est trop laid ; j'ai eu de la peine à retenir un éclat de rire quand je l'ai vu hors de l'étang, les cheveux pendant, les habits ruisselans et couverts de fange, et si gauche, si gêné dans ses mouvemens.

Cependant, à parler sérieusement, je voudrais le revoir pour le remercier.

Maurice, qui s'était aperçu de l'impression que son aspect produisait, se disait en s'en allant : L'esprit des femmes est ainsi fait; soyez brave, grand, généreux, honnête, si vous pouvez, ce sont des qualités accessoires; quand vous ne les auriez pas, cela ne vous empêchera pas de réussir, pourvu que vous ne soyez pas ridicule; mais si un seul instant vous êtes ridicule, vous êtes perdu.

J'ai eu tort; il eût mieux valu les faire rougir que les faire rire. J'ai eu tort de ne pas me déshabiller.

Je suis sûr, ajouta-t-il, que si une femme voyait son père disparaître dans un marais fétide, l'homme qui irait le chercher, et reparaîtrait noir d'une boue infecte, inspirerait à la femme une vive reconnaissance, mais jamais d'amour; il vaudrait mieux laisser étouffer le père, et se désoler sur le bord du marais en phrases sonores et poétiques.

Maurice raconta son aventure à ses amis : la maîtresse de la montre est blonde, dit-il; décidément j'aime mieux les femmes blondes que les brunes; elles sont plus femmes, elles s'éloignent davantage de la ressemblance de

l'homme. Les yeux noirs ont de la vivacité, mais une vivacité uniforme; leur langage n'a que quelques mots expressifs, mais toujours les mêmes; les yeux bleus disent tout et de mille manières différentes; ils expriment jusqu'aux nuances les plus délicates et les plus difficiles à saisir.

Je compare les yeux noirs à un instrument, qui, tout mélodieux qu'il soit, a une gamme incomplète et ne peut donner les demi-tons.

Une chose bizarre, continua Maurice, c'est que malgré ma prédilection réelle pour les yeux bleus, je me suis battu en France pour défendre les yeux bruns.

J'étais dans une maison où un officier tranchait sur tout avec un ton de supériorité fatigant : je grillais de trouver un prétexte de le contredire; mais ma conscience m'en empêchait : cet homme ne pouvait me blesser que par la forme, car le peu d'idées qu'il émettait s'accordaient assez bien avec les miennes. — Impatienté de me voir réduit au silence, pour ne pas sembler ajuster ma manière de voir sur la sienne, je me déterminai à contredire le premier mot qu'il prononcerait, ce mot exprimât-il mon idée la plus chère et la plus vénérée.

Il parla d'une femme, et dit : elle a les plus beaux yeux bleus qu'on puisse voir.

— Moi, dis-je, je préfère les yeux noirs.

— Moi aussi, monsieur, me dit-il, ou pour mieux dire, je préfère les yeux bleus et les yeux noirs ; mais votre assertion m'étonne, et vous Allemand, au moins par patriotisme vous devriez aimer les yeux bleus, car dans votre pays de patates je ne me suis pas aperçu que l'on portât beaucoup d'yeux noirs.

— Monsieur, dis-je, piqué de l'avantage qu'il avait sur moi et de l'épithète qu'il donnait à l'Allemagne, nous ne sommes pas comme les Français, nous n'aimons pas notre pays parce qu'il produit des melons et des olives, et nous ne plaçons pas le patriotisme dans de petites et ridicules prétentions. — La querelle s'échauffa, et nous nous battîmes le lendemain.

— Et, dit Richard, il va sans dire que tu reçus un coup d'épée.

— Comme vous dites, ami Richard, parce que je n'ai jamais pu trouver le moment d'apprendre à tirer, quoique j'en sente l'utilité autant que personne, et que, si j'ai bonne mémoire, c'est mon opinion à ce sujet qui

vous a fait acquérir un talent dont j'ai été la victime.

— Ne m'as-tu pas pardonné, dit Richard.

— Moi, mon bon Richard, dit Maurice, en lui tendant la main, je ne t'en ai pas voulu un seul instant; les études que j'ai faites sur moi m'ont rendu indulgent, je ne me crois pas le droit d'exiger que personne vaille mieux que moi.

— Ce qu'il y a de prodigieux dans ton histoire, interrompit Fischerwald, *quod mirabile dictu est et vix credibile*; c'est qu'à la fois, admirateur des yeux bleus, tu t'es battu pour les yeux noirs; et aussi par *amour de la patrie*, pour lequel tu professes un si grand mépris.

—Oh! dit Maurice, c'est une petite et ridicule chose que l'homme.

XCII.

DIEU ET LES HOMMES.

— Eh bien, mon pauvre criminel, nous avons donc tué notre père ?

— Que voulez-vous, mon bon gendarme, chacun a ses petits défauts.

Le bon Dieu est toujours pour les plus gros escadrons.

TURENNE.

Les trois amis allumèrent leurs pipes, versèrent de la bière, et Maurice continua :

— Il n'y a rien, dit-il, d'égal à la peti-

tesse de l'homme, si ce n'est sa vanité ; créé, par le caprice de Dieu, l'une des plus petites entre les innombrables formes qu'affecte la matière, moindre dans l'univers créé qu'un grain de sable dans la mer, il a jugé à propos de se créer un Dieu, de lui imposer sa petite grandeur et ses petites passions, de le mêler à ses querelles, de lui prêter de la colère, et même de lui donner sa sotte figure, de l'envelopper de vêtemens roses et bleus. Il existe des discussions écrites, où deux auteurs soutiennent deux opinions touchant la chevelure de Dieu : l'un, dont j'ai oublié le nom, prétend qu'elle est rousse, l'autre, l'historien Josèphe, soutient qu'elle est couleur noisette.

Un athée que l'on brûlait, cédant à la douleur de la flamme qui le dévorait, s'écria : *Ah! mon Dieu!* — Vous avouez donc qu'il y a un Dieu, dirent les bourreaux ; mais l'athée, du sein de la flamme et de la fumée, s'écria : *Façon de parler.*

Eh bien ! il y a moins d'impertinence envers la majesté divine dans cet athée que dans ses bourreaux. L'homme qui nie Dieu, est un

imbécille ; s'il avait contemplé une fleur ou une goutte d'eau, il n'aurait pas compris Dieu, il l'aurait senti, et il aurait courbé la tête. Au moins par sa négation, il avoue qu'il est trop petit, pour comprendre la grandeur de Dieu ; mais, ceux qui prêtent leur secours à Dieu pour le faire respecter, ceux-là sont atrocement ridicules et insolens.

Ceux-là aussi sont insolens et ridicules, qui pensent que leurs hommages sont agréables à Dieu, et que leur encens sent bon pour lui. Mais le comble de la vanité humaine, le plus haut point de bouffonnerie où l'homme puisse atteindre, c'est quand il craint d'offenser Dieu; c'est quand il croit l'avoir offensé, et en témoigne les regrets.

Lui, qui ne peut anéantir ni une goutte d'eau, ni un grain de poussière, lui, toujours enfermé dans les mêmes passions, dans les mêmes joies, les mêmes douleurs, lui qui passe sa vie à rire chaque jour de ce qu'il a fait la veille et de ce qu'il fera le lendemain.

O homme! mon pauvre ami. Avec quelles armes penses-tu blesser Dieu, et quelle est donc sa partie vulnérable?

O homme ! Dieu est tout ce qui est ; Dieu est la mer, le ciel et les étoiles ; Dieu est la terre et l'herbe qui la couvre ; Dieu est les forêts et le feu qui dévore les forêts ; Dieu est à la fois les arbres qui semblent mourir de vieillesse, et les jeunes rejetons fécondés par la pourriture des vieux arbres. Dieu est l'amour qui rend les tigres caressans, et qui force les papillons à se poursuivre dans les luzernes. Dieu est cette poussière féconde qui, des étamines du palmier mâle, est portée par le vent sur les fleurs de palmier femelle, qui s'épanouissent pour la recevoir ; Dieu est en même temps et ces deux palmiers, et le vent qui secoue leur poussière, et les fruits qu'ils produisent. Dieu est les hommes qui pourrissent dans la terre et les violettes qui tirent leurs couleurs et leurs parfums de la pourriture des hommes. Dieu est l'air bleu, les nuages, le soleil ; Dieu est les hautes montagnes et les insectes microscopiques.

Et toi qui, je le répète, ne peux anéantir un grain de poussière, tu crois offenser Dieu.

Pauvre petite créature ! tu me sembles ce fou qui étouffait, parce qu'il craignait de ren-

verser les maisons par son haleine ; ou cet autre qui refusait de débarrasser sa vessie, dans la crainte de submerger le monde.

Tu crois offenser Dieu, mais regarde celui qui, selon toi, a le plus offensé Dieu. Le soleil cesse-t-il de caresser son front? Les parfums des fleurs deviennent-ils fétides pour lui? L'eau des fleuves recule-t-elle devant ses lèvres sèches? Les fruits deviennent-ils de la cendre dans sa bouche? La terre se dérobe-t-elle, l'herbe jaunit-elle sous ses pieds?

Non pas que je sache.

Dieu t'a jeté dans la vie, et t'a renfermé dans des limites infranchissables.—Ta chaîne te permet de cueillir quelques fleurs, et de te piquer les doigts à leurs épines, à droite et à gauche. — Mais il ne t'en faut pas moins parcourir la même route que ceux qui t'ont précédé et ceux qui te suivront. Il te faut mettre tes pieds dans l'empreinte de leurs pieds. — et Dieu s'occupe peu de tes joies, de tes douleurs et de *tes insultes*.

Il y a long-temps, quand j'étais enfant, j'ai vu noyer un homme. Quatre fois il reparut sur l'eau, avec d'horribles convulsions ; les yeux hors de la tête ; les dents entrées les unes dans

les autres. Il disparut enfin sous une touffe de nunéphars et de fraisiers d'eau.

Tandis que le malheureux expirait sous leurs feuilles, dans d'affreuses tortures, le soleil dorait les fleurs jaunes des nénuphars et les fleurs blanches des fraisiers, dans lesquelles des mouches venaient s'enfoncer en bourdonnant. Le soleil n'était pas moins vif, les fleurs pas moins parfumées.

Cette indifférence de la nature m'a frappé, et m'a éclairé.

XCIII.

Les désirs sont la richesse du pauvre,
et ne ruinent que les riches.

Maurice était allé faire une visite aux propriétaire du parc. Il avait été parfaitement reçu et invité à se promener aussi souvent qu'il le jugerait convenable.

Depuis ce jour il le *jugeait convenable* très fréquemment ; il y passait tous les instans dont il pouvait disposer.

La solitude où vivaient les deux jeunes filles

leur rendait la présence de Maurice agréable; en outre, quand il ne sortait pas de l'eau, il avait une belle et noble figure. Sa conversation, quelquefois un peu trop profonde pour plaire à toutes les femmes, était néanmoins le plus souvent spirituelle, et attachante par l'exaltation à laquelle il se laissait aller.

Les deux jeunes filles sont belles.

Pauline, la plus jeune, a les cheveux et les yeux noirs; plus grande que sa sœur, elle a en elle quelque chose de majestueux et d'imposant, toutes ses formes sont plus prononcées; sa voix est pleine et sonore. Elle aime à monter à cheval et à chasser à travers les bois. Si, dans dans la promenade, il se rencontre un ruisseau, elle l'a franchi avant qu'on ait pu lui donner la main. Dans d'autres momens, sa démarche et ses yeux prennent de la langueur; ses regards incisifs se voilent. Aussi ignorante que sa sœur, on voit cependant qu'elle soupçonne le plaisir. — Aimée d'un homme inquiet et entreprenant, elle partagerait l'ambition, les dangers et la gloire de son amant.

Pauline est une femme pour vous suivre dans la vie réelle et positive, ou plutôt pour y marcher avec vous du même pas, quelque

mauvais et difficiles que soient les chemins. — Pauline, amante, vous suivrait et vous enivrerait de voluptés partagées dans les bois pleins de ronces — sur un grabat, dans la plus pauvre mansarde — sur le sable aride du désert, et sur les roches aiguës et couvertes de neige. — Pauline oublierait le froid, la fatigue, la soif et la faim, sous les baisers de son amant, et ses baisers à elle les lui feraient oublier.

Pauline a à donner, de plaisirs et de bonheur, tout ce que la nature en a fait pour l'homme.

Blanche, l'aînée, a de longs cheveux blonds qui retombent sur son cou en boucles ondoyantes; ses yeux d'un bleu céleste ont un regard lent et doucement pénétrant; elle est petite; son corps est frêle et voluptueusement abandonné; sa démarche cependant est si légère qu'on n'entend pas ses pieds dans l'herbe : — quand elle marche, on dirait un oiseau, qui, d'un instant à l'autre, va ouvrir les ailes et s'envoler. — Si, près d'elle, une idée de plaisir physique se glissait dans les sentimens qu'elle inspire, on la rejeterait comme un sacrilège, on craindrait de profaner cette angélique fi-

gure ; on n'oserait lui laisser entrevoir une telle pensée, qu'elle semble ne devoir jamais ni partager ni comprendre ; on craindrait de gâter le bonheur qu'on éprouve soi-même — car elle semble ne pas appartenir à la nature physique ; on dirait une fée, une riante fiction, une de ces formes fantastiques que prend la fumée et que votre haleine détruit ; il ne faut presqu'aucun effort à l'imagination pour lui supposer des ailes bleuâtres et une lumineuse auréole autour du front. — On serait désagréablement surpris de la voir manger.

Il n'entre rien dans son cœur ni dans sa tête qui ne soit exclusivement féminin. — Faible et peureuse, dans toutes les actions de sa vie elle a besoin de secours et d'appui ; elle n'a de force que ce qu'il en faut pour danser ; elle n'a d'âme que ce qu'il en faut pour aimer ; la gloire, l'ambition ne sont lui sont rien — nonchalante, elle semble faite pour dormir, enfoncée dans un lit de roses, et vivre de musique et de parfums.

Forcé de donner une partie de ses jours aux soins de la vie positive — comme le pilote qui jette à la mer la plus grande partie de sa cargaison pour sauver le reste — le poète trou-

verait près de Blanche l'oubli de la vie réelle. Il vivrait de cette vie idéale et poétique, qui n'est pas faite pour l'homme, et dont son âme exaltée dérobe le secret à la nature avare.

Blanche serait pour lui cette femme qu'il a rêvée, et dont l'image ne lui a fait trouver que désappointement et dégoût dans les bras des femmes et au sein des plus vifs plaisirs — parce qu'il a entrevu un bonheur qui est au-delà de la vie, terre promise qu'il voit de loin, mais sur laquelle il ne mettra pas le pied.

Mais il faut que Blanche, dans un asile reculé, tendu de pourpre, soit entourée de fleurs et de parfums, qui semblent s'exhaler d'elle; il faut que ses pieds ne touchent jamais le pavé des rues, et ne marchent que sur de riches tapis, ou sur les gazons fleuris. Il faut qu'on n'entende près d'elle aucun son même lointain qui puisse rappeler la vie prosaïque; on ne doit entendre que le frôlement de sa robe de gaze, les sons de sa harpe ou de sa voix plus douce encore et plus mélodieuse. — Et si elle s'abandonne dans vos bras, il faut qu'une douce résistance, toujours renouvelée, mêle à vos plaisirs comme un sentiment de profanation et de sacrilége — il faut que la nuit

les couvre de ses ombres, et que votre maîtresse meure dans vos étreintes, sans ces manifestations d'ardeur et de jouissance qui feraient le charme d'une autre femme. Blanche doit être une divinité qui se laisse offrir un encens trop grossier pour elle; elle ne doit jamais s'abandonner entièrement, elle doit vous laisser toujours quelque chose à désirer, pour ne pas perdre le charme mystérieux qui l'entoure.

Exalté et poétique comme il l'était souvent, et aussi aventureux et hardi, Maurice avait en lui de quoi charmer l'une ou l'autre des deux jeunes filles.

Mais il ne se décida pas assez promptement à faire un choix.

Et le ton amical qu'elles étaient venues à prendre avec lui donnait à leur liaison quelque chose de presque fraternel.

Il n'y a rien d'embarrassant comme d'être trop familier avec une femme dont on est amoureux; on perd tous ces indices inintelligibles pour les autres et si importans pour un amant : vous ne pouvez comprendre ni vous faire comprendre : un serrement de main n'a plus aucun sens; si vous voulez même on

vous laissera donner un baiser; vous avez le droit de presser le bras sans que l'on y fasse attention; on ne se donne pas la peine de vous craindre; vos regards ne troublent ni n'embarrassent.

Pour faire comprendre que vous êtes amoureux, il ne faut plus seulement faire naître un sentiment, il faut en détruire un pour en mettre un autre à la place. — Il faut dire ouvertement : Je vous aime; et peut-être faudra-t-il ajouter : Je vous aime *d'amour*.

L'ami d'une femme peut, à la faveur *d'un moment et d'une occasion*, devenir son amant; mais l'homme qu'elle n'a jamais vu a mille fois plus de chances favorables que lui pour réussir.

L'amour d'un inconnu trouble, surprend, enivre; celui d'un ami est comme le feu dont on s'approche par degrés; il peut échauffer, il ne brûle pas.

Il y a toujours dans l'amour beaucoup d'illusion et de curiosité : — quand on a exprimé le jus d'un limon, que ce soit dans une limonade ou pour s'en laver les mains, on jette également l'écorce.

Il en est de même de l'homme que l'on a

connu et aimé ; — comme amant ou comme ami. Il n'y a plus rien de nouveau en lui — et d'ailleurs on le voit tel qu'il est.

Car l'amour d'ordinaire ne dure que jusqu'au moment où il allait devenir raisonnable et fondé sur quelque chose.

C'était là des mystères que Maurice, qui avait étudié les femmes avec amour, ne pouvait ignorer ; mais le profond théoriste ne brillait pas dans la pratique ; cependant, c'était un garçon qui gagnait beaucoup à être connu, et s'il se fût prononcé pour Blanche ou pour Pauline, il est probable qu'il eût réussi.

Il s'en aperçut, et allait se décider pour Blanche, quand arriva ce que nous ne tarderons pas à raconter.

XCIV.

Un jour Blanche dit à Maurice, connaissez-vous madame Rechteren?

— Beaucoup, dit Maurice.

— Nous allons à un bal qu'elle donne dans cinq jours.

Pauline vint près d'eux, Blanche se tut.

Maurice était enchanté, les paroles de Blanche lui avaient fait bondir le cœur : elle

désirait le voir chez madame Rechteren; mais elle n'exprimait son vœu qu'à moitié, c'était un mystère entre elle et lui — une jeune fille ne craint personne autant que l'homme qu'elle aime — et elle craignait de lui laisser voir son désir.

Mais un peu après elle ajouta : Faites-vous inviter chez madame Rechteren, nous serons ensemble.

Ah! dit Maurice, elle ne m'aime pas, elle n'oserait, ni si clairement à moi, ni surtout devant sa sœur, m'exprimer l'envie de me voir — elle ne m'aime pas.

XCV.

D'UNE DISSERTATION QUI EUT UN RÉSULTAT.

> Celui-là sera heureux, qui se peut tapir en son foyer, quelque paovre qu'il soit.
>
> MONTAIGNE.

— Pour cette fois, dit Maurice, je suis décidé à me marier.

— Et, dit Richard, penses-tu te marier néanmoins?

— C'est le seul état raisonnable, continua Maurice. — Au commencement de la vie, l'homme est tellement gonflé d'existence,

qu'il la répand de tous côtés; il voudrait avoir autant d'amis qu'il y a d'hommes, il ne pense qu'à étendre ses relations, il veut connaître et être connu — mais plus tard quand il a senti que chaque affection est une nouvelle prise que nous donnons à la douleur; que nous ajoutons à nos maux tous ceux de l'homme que nous aimons, et encore ceux qu'il nous fait lui-même—d'autant plus facilement que nous nous présentons à lui sans défense, et qu'il est facile de déchirer la main que nous lui tendons nue pour presser plus étroitement la sienne; — quand, blessé de toute part, il s'est replié sur lui-même, comme la tortue retire sa tête et ses pattes sous son écaille, alors il songe à resserrer sa vie, il pense qu'au lieu de se diviser entre tous, il vaut mieux se donner entier à quelques-uns, qui se donnent entiers à lui; — il veut s'isoler du bruit qui l'étourdit, et l'empêche de se sentir vivre — de l'ambition qui l'entraîne malgré lui dans son tourbillon — des amours-propres, si faciles à blesser, si fatigans à ménager; il veut vivre dans une maison fermée et dans un jardin entouré de hautes murailles. —

Pour cela, il faut une femme et quelques amis.

— Mais, dit Richard, tu m'as déjà dit tout cela, et tu ne t'es pas marié.

— Tu réveilles un triste souvenir, dit Maurice, j'ai été bien faible, ou bien lâche, mais je ne pouvais supporter la flétrissure d'Hélène; si je ne l'avais pas quittée, je l'aurais tuée par mes chagrins et mes soupçons, et d'ailleurs, j'étais trop pauvre.

Il se tut un moment, puis passant sa main sur son front et sur ses yeux, comme pour dissiper une image pénible, il continua.

Je vais épouser l'une des deux jeunes filles dont je t'ai parlé, je me renfermerai avec elle dans cette charmante maison qu'elles possèdent; là je ne vivrai que pour elle, pour toi, pour Fischerwald, je serai heureux (autant qu'il est donné à l'homme de l'être), sous des arbres dont personne ne me disputera l'ombre qui sera miennne.

— Pour cette fois, dit Richard, ton plan est séduisant, et tu me donnes envie de faire comme toi.

— Je serai heureux, poursuivit Mau-

rice ; car je n'agirai pas légèrement ; j'ai longtemps et profondément réfléchi sur ce sujet.

A mon entrée dans la vie, j'avais cru la femme un ange, une créature du moins bien supérieure à l'homme, je m'étais trompé, je ne dirais pas à quel point. Cette idée que je m'étais faite de la femme a empoisonné tous les plaisirs que les femmes ont pu me donner, toujours j'ai été cruellement désappointé.

Mais si la nature n'a pas créé la femme telle que je l'avais imaginée, je la referai pour mon usage.

— Richard sourit.

— Maurice continua : Pourquoi pas? l'homme est-il donc tel que la nature l'avait primitivement créé? n'est-il pas semblable à ce couteau, auquel on avait fait remettre successivement deux manches et trois lames.

Je ferai de la femme une divinité, malgré elle — je la grandirai par mon culte. Enivrée de mes adorations, elle se croira un ange, elle ne voudra pas avoir la faiblesse et la petitesse d'une femme — je l'éleverai

sur un piédestal si haut, qu'elle n'osera pas en descendre — l'homme que vous appelez brave n'ose pas fuir — elle sera forcée de justifier mes hommages; adorée comme une divinité, il lui faudra agir comme une divinité — elle sera emprisonnée dans la brillante auréole dont je l'entourerai.

Et moi-même je m'abuserai. On respecte la pierre qu'on a adorée long-temps, comme le vase dans lequel on a déposé un suave parfum. — Il n'y a pas de tronc si pourri qu'on n'en puisse faire un dieu — les dieux tels que les hommes se les font, ne sont qu'un objet quelconque sur lequel on convient de réunir ses hommages — si l'on ne vénère pas l'objet, on vénère au moins les hommages qu'on a réunis sur lui.

Aussi y a-t-il dans l'amour deux époques, séparées par une crise difficile.

Le premier attrait de l'amour est la nouveauté; presque tous les amours meurent avec elle, car alors il n'y a plus rien—la nouveauté n'est plus; l'habitude n'est pas encore — mais si l'amour survit à cette crise, et devient une habitude, il ne meurt plus.

Ma femme sera par moi traitée comme un

ange, je ne veux pas que ses pieds marchent sur la terre dure, le satin seul et le velours doivent faire ses vêtemens, la batiste la plus fine touchera seule son corps, sa chambre sera somptueuse, tous ses sens seront caressés par la musique et les parfums; elle ne mangera pas devant moi, elle me dérobera toutes les infirmités de la nature humaine—et nous aurons deux lits.

— Ouf, dit Richard, *la chute en est jolie...*, *amoureuse*, surtout.

— Plus que vous ne le croyez, sage Richard, mais je vous expliquerai cela dans un autre moment, il faut que j'aille chez mon tailleur.

Seulement, songez que c'est une grande chose pour le bonheur que d'avoir à placer son amour à tort ou à raison.

— Et, dit Richard, que vas-tu faire chez ton tailleur?

— Me commander des habits pour dans quatre jours—à ce propos, je suis chargé d'une invitation pour toi et pour Fischerwald, c'est un bal chez madame Rechteren.

— Comment seras-tu habillé ?

— Tout en noir : un gilet et une cra-

vate de velours, un habit doublé de velours.

— Ce sera fort bien, tout-à-fait bien. A propos, sur laquelle des deux demoiselles as-tu fixé ton choix ?

— Je ne suis pas encore décidé, dit Maurice.

Maurice mentait.

Mais comme il craignait d'échouer dans ses vues sur Blanche, il ne voulait pas annoncer d'avance un but qu'il pouvait manquer.

Les deux amis se quittèrent.

Richard alla chez son tailleur.

Maurice oublia d'aller chez le sien.

XCVI.

UN BAL OU MAURICE NE PUT DIRE UN MOT.

Maurice arriva au bal, conduisant Blanche, Pauline et leur mère.

— Quel est ce danseur si bien mis? demanda Blanche.

Maurice suivit des yeux l'indication de Blanche. Mais la contredanse était finie, et le danseur s'était perdu dans la foule.

— Il est, dit Blanche, tout vêtu de noir; sa

cravate, son gilet, et la doublure de son habit sont en velours noir ; c'est un costume qui donne beaucoup de noblesse.

— Oui, dit Pauline ; je l'ai vu, il est très bien.

Maurice se mordit les lèvres. Il était allé trop tard chez son tailleur, et ses habits ne pouvaient être prêts que pour le lendemain — Il avait une cravate blanche, un habit brun, un gilet violet, un pantalon noir—Il eût trouvé son costume ridicule dans un autre — cela l'embarrassa.

Quelques instans après, vint près de lui le cavalier qui avait attiré l'attention des deux jeunes filles—C'était Richard. Maurice le prit par le bras et l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre. Maudit Richard, dit-il, tu m'as volé mon habit.

— C'est, dit Richard, un hommage rendu à ton goût. Pourquoi n'as-tu pas le tien?

Maurice n'insista pas ; il ne voulait pas sembler y mettre autant d'importance qu'il y en mettait réellement ; il répondit :

— Le mien n'était pas prêt.

Après quelques instans, Maurice oublia cette contrariété. Assis avec Richard sur un divan, il se mit à examiner le bal.

— Comme ces femmes sont nues, dit-il ; passe encore aux femmes mariées ; si leurs maris les laissant annoncer ainsi — que dès qu'elles sont épouses d'un homme elles appartiennent à tous.

Mais au moins, les mères devraient-elles penser qu'elles n'ont pas le droit, en décolletant ainsi leurs filles, de les prostituer aux regards, pour les donner ensuite, salies par les yeux et les désirs de tous les danseurs, à un mari qui les croit vierges, parce qu'elles n'ont pas reçu la dernière caresse, à un imbécile qui ne pense pas qu'un regard souille une femme.

Et encore si elle en étaient plus belles ; mais vois cette seule jeune fille, avec cette robe *à la vierge*, qui ne laisse voir que le cou, et qui le dégage si gracieusement. Comme elle est jolie, et comme cette modestie l'embellit encore.

— C'est, dit Richard, une confidence que tu ne ferais pas aux deux demoiselles que tu as amenées. Car, sans être très décolletées, elles le sont beaucoup plus que celle-ci.

— Pourquoi pas? dit Maurice—pour plaire aux femmes, tout le monde s'épuise en com-

plimens. On n'attaque la place que par un côté ; il y a avantage à se présenter du côté qui n'est pas attaqué, et par conséquent pas défendu. D'ailleurs les femmes, avant tout, veulent plaire ; elles n'ont rien à faire près de ceux qui les trouvent *adorables*, et puis se récrient à chacun de leurs gestes, à chacun de leurs paroles. Mais si un homme ne les admire pas sans restriction, c'est celui-là qu'elles veulent charmer, et s'il ne se rend pas de suite, il a beau jeu, et peut faire une bonne capitulation.

L'orchestre appela les danseurs ; il se fit un grand mouvement à la faveur duquel Maurice eut triple place sur le divan. Richard la quitta et se rapprocha des dames.

Il invita Blanche, qui répondit qu'elle était engagée ; Pauline l'était également. Quand l'orchestre joua la ritournelle, Fischerwald vint chercher Pauline. Blanche regardait autour d'elle d'un air inquiet.

—Votre danseur ne vient pas, dit Richard.

— Il m'a oubliée, reprit Blanche.

— Je n'aurais pas cru qu'aucun homme en fût capable ; il faut qu'il soit fou.

—Vous devez le savoir, dit Blanche en souriant.

C'est celui qui vous a pris le bras il n'y a qu'un instant.

— Maurice ! Il est là-bas étendu sur des coussins qu'il n'est pas près de quitter. Permettez-moi de le remplacer ; j'en serai bien heureux, et lui-même me saura bon gré d'avoir réparé, autant qu'il est en moi, son incroyable étourderie.

Blanche hésitait. Il manquait un couple à la figure ; Fischerwald vint les chercher.

— Ce monsieur qui est venu nous chercher, demanda Blanche, est-il aussi un ami de M. Maurice ?

— Lequel ?

— Celui qui danse avec ma sœur.

— Quelle est votre sœur ?

— Celle qui a de si beaux yeux noirs.

— Oui, c'est comme moi, son ami intime. En effet votre sœur a des yeux presque aussi beaux que les vôtres.

— Les siens sont plus grands.

— Je ne crois pas ; mais en tous cas, les vôtres sont bleus.

— Je préfère les yeux noirs.

— Je ne suis pas de votre avis. *Les yeux bleus conviennent mieux à une femme* —

Les yeux noirs sont plus vifs qu'expressifs ; ils expriment profondément ce qu'ils disent, mais il ne peuvent tout dire. Ils sont semblables à un instrument mélodieux qui n'aurait que quelques notes. Les yeux bleus, au contraire, expriment toutes les nuances, même les plus délicates et les plus insaisissables ; c'est un instrument mélodieux et harmonieux qui possède tous les tons et les demi-tons.

Maurice, en voyant de loin danser Richard avec Blanche, comprit sa bévue, et se mit en route pour en venir faire ses excuses. Il arriva comme la danse finissait. Toutes les personnes du salon se divisèrent en petits groupes et en conversations particulières.

— Voici encore, dit Maurice, une jeune personne avec une robe à la vierge. Quand ce costume ne serait que décent, ce serait un avantage ; mais encore il sied parfaitement.

— C'est ce que me disait monsieur, interrompit Blanche, en désignant Richard ; et sa remarque m'a rendue si honteuse, que je n'oserai plus quitter mon écharpe.

—Quelle cravate as-tu là ? dit Richard à Fischerwald.

— Ah! dit celui-ci, une cravate très originale. Tu sais que je n'ai jamais pu me mettre comme personne. La bizarrerie est plus forte que moi.

Fischerwald avait une cravate si raide, qu'il n'essayait pas de tourner la tête, tant il était d'avance convaincu que ce serait un effort inutile.

Le pauvre Fischerwald, qui n'avait jamais eu une idée à lui, voulait à toute force être *original*, et on le prenait au mot beaucoup trop facilement.

Beaucoup de gens croient être originaux, — en ne faisant pas ce que font les autres —; ils ne voient pas que c'est une espèce de copie de s'attacher à faire le contraire d'une chose quelconque —: l'homme original, dans ses idées, dans ses actions, même les moins importantes, ne cherche ni évite la ressemblance avec les idées et les actions du reste des hommes; il pense et agit à sa guise, et ne prend ce que font les autres pour règle, ni de ce qu'il faut faire, ni de ce qu'il faut éviter.

Aussi, outre la *moutonnerie*, qui fait que beaucoup de gens, dans leur plus grande co-

lère vous appellent infâme, scélérat, et enfin original comme le dernier coup que l'on puisse donner à un homme pour l'assommer, comme l'injure après laquelle il n'y a plus rien — outre cette moutonnerie, disons-nous, et la vanité qui fait croire à presque tous qu'un homme n'est bien qu'autant qu'il nous ressemble — et encore la timidité des gens qui, n'osant marcher seuls, se croient humiliés par la vue de gens plus hardis — il faut avouer que la fausse originalité peut dégoûter de la véritable, sans laquelle la vie serait si ennuyeuse, et obliger quelquefois les gens qui ont reçu celle-ci de la nature à se mettre du parti des moutons pour ne pas être confondus avec les prétendus originaux.

XCVII.

Quelques jours après, Maurice fit une visite chez madame Retcheren ; il y trouva Blanche et Pauline avec leur mère.

— Ah ! dit Blanche, vous avez un habit semblable à celui de M. Richard.

Maurice fut choqué de paraître imiter Richard ; cependant il ne voulut pas revendiquer *l'invention d'un habit.* Madame, dit-il à la mère, je vous demanderai la permission de

vous présenter mes amis, Richard et Fischerwald.

Huit jours après, Richard était dans la maison au moins aussi bien que Maurice.

Un soir, comme les amis se retiraient de bonne heure, Richard et Fischerwald pour une partie de billard convenue, et Maurice pour une promenade solitaire.

Pauline s'avisa de demander : Qu'avez-vous donc à faire, que vous partez si tôt.

Maurice allait répondre ; mais Richard lui coupa la parole en disant : La lune est si belle ce soir ; sa lumière pâle est si douce à travers les arbres, que je vais passer le reste de la soirée à errer solitairement.

— C'est un plaisir, dit Blanche, que nous nous donnons quelquefois, lorsque nous pouvons persuader à ma mère que nous n'aurons ni rhume, ni fluxion de poitrine. Ce soir nous ne verrons la lune qu'à travers les vitres.

— Nous la regarderons en même temps, vous ici, moi dans le bois.

Blanche rougit et baissa les yeux.

— Et vous, dit Pauline à Maurice, quel soin si pressant vous appelle ?

Maurice eût eu mauvaise grâce à dire après Richard : — Je vais errer au clair de lune dans le bois ; — on eût encore dit : C'est comme M. Richard. Il eût, comme cela lui était déjà arrivé plusieurs fois, paru un reflet de Richard.

Semblables à certains limaçons, qui, ayant perdu leur coquille, s'emparent de force de la coquille d'un autre, il ne trouva rien de mieux à dire que de : — Je vais jouer au billard avec Fischerwald.

Or, il était tout différent de laisser à des jeunes personnes assez romanesques — l'image d'un homme qui, la nuit, va seul promener dans les bois peut-être des pensées d'amour,

Ou d'un autre qui, dans un café, au milieu des cris, des juremens, de la fumée du tabac, de l'odeur de la bierre et des quinquets, va déployer tous ses talens pour faire payer à un autre les quelques verres de punch et de bierre qu'il boira sans avoir soif.

Et ce n'était pas une impression fugitive qu'ils laissaient — c'était le soir, quand seules, retirées dans leurs chambres, libres des regards de leurs mères, et de mille bienséances

qui prennent toute leur attention, et de soins de coquetterie qui absorbent leurs pensées — l'imagination des filles délivrée des entraves de la journée, comme leur corps des baleines du corset — se rappelle, résume la journée, cherche à comprendre chaque mot, chaque geste, chaque regard, interroge leurs propres sensations, rêve l'avenir si rose des filles, et l'amour tel qu'on l'invente à seize ans.

Puis elles s'endorment, bercées par ces riantes pensées, espérant que leurs songes vont leur dire l'avenir, et leur dévoiler quelqu'un de ces mystères inconnus qui leur font battre le cœur.

Richard et Fischerwald allèrent rejoindre leurs amis au café.

Maurice les quitta et alla se promener.

Il songea à sa situation. J'ai eu tort, dit-il; je n'aurais pas dû introduire Richard avant de m'être fait connaître tel que je suis, pour qu'il ne pût ainsi entrer dans ma peau malgré moi et m'en chasser; maintenant je n'ose dire un mot sans craindre de m'entendre dire : C'est comme M. Richard.

Et si Maurice ne s'était pas manifesté plus

clairement aux deux jeunes filles, c'est que naturellemet il était peu communicatif avec les gens qu'il ne connaissait pas intimement, et que d'ailleurs il attendait à avoir fait son choix, pour ouvrir son cœur et son esprit à celle qu'il voudrait épouser, et lui dire : Vous me voyez avec mes qualités et mes défauts, mes avantages et mes ridicules, mes idées, mes désirs, mes espérances, mes craintes, mes habitudes.

Il n'était plus temps : il pensait bien qu'il reprendrait son avantage après le mariage ; que Richard ne pourrait soutenir le personnage, et que chacun rentrerait nécessairement dans sa coquille.

Cependant, il sentait quelque ressentiment contre Pauline, et surtout contre Blanche, de ce qu'elles n'avaient pas plus de perspicacité, et se laissaient prendre aux semblans de Richard.

S'il eût choisi librement, il eût préféré Blanche ; sa nature s'accordait mieux avec ses idées sur les femmes, mais il avait remarqué sa rougeur, quand Richard l'avait quittée ce même soir, et elle lui avait dit : je me fais faire *une robe à la vierge*.

Allons, dit Maurice, j'épouserai Pauline.

Mais il s'était tellement enfoncé dans le bois, qu'il ne put retrouver sa route, et passa dans le bois le reste de la nuit.

Il rentra chez lui le matin, et dormit. Quand il arriva chez la mère de Pauline, Richard y était déjà allé, qui avait demandé la main de Blanche.

Il avait été parfaitement accueilli; mais Pauline avait rougi et pâli, et ce fut peut-être à moitié par dépit, qu'elle accepta, avec empressement, les offres de Maurice.

XCVIII.

— C'étaient deux coquins fort heureux, disait Maurice.

— *E perchè?* dit Fischerwald en entrant. *Perchè, mio caro?*

— Écoute, répondit Maurice, en posant son livre.

« Chilpéric, celui qui fut le mari de Fré-

dégonde, s'avisa d'ajouter deux lettres à l'alphabet, et il envoya, dans toutes les villes de son royaume, l'ordre précis de se conformer à ce perfectionnement, *sous peine d'être essorillé*. Deux maîtres d'école, s'y refusèrent obstinément; et, *martyrs d'une diphtongue*, sacrifièrent, sur l'autel des saines doctrines littéraires d'alors, leurs deux oreilles qui furent coupées selon les ordres du roi.

« Après la mort de Chilpéric, ils reparurent et prouvèrent, par des lettres qu'ils n'avaient cessé de s'écrire, qu'ils avaient constamment méprisé les titres de noblesse octroyés par le roi aux deux lettres nouvelles. »

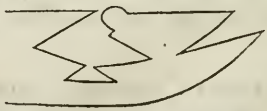
— Je ne vois pas là ce qu'il y a de si désirable, à moins que tes oreilles ne te pèsent infiniment.

— Je les trouve heureux, reprit Maurice, d'avoir possédé une aussi intime conviction. Car pour moi, depuis que j'existe, je n'en ai jamais pu trouver une seule pour mon usage. En mathématique, le contraire du faux est indubitablement vrai; mais, en fait de passions, de politique, de conduite, l'op-

posé du faux et de l'absurde, se trouve le plus souvent faux et absurde.

Je donnerais tout au monde pour avoir une conviction, fût-elle la plus fausse du monde, qui pût me faire suivre dans la vie une ligne droite, sans aller à chaque instant à droite et à gauche, et revenir sans cesse sur mes pas, comme je le fais d'ordinaire.

Au moment de me marier, c'est-à-dire de creuser le lit où coulera toute ma vie, je me suis avisé de repasser mes jours depuis quelques années, et le résultat de mes idées et de mes actions contradictoires ferait à peu près, en chemin matériel, celui-ci : — et il traça avec sa canne.....



C'est-à-dire qu'après avoir creusé la vie philosophiquement et métaphysiquement, après m'être prouvé une foule de problèmes tous contradictoires, après avoir laborieuse-

ment et douloureusement pratiqué mes théories. — Me voici revenu, après mille détours, dans mes idées sur les femmes et sur beaucoup d'autres choses, au point dont je suis parti, et où sont tous les hommes par un instinct naturel et irréfléchi, c'est-à-dire que le plus puissant effort de la sagesse humaine, de la réflexion, de l'étude et la méditation, m'a amené précisément au niveau de l'idiot et du crétin qui agissent sans penser, et se livrent à l'élan d'un aveugle instinct.

— Alors, dit Fischerwald, tu n'as plus de doutes.

— Malheureusement, si près de me marier, je suis saisi d'une grande et presque invincible terreur, mais je t'expliquerai cela en route; il faut que j'aille chez ma belle-mère.

Chemin faisant, Maurice reprit son argument :

Les abords du mariage, dit-il, me paraissent si brulesques, que je commence à craindre de ne pas trouver dans cet état toute la dignité que j'y avais supposée.

Depuis qu'il est convenu que j'épouse

Pauline, ce *traité d'alliance* fait complètement, dans la maison, l'effet d'une *déclaration de guerre*. La mère et la fille sont sans cesse sur leurs gardes contre moi; on craint de me laisser seul un instant avec la femme qui doit passer toute sa vie avec moi.

On dirait ces baladins qui, ayant à montrer aux flaneurs une curiosité dont ils font payer la vue, prennent tous les soins imaginables pour ne pas laisser apercevoir ni un cheveu ni un ongle de leur *omme sovagent*.

Ou de leur *anfan ha 2 taitte*.

Ou de leur *nin vivan ki ha eksité la 1/2 ration de toute l'Urope*.

— Mais tout cela, dit Fischerwald, se fait *ne immaturos fructus prælibes*.

— Dis plutôt, *non-payés*. Mais je me défierais, pour suivre ta comparaison, de la fruitière qui me défendrait de *goûter d'avance à ses fruits*, et qui exigerait que je les eusse achetés et payés, avant de m'assurer de leur saveur.

Par ce soin, par cette crainte que l'on manifeste si maladroitement, on semble dire : je vous donne une femme avec laquelle vous

devez passer toute votre vie ; mais je suis sûre que si, avant d'être lié irrévocablement, vous la possédez un quart-d'heure, vous ne voudrez plus conclure le marché, tant vous serez convaincu que vous feriez un marché de dupe.

On semble dire : — Par ma conduite, j'avoue que le premier quart-d'heure de possession amènera un repentir pour tout le reste de votre vie ; mais ce repentir, j'emploirai tous mes soins, pour que vous ne l'ayez que lorsque les lois divines et humaines vous empêcheront de revenir sur vos pas.

Parbleu ! mesdames les mères, continua Maurice en s'échauffant par degrés ; si vous, qui voyez vos filles avec des yeux prévenus, vous pensez qu'une fois la possession, nous n'en voudrons plus, nous serions bien fous de poursuivre ; car vous paraissez si persuadées, que nous ne pouvons refuser de nous en rapporter à vous.

Ce que je cherche dans le mariage, c'est une compagne qui embellisse ma vie d'une affection constante, et qui sème des fleurs sur le chemin, qui tous les jours me semble plus aride.

Mais vous, mesdames les mères, plus expérimentées que moi, ce que vous me vendez, ce que vous ne livrez qu'après que j'aurai payé d'avance, et payé de la liberté de toute ma vie, ce qui seul vaut quelque chose dans vos filles, aux yeux de votre expérience—c'est une nuit. Parbleu, mesdames, c'est trop cher, j'en aurai autant pour 5 florins, quand je voudrai ; et, en mettant la chose au plus haut prix, si ce que vous me vendez est une virginité, toujours incertaitaine, j'aurai ce qu'il y a de mieux en ce genre pour 150 florins.

Comme il allait entrer, il finit en disant à Fischerwald : en résumé, le mariage indissoluble sera une niaiserie, un horrible suicide, tant qu'on ne verra pas deux amans libres passer volontairement leur vie ensemble.

XCIX.

> Il est plus fin que l'ambre — l'ambre n'enlève que la paille, et lui m'enlève aussi le grain.
>
> UN PAYSAN.

Néanmoins, un matin du mois d'octobre, un prêtre, avait à genoux devant lui, Richard et Blanche, Maurice et Pauline.

Maurice avait encore essuyé quelques désappointemens, dont l'idée le suivit jusqu'à l'église.

Lorsqu'il avait demandé la main de Pauline, sa mère lui avait dit : La délicatesse

m'oblige à vous avertir que Pauline est moins riche que sa sœur, à laquelle appartient par la libéralité d'une vielle parente ce petit château avec toutes ses dépendances. Mais, pensa Maurice, qui diable oserait, à un semblable aveu, dire devant une fille :—Ah! Pauline est moins riche que sa sœur ; mais cela change tout, je ne l'épouse pas.

J'aurais dû préalablement faire prendre des informations à ce sujet. Au reste, Pauline a plus d'argent qu'il ne m'en faut.

Cependant la messe continuait, et comme le prêtre lisait l'épître :

« *Mes frères, que les femmes soient soumises à leur mari comme au seigneur ; parce que le mari est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'église.* »

Malgré le goût de Maurice pour la campagne, pensait Pauline, il faudra bien qu'il passe l'hiver à la ville.

« *Comme donc l'église est soumise à Jésus-Christ, les femmes doivent être soumises en tout à leur mari, etc., etc.,* »

Et un peu après :

« *Seigneur*, dit le prêtre, *laissez-vous fléchir par nos prières, et accompagnez de*

votre grâce le sacrement que vous avez institué pour la propagation de l'espèce humaine. »

Pourvu, pensa Maurice, que je n'aie pas d'enfans.

« *Et*, continua le prêtre, *faites, ô seigneur, que l'épouse obtienne une heureuse fécondité, et que tous deux voient les enfans de leurs enfans jusqu'à la troisième et quatrième génération.* »

Et tandis qu'on continuait, Maurice se disait : Ce qui me contrarie, c'est de n'avoir pas ce parc, qui tenait tant de place dans mes rêves de bonheur; moi qui espérais marcher sur un gazon à moi, dormir sous l'ombre d'un feuillage à moi.

Et j'ai eu la sottise de ne pas même demander Blanche, qui me plaisait plus que sa sœur. Blanche est bien poétique, et s'accorde mieux avec mes idées sur les femmes; ses yeux bleus veloutés ont un feu si doux, sa taille svelte.....

— *Maurice* ****, dit le prêtre, *promettez-vous la foi de mariage à Pauline* **** *?*

— *Oui*, répondit Maurice.

C.

HÉLÈNE.

Ma fille!... ma fille!...
E. de Vaulabelle. — *Un Enfant.*

Après l'abandon de Maurice, Hélène avait voulu se tuer, et sans doute la timidité et la crainte de la douleur ne l'eussent point arrêtée dans ce projet, si un instinct plus fort que son désespoir ne l'eût impérieusement attachée à la vie — et en pleurant elle donnait le sein à son enfant.

Quand elle fut décidée à vivre, quand son

chagrin lui permit de réunir ses idées, elle vendit le peu qu'elle possédait encore; de ses domestiques ne garda qu'une servante, et se réfugia dans une petite maison bien isolée — là elle se livra à ses regrets et aux soins que réclamait une petite créature — peut-être la fille de Maurice, sans beaucoup songer à l'avenir, comme un sort misérable ne l'y avait que trop accoutumée, et d'ailleurs ayant de l'argent au moins pour trois ans, à la modique dépense qu'elle s'était imposée. Et aussi elle se disait : Maurice reviendra; je l'aime trop pour qu'il m'oublie — et, dans les traits encore informes de son enfant, elle cherchait une ressemblance qui pût l'éclairer elle-même, ressemblance que par momens elle croyait trouver, et qui lui faisait redoubler ses caresses pour sa fille. Souvent elle faisait prendre des renseignemens sur Maurice, et toujours on disait : Il n'est pas revenu; on ne peut dire quand il reviendra.

— Oh! disait-elle, il reviendra, il n'oubliera pas celle qui l'aimait tant.

Et elle attendait le soir pour contempler à la lampe un mauvais portrait de Maurice, qui le jour n'offrait qu'une ressemblance très

problématique, mais à la lueur de la lampe, en trouvant certaines ombres, le rappelait assez bien; puis elle se couchait et s'endormait en disant : Il reviendra.

C'est ainsi que s'écoulèrent les quatre années que Maurice passa en France. Hélène vécut dans la plus absolue solitude, seulement elle reçut plusieurs lettres de Leyen, qui descendait aux plus humbles supplications, pour qu'elle revînt à lui; mais Hélène, qui se croyait sanctifiée par le noble amour que Maurice lui avait donné, et par celui qu'elle avait ressenti, repoussa ses offres avec courage.

A peu près à l'époque où Maurice rentra en Allemagne, Hélène se trouva ne plus avoir d'argent. Elle congédia sa servante, vendit ses meubles, à l'exception d'un lit, d'une petite table et de deux chaises, et alla s'établir dans une petite chambre, dans un quartier retiré de la ville — là le produit de ses meubles suffisait pour la faire vivre quelques mois encore avec sa fille.

Mon Dieu! disait-elle, Maurice ne reviendra-t-il pas! O mon Dieu! ajoutait-elle, en joignant fortement les mains, faudra-t-il mou-

rir de faim avec mon enfant ! Si je pouvais seulement le voir quelques instans avant de mourir.

Un jour elle apprit que Maurice était revenu, mais en même temps qu'il était marié.

Elle rentra, égarée, folle ; pour tuer son enfant et se tuer après — mais la pauvre petite fille lui sourit si tendrement qu'elle se prit à pleurer en l'embrassant. Rien n'ôte l'énergie comme les larmes : le soir vint ; par habitude elle prit le portrait pour le regarder encore ; mais, saisie d'indignation, elle le déchira ; à ce moment on frappa ; un domestique en livrée lui remit une lettre.

Cette lettre était du propriétaire de la maison qu'elle occupait. Cet homme, un des plus riches de la ville, avait été frappé de sa beauté, et avait deviné sa pauvreté. Il lui offrait le sort le plus brillant si elle voulait être à lui. Il devait venir le lendemain chercher la réponse.

— Maurice, dit Hélène ; Maurice est riche, heureux, marié, et je meurs de faim avec mon enfant, peut-être le sien. Maurice n'a pas daigné s'occuper de moi depuis son retour. Hélas ! ajouta-t-elle, ce n'est pas à son cœur

qu'il faut m'en prendre, c'est à mon avilissement. Il m'a assez méprisé pour croire qu'après avoir été à lui, après avoir senti l'amour, je retournerais à la prostitution. Mais, avait-il le droit de me mépriser? lui, pour qui, sans un seul regret, j'avais tout abandonné; lui, pour qui, ni sacrifices, ni honte..... ni crime ne m'auraient coûté; ne devait-il pas voir ce qu'il y avait dans mon âme, d'énergie et de noblesse. Oui, dit-elle, je me prostituerai encore, je serai encore riche et adorée. Il m'oublie pauvre, vertueuse et misérable pour lui; il entendra parler de moi, riche et infâme, peut-être son amour se réveillera, et je.....

Oui, dit-elle, mais, perdrai-je ce noble amour qui m'a rachetée de l'infamie et de la dégradation? Livrerai-je au culte de Baal un temple consacré par le culte saint du vrai Dieu? Ouvrirai-je au vice impur un cœur encore plein d'amour, comme un vase qui garde l'arôme d'un parfum céleste? J'ai perdu Maurice, perdrai-je encore mon amour qui m'élève l'âme, et me fait honorable à mes yeux d'ignoble que j'étais?

Justifierai-je l'abandon de Maurice par ma

conduite future? pour qu'un jour il se dise *j'ai bien fait*, pour que moi-même je me dise : je ne serais plus digne de lui.

Non, dit-elle, je l'aime.

M'eût-il fait plus de mal encore, si une créature humaine en pouvait supporter davantage, je l'aimerais; il m'a tirée un moment de la boue pour m'initier au bonheur des anges. Il a reçu dans son âme pure mon âme honteusement malade, et il l'a guérie; il m'a aimée, moi prostituée, moi vendue.

Je l'aime, et cet amour remplira toute ma vie, ou plutôt il sera toute ma vie.

Non, je ne retomberai pas du ciel où il m'a élevée, dans la boue dont il m'a tirée; non, après avoir goûté l'ambroisie, je ne m'enivrerai pas d'un vin grossier; aucun homme ne touchera mes lèvres, encore brûlantes du dernier baiser de Maurice.

Je mourrai de douleur, je mourrai de faim, mais je ne mourrai pas de honte; je mourrai digne d'être pleurée par lui, et si jamais son regard tombe sur moi, je n'aurai pas à rougir, ni à détourner les yeux.

Mes vêtemens pauvres seront un honneur pour moi; que l'on prie à genoux de vou-

loir bien être riche; j'en serai fière et heureuse.

O mon Dieu, dit-elle en pleurant, j'ai été trop heureuse, j'ai savouré les délices que votre puissance peut-être ne pourrait faire plus ineffables.

Je dois expier maintenant et mes erreurs et aussi mes joies.

Quand j'aurai long-temps souffert, je croirai avoir payé mon bonheur; il sera à moi, et je ne jouirai plus de son souvenir avec crainte, comme d'un bien mal acquis.

CI.

Hélène alors trouva dans sa résolution un invincible courage. Son amour pour Maurice était un fanatisme — mais le fanatisme seul a fait de grandes choses. Elle se mit à travailler pour une lingère, et à gagner péniblement huit ou dix kreutzers par jour, auxquels le peu d'argent qu'elle avait encore ajoutait le nécessaire.

Mais, quand vint le moment de payer le

loyer de sa chambre, elle ne put le faire, et le propriétaire, irrité des refus obstinés qu'elle avait opposés à ses vœux, la chassa, ne lui laissant emporter qu'un matelas, une chaise et sa petite table.

Hélène chercha une chambre encore moins chère, et s'installa en ce misérable équipage, travaillant toujours pour sa fille; et le soir, avant de se coucher, contemplant à la lumière le portrait de Maurice, qu'elle avait recollé et rajusté de son mieux; puis, repassant ses souvenirs de richesses et surtout de bonheur, et pleurant avec amertume : ô Maurice, disait-elle, Maurice! et elle baisait le portrait.

CII.

Les petits frais nécessités par son déménagement avaient enlevé les quelques florins qui restaient à Hélène. Elle était réduite au produit de son travail ; aussi, ne nourrissait-elle son enfant et elle que de pommes de terre et de haricots cuits dans l'eau. Quelquefois, lorsque son ouvrage était un peu mieux payé, elle faisait cuire de la viande et faisait de la soupe.

C'était, ces jours-là, un grand régal et une grande fête dans la mansarde. Cependant arriva l'hiver et le froid. Quoiqu'elle passât à l'ouvrage une partie de la nuit, il lui devint impossible d'avoir du charbon pour se chauffer. Le temps d'une femme est si peu rétribué, qu'elle s'aperçut que son travail de la nuit ne payait pas l'huile qu'il lui fallait brûler.

Alors elle mit sa fille dans une petite école, où elle profitait du feu ; et elle avisa à faire quelques économies sur ses misérables dépenses afin de payer le florin et demi qu'il lui fallait donner à l'école chaque mois. Elle se passait de feu, et s'enveloppait les pieds dans une vieille couverture ; puis elle prit le parti de ne plus allumer de lumière pour épargner l'huile, et de tricoter, ce qu'elle pouvait faire sans voir clair, depuis cinq heures jusqu'à minuit ; seulement un moment, elle allumait la lampe pour voir le portrait de Maurice.

De temps à autre cependant elle recevait des lettres du propriétaire qui l'avait chassée. Il lui demandait humblement pardon, et mettait toute sa fortune à ses pieds. Mais Hélène qui se voyait maigrir, se disait : je mourrai bientôt j'enverrai à Maurice ma fille avec une

lettre, il prendra soin d'elle; je n'ai besoin de rien.

Un jour, comme elle revenait de porter de l'ouvrage, elle aperçut Fischerwald dans la rue ; elle doubla le pas, et rentra demi-morte d'émotion.

CIII.

— Oh ! oh ! dit une voisine, en voyant monter Hélène, voici notre belle voisine qui monte bien vite.

— Ce n'est pas naturel, dit une autre plus vieille qui rentrait en même temps et à laquelle s'adressait la première femme, dont le visage annonçait quarante ans.

— C'est d'autant moins naturel que d'ordinaire elle monte lentement et pensive.

— C'est qu'il y a des femmes qui ont beau-

coup à penser, quand ce ne serait que des souvenirs.

Ici la première interlocutrice s'approcha de l'oreille de l'autre voisine, et lui dit tout bas : Avez-vous remarqué ce domestique en livrée bleue et rouge qui vient quelquefois?

— Certainement, reprit l'autre.

— Et qu'en pensez-vous?

— Je pense, reprit la plus vieille, qu'il faut avoir le cœur placé bien bas pour se livrer à de semblables inclinations.

— Vous n'y êtes pas ; le domestique ne vient pas pour son compte.

— Bah!

— Non ; il apporte des lettres.

— Ah ! et de qui ?

— C'est là ce qu'on ne peut pas savoir.

— C'est de la part de son mari, peut-être ?

— Oh oh ! est-ce que ça a un mari ?

— Vous croyez ?

— Je suis sûre qu'elle n'est pas mariée.

— Bah!

— Cela se voit tout de suite ; et d'ailleurs le mari aurait-il des domestiques en livrée, quand la femme a un logement de cinquante florins.

— C'est vrai ; mais l'enfant ?

— L'enfant comme tant d'autres ; il n'a pas de père.

— Ou bien il en a beaucoup.

Les deux femmes rirent quelque temps de cette plaisanterie ; la moins vieille des deux voisines continua : Avez-vous vu comme elle a soin de se débarrasser de sa petite fille ? N'est-ce pas une pitié d'envoyer à l'école un enfant si jeune.

— De quoi vit-elle ? demanda la vieille.

— Mais il paraît qu'elle a de quoi.

— Ah ! elle a de quoi.

— Oui, elle a de quoi ; c'est le domestique à livrée bleue et rouge qui apporte.

— Voyez-vous ; c'est entretenu par quelque vieux riche.

— Et il paraît qu'elle l'est cossûment ; elle fait semblant de travailler, mais ce n'est pas avec huit kreutzers qu'on mène un pareil train.

— Ah ! elle mène un train ? elle n'est pourtant pas si bien habillée.

— C'est que ces femme-là ça gâche tout. On dit que dans sa chambre il y a des choses superbes ; que c'est tout reluisant d'or ; des

glaces où on se voit depuis les cheveux jusqu'aux pieds, un lit tout en édredon!

— Voyez-vous !

— Elle ne se refuse rien : si vers le soir on passe devant sa porte, ça sent une délicieuse odeur de rôti que ça donnerait faim à un mort. Ces femmes-là c'est sur la bouche comme il n'est pas possible.

— Mais quand voit-elle le monsieur? excepté le domestique, je n'ai encore pu voir personne.

— C'est ce qui prouve comme c'est enraciné dans le vice, comme c'est adroit pour cacher ses turpitudes aux yeux des honnêtes femmes qui n'y entendent pas malice ; ça a un tas de ruses et de finesses qu'on n'en peut revenir.

— Mon Dieu! dit la vieille, comme il y a du vice, comme il y en a !

— Que voulez-vous, ma bonne voisine? les les hommes aiment ces espèces-là, et n'ont pas l'air de regarder d'honnêtes femmes comme vous et moi, qui n'avons jamais donné un mot à redire ; toujours, elle a beau me faire une révérence quand elle passe devant moi, je ne la regarde pas plus que si c'était un chien.

— Et vous avez raison ; c'est encore bien osé de se permettre de saluer une honnête femme, comme si c'était son égal ; mais je rentre, je suis quasiment gelée.

Un homme entra qui leur dit :

— Mesdames, connaissez-vous cette dame qui vient de rentrer ?

— Oui, monsieur.

— Que fait-elle ?

— Pas grand'chose de bon ; c'est entretenu par un vieux monsieur très riche qui vient la voir dans un magifique équipage, et qui lui prodigue l'or.

— Ah ! dit l'inconnu, je vous remercie.

— Voilà un chaland manqué, dit la vieille.

— C'est un fier service que nous lui rendons de l'empêcher d'être plumé par une pareille syrène.

— Hum ! dit Fischerwald, en s'en allant, je me doutais bien qu'elle recommencerait cette vie ; je ne dirai rien à Maurice de la rencontre que j'ai faite.

CIV.

La vue de Fischerwald avait réveillé pour Hélène de cuisans souvenirs : renfermée chez elle, elle désirait et elle craignait à la fois d'avoir été reconnue : elle rappela alors sa richesse passée, sa chambre tendue de soie violette et blanche ; ses nombreux domestiques, sa voiture, ses chevaux fringans et cette cour dont elle était environnée comme une reine.

Elle rappela aussi le jour où, sur ce riche

divan, Maurice, assis près d'elle, lui avait déclaré son amour, et ces douces émotions dans cette nuit presque entièrement passée au jardin ; alors elle jeta un regard sur elle ; ses vêtemens étaient misérables ; mais ce qui lui serra le cœur, c'est qu'ils étaient sales, qu'elle-même n'avait pas d'argent pour prendre un bain — à cette idée elle pleura.

Elle se leva engourdie par le froid ; elle marcha dans la chambre pour se réchauffer un peu, puis elle se mit à travailler ; mais le froid lui enchaînait les doigts ; et d'ailleurs les souvenirs bouillonnaient dans sa tête ; elle se leva encore une fois, raide de froid. — Oh ! mon Dieu ! dit-elle avec un doux sourire de joie, heureusement qu'il y a du feu à l'école.

Bientôt elle renonça à travailler et sortit pour aller chercher sa fille, car l'école devait être finie ; en la ramenant, elle songea qu'elle n'avait pas travaillé ; qu'elle n'aurait rien pour le déjeuner que sa fille devait le lendemain emporter à l'école.

Quand elle rentra, elle lui dit qu'elle avait soupé en l'attendant ; elle lui donna à souper, et réserva sa part à elle pour le déjeuner du lendemain ; elle la fit coucher et se coucha

aussi, car le froid n'était pas tolérable, l'enfant même le sentait dans son lit, quoique Hélène se découvrît pour la couvrir et la réchauffât de tout son corps. Hélène était assise dans le lit et avait les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. La petite ne dormait pas, elle s'avisa de chanter pour l'endormir,

Et chanta :

Komm, lieber mai, etc.

L'enfant s'endormit, elle s'arrêta; cette chanson lui rappelait la maison dans le bois, son père, sa mère, son frère et jusqu'aux églantiers qu'Henreich avait plantés pour lui faire une couronne de mariée, et dont Maurice lui était allé cueillir une branche.

Oh! dit-elle, *cher mois de mai*, j'espère bien ne pas souffrir jusque-là, j'espère mourir bientôt; mes pieds ne marcheront plus *sur les vertes promenades*; *je ne cueillerai plus de violettes sur le bord des ruisseaux*; il n'y aura plus pour moi ni violettes ni printemps; et je mourrai sans voir Maurice. Elle pleura encore; mais ses sanglots éveillèrent l'enfant, qui dit : Maman, *j'ai froid*. Hélène

la couvrit un peu plus, la baisa pour la réchauffer et se remit à chanter :

Reviens, cher mois de mai, etc.,

jusqu'au moment où la fatigue de la faim et des pleurs se réunit au froid pour l'assoupir.

Le lendemain, sa fille avait la fièvre, et ne put aller à l'école. Hélène, pour réchauffer un peu la chambre, brûla sa table; mais le soir l'enfant avait un redoublement de fièvre; elle alla chercher un médecin : le médecin examina l'enfant et écrivit une ordonnance, puis sortit en disant : Je reviendrai demain.

En rentrant, on avait remis une lettre à Hélène.

CV.

HENREICH A HÉLÈNE.

Comment, vous que je n'appelle plus ma sœur, poussez-vous la dégradation du cœur au point de laisser mourir votre mère de faim! Ne devriez-vous pas être trop heureuse qu'elle veuille oublier la source impure de vos secours?

J'ai reçu une lettre d'elle; j'ai pleuré; je lui

ai envoyé ma montre et le peu d'argent que mes amis ont pu me prêter.

Je ne voulais plus m'occuper de vous; mais je désire que cette lettre vous fasse répandre quelques larmes au milieu de votre infâme splendeur. C'est encore du bien que je veux vous faire.

HENREICH.

CVI.

D'abord Hélène voulut répondre à son frère; elle écrivit une lettre; mais elle dit : Il ne la recevra qu'avec celle que je vais écrire pour Maurice, quand je serai morte.

Puis elle se mit à travailler, réchauffant de temps en temps ses mains dans le lit de sa fille. Le lendemain elle ne mangea qu'un peu de pain, et acheta du charbon avec le peu d'argent qu'elle avait reçu.

Puis elle alla chercher ce qu'avait ordonné

le médecin ; mais elle n'avait pas assez d'argent pour payer, et le pharmacien ne voulut pas lui donner les médicamens à crédit.

Le soir, le médecin arriva ; il toucha l'enfant et secoua la tête.

— A-t-elle bien pris sa potion ?

— Oui, Monsieur, dit Hélène en baissant les yeux.

— C'est prodigieux. A-t-elle transpirée ?

— Non, Monsieur.

— Et elle a pris la potion ?

— Oui, monsieur, dit Hélène en balbutiant ; elle pouvait à peine parler tant les sanglots l'étouffaient.

— Le médecin la regarda fixement. Madame, dit-il, quand vous voudrez bien suivre mes ordonnances, vous reviendrez me chercher. Je ne reviendrai pas.

Il sortit.

Hélène se jeta à genoux. Oh ! mon Dieu, il n'y a plus de pitié dans le cœur des hommes ! Mon Dieu, ayez pitié de moi !

— Rien... rien... dit-elle éperdue ; elle va mourir... Oh ! je vais l'étrangler, et ensuite je me briserai la tête contre le mur... Pourquoi ma mère ne m'a-t-elle pas tuée, moi ?...

Et elle se laissa tomber sur le carreau. Au bout de quelques instans elle se leva. Oh! quelle idée, dit-elle, mon enfant ne mourra pas, et, se hâtant, elle se plaça devant un miroir cassé — arrangea ses beaux cheveux bruns, chercha un fichu propre qui lui restait. Oh! mon Dieu, disait-elle en pleurant; mon Dieu, s'il allait ne pas me trouver assez belle — et elle pleurait en tâchant de donner un peu de grâces à sa robe et sa coiffure; puis elle alla réveiller une petite fille qui logeait près d'elle : Mon enfant, lui dit-elle, si tu veux passer deux heures près de ma fille, je te donnerai cinq florins à mon retour; puis elle jeta encore un coup d'œil sur le miroir, et partit en disant : Comme je suis changée; pourvu qu'il me trouve assez belle — et elle courut à travers les rues. Toujours courant, elle arriva chez son ancien propriétaire; les domestiques ne voulaient pas la laisser entrer; mais il reconnut sa voix et vint au-devant d'elle.

Quand ils furent seuls : Monsieur, dit-elle, me voici; je suis à vous pour une heure; mais il me faut cinquante florins.

Il voulut dire quelques mots : Hâtez-vous,

monsieur, je n'ai qu'une heure à vous donner ; faites de moi tout ce que vous voudrez.

Etonné, il la regardait : Oh ! monsieur, ne me refusez pas, dit-elle ; si je vous demande trop, donnez-moi ce qu'il vous plaira ; mais il me faut de l'argent.

Il voulut la faire parler, il n'en put rien tirer ; il la prit dans ses bras, elle se laissa faire ; seulement, en se voyant dans une glace, elle reconnut à son cou à elle un fichu que lui avait donné Maurice ; elle l'arracha avec violence et le jeta au feu, puis s'abandonna — et, pâle et froide comme du marbre — elle reçut ses odieuses caresses sans les sentir.

CVII.

Avec l'argent, car il lui avait donné cent florins, elle soigna son enfant; puis, quand sa fille fut guérie, elle renvoya le reste de l'argent à celui qui le lui avait donné, sans en avoir distrait un pfenning pour son usage particulier.

Cet homme vint la voir, et voulut user des droits qu'il croyait avoir sur elle : Monsieur, monsieur, dit-elle, allez vous-en; si jamais

vous rentrez ici, je me jeterai par cette fenêtre ; nous avons fait un marché, je me suis livrée, nous sommes quittes.

Elle n'osait plus regarder le portrait de Maurice.

Elle s'était remise au travail ; mais le froid avait horriblement gercé ses doigts, et lui causait d'insupportables douleurs.

VCIII.

DE LA NÉCESSITÉ DE SE LAVER LES MAINS.

Carta vixit
Lanam fecit
Domum servavit.
Ancienne épitaphe.

Richard était arrivé de bon matin chez Maurice, et l'avait trouvé fumant dans un vaste fauteuil renversé, encore vêtu de sa robe de chambre, et les pieds dans des pantoufles violettes.

— Il y a aujourd'hui, dit Richard, quinze mois que nous sommes mariés.

— Oui, dit Maurice, et tu me trouves livré aux plus graves méditations sur ce sujet. Comment te trouves-tu de ta situation?

— Très bien, lui dit Richard; et toi?

— Moi? très bien également, seulement je m'ennuie.

— Ah!

— C'est un état trop calme; mon désespoir habituel du temps que j'étais l'amant d'Hélène me convenait mieux; j'avais au moins le plaisir de sentir passer la vie; aujourd'hui, c'est comme une fade boisson, qui coule sans laisser ni parfum ni saveur. Je viens de parler d'Hélène; cette idée m'attriste. N'as-tu pas eu de nouvelles d'elle?

— Non.

— Alors n'en parlons plus. C'était une bonne et noble créature que j'ai lâchement abandonnée; mais je crois vraiment qu'elle a gardé mon âme avec elle, tant je la sens peu maintenant dans ma poitrine; n'en parlons plus.

Comme Richard vit que Maurice allait peut-être passer la matinée à dire qu'il ne fallait pas parler d'Hélène, il jugea à propos de détourner la conversation.

— Quel était, dit-il, le sujet de tes hautes méditations?

— Je te l'ai dit : le mariage et ses principaux inconvéniens; leur cause et la manière de les prévenir.

— A quel inconvénient étais-tu?

— Aux maris trompés.

— Tu m'obligeras infiniment de me communiquer tes idées, surtout si, après le mal, tu as trouvé le remède.

— Je le veux d'autant mieux que notre ami Fischerwald n'est pas là, et que les mystères du mariage ne doivent être mis à nu que devant les initiés, sous peine de prêter à rire aux profanes, et de ne pas être sûr qu'ils n'ont pas raison de rire; ce qui peut ébranler les plus robustes convictions.

Comme je te l'ai déjà dit, ce n'est pas une chose bien plaisante que de devenir dans la maison un hôte incommode; de travailler pour décorer convenablement la chambre et le lit où votre femme reçoit son amant; de la soupçonner, dans les *caresses* qu'elle vous *accorde* comme *devoirs*, toute occupée de l'image d'un autre — et rapportant à lui le plaisir qu'elle ressent.

Pour ce qui est des ressources, elles sont effrayantes quand on considère combien de causes plus ou moins puissantes amènent presque nécessairement l'infidélité des femmes. Ce n'est pas trop de toute votre vie pour prévenir d'une manière encore incertaine un malheur pour lequel conspireront peut-être deux personnes, qui n'hésiteront pas à y consacrer toute leur vie, et qui auront, pour augmenter leur adresse et leur persévérance, l'amour que probablement vous n'avez plus, que peut-être vous n'avez jamais eu.

Ces causes plus ou moins puissantes sont de deux sortes :

1° Les causes naturelles,

2° Les causes artificielles.

Par les premières, nous entendons cette transition difficile des illusions riantes et dorées de la jeune fille, qui a rêvé une vie pleine de ces charmantes agitations qui ont troublé son sommeil — et embellie encore de plaisirs inconnus que son imagination, fécondée par la prudente nature, qui marche toujours à son but, n'a pas manqué de devancer et d'exagérer, du passage, dis-je, de ces illusions à la froide et monotone réalité.

Il est presque impossible qu'elle n'attribue pas ce désenchantement à l'individu, au lieu de l'attribuer à l'espèce, et qu'elle n'attende d'un autre la réalisation d'un bonheur qu'elle croit avoir pressenti, et qu'elle pense que la nature lui doit—et cela avec d'autant moins de scrupule, qu'elle regarde son mari comme un trompeur, qui n'a pas tenu les promesse qu'elle-même s'était faites.

Dans les causes artificielles, nous comprenons toutes les bévues et les maladresses des maris, qui se donnent souvent beaucoup de mal pour arriver à ce qu'ils redoutent le plus. Ils commencent par prodiguer à leur femme des caresses que l'habitude doit diminuer, et dont elle attribuera la diminution à celle de l'amour — précisément au moment où, chez elle, l'habitude, qui, chez les femmes, donne tant de force à l'amour, vient augmenter les désirs. A peine le mariage consommé, ils oublient qu'il est, en tous sens, plus difficile de conserver une conquête que de conquérir. Ils se reposent sur les *vertus* qu'ils imposent à la femme, vertus chimériques comme toutes les vertus, que l'on accomplit jamais qu'autant qu'on y trouve son intérêt ou son plaisir.

Beaucoup font de leur femme un objet de vanité, qu'ils montrent à ceux qui les visitent, après leur avoir montré leur jardin, leurs chevaux et leurs curiosités chinoises.

Quand ils vous donnent à dîner, ils vous placent auprès de leur femme.

Si vous sortez ensemble, ils vous donnent le bras de leur femme.

Si vous vous trouvez ensemble au théâtre, ils vous font mettre sur le devant de la loge avec leur femme.

Ils vous trouveront d'autant plus poli que vous ferez à leur femme plus de complimens ; ils penseront que cet encens brûlé devant leur idole est un hommage désintéressé ; ils oublient — qu'on ne sacrifie qu'aux dieux qui ont quelque chose à donner.

Ils ne pensent pas non plus : que, vous plaçant à table près de leur femme, ils vous condamnent à vous occuper d'elle exclusivement, à lui verser à boire, à lui offrir tout ce qui peut lui plaire, à négliger votre dîner pour vous occuper du sien, et pour l'amuser, et à ne pas vous occuper des autres femmes ;

Que vous donnant le bras de leur femme, c'est vous obliger à la garantir des voitures, à marcher dans la boue pour lui donner le plus beau chemin, à vous faire enfoncer les côtes pour lui ouvrir une issue dans la foule, à sévir contre les impertinens qui peuvent se rencontrer, à ne penser à aucune femme pendant tout le temps de la promenade.

Sic de cœteris.

Tout cela considéré ainsi serait autant de corvées, qu'à coup sûr le mari n'a pas le droit de vous imposer—mais, dans son esprit, les choses ne sont pas ainsi ; c'est un honneur et un plaisir qu'il prétend vous faire— ; il vous prête sa femme pour la conversation, pour la promenade, pour le spectacle — il permet que son bras rond et blanc soit tout le long de la route appuyé sur votre cœur de manière à en sentir les battemens ; il permet que vous épuisiez près d'elle le vocabulaire de la galanterie, et probablement il trouverait fort mauvais que vous fissiez avec sa femme une longue promenade sans lui dire un mot.

Ce qu'il y a en cela de plus charmant, c'est qu'il paraît persuadé que vous ne passerez pas les limites qu'il pose dans son esprit sans vous les communiquer, et que les soins et l'amabilité qu'il vous impose ne feront sur sa femme aucune impression.

C'est une bizarre jalousie que celle de la plupart des hommes ; ils ne sont jaloux que de la dernière caresse—ils prêtent à tout venant leur femme, et ils permettent que chacun s'en serve, pourvu qu'on ne franchisse pas cette limite : prenez à leur femme le bras ou la main, regardez-la aussi tendrement que vous pourrez, exprimez-lui en langage poli que vous seriez enchanté de coucher avec elle ; faites l'éloge de ses beautés évidentes, risquez des augures sur les beautés cachées, regardez avidement tout ce qu'une femme décolletée abandonne à la curiosité:

Il y a peu de maris qui le trouveront mauvais ; il n'y a presque pas un homme dans un salon qui ne laisse supposer ouvertement au mari qu'il serait heureux de lui enlever sa femme, et que sa seule vertu à elle l'en empêche.

Ici on vint avertir Maurice que le déjeuner

était servi; il ne répondit pas, et continua.

Certes, d'une femme que j'aimerais, je voudrais tout conserver pour moi; je ne donnerais à un autre ni la main, ni les cheveux, ni un regard; je ne voudrais pas que personne fût auprès d'elle, pour respirer son haleine avec l'air; je ne voudrais pas qu'un homme sentît contre sa poitrine la douce chaleur de son bras, je haïrais l'homme qui la toucherait du doigt, ou dérangerait son vêtement dans un songe ou par le désir.

Ce sont autant de prostitutions en détail; le commun des hommes semblent ne se rien réserver de leurs femmes, si ce n'est — *intimos et penitissimos libidinis recessus* — ils vous abandonnent volontiers le reste.

Ineptes animaux, qui n'ont pas assez d'âme pour comprendre qu'un désir mutuel, que deux regards qui plongent l'un dans l'autre, et percent la poitrine d'un voluptueux aiguillon sont une caresse mille fois plus ardente que ces dernières caresses sans amour qu'ils réservent seules.

Mais, en admettant leurs étroites idées, en croyant avec eux que ces préliminaires ne sont rien. . . . . .

. . . . . .

On vint encore dire à Maurice que le déjeuner était sur la table, et que madame était dans la salle à manger.

Il se contenta de répondre : *c'est bon*, d'un ton d'impatience qui montrait qu'il ne trouvait *pas bon* qu'on vînt le déranger.

En admettant, reprit-il, que ces préliminaires ne sont rien en eux-mêmes, on ne peut nier qu'ils peuvent conduire au reste par une pente souvent rapide et irrésistible; que la femme peut se laisser aller à la pente, et que, lorsque son mari veut l'arrêter, cela ne soit plus au pouvoir de l'un ni de l'autre — mais ce n'est pas assez pour le mari de livrer ainsi sa femme, et de donner aux autres hommes l'occasion de se montrer galans et empressés, il prend encore soin d'inspirer à sa femme une telle indifférence et un tel dégoût de sa personne, qu'on peut, à la rigueur, ne pas prendre beaucoup de peine pour paraître plus aimable que lui.

Ici Maurice secoua contre la cheminée sa pipe pour en faire tomber la cendre, puis il la remplit encore, et l'alluma.

On remonta dire que le déjeuner serait froid.

Je descends.

Avant le mariage on a tout fait pour porter au plus haut point les illusions de la fille que l'on veut épouser; elle ne vous a vu que vous occupant de l'amour qu'elle vous inspire; elle doit croire naturellement que cet amour occupe toute votre vie et vous occupe tout entier : elle ne soupçonne pas qu'il puisse se trouver pour vous d'autres soins et d'autres intérêts — jusqu'au jour du mariage, une fille ignorante n'a vu l'homme que paré, parfumé, halant, empressé, ne mangeant et ne buvant presque pas quand il est à table vis-à-vis d'elle, ne montrant de lui que ce qu'il y a de beau et de noble, et dissimulant tout le prosaïsme de l'espèce.

Aussi n'a-t-elle besoin que de peu d'efforts pour lui appliquer ses rêves célestes.

Mais, aussitôt le mariage, le mari donne l'exemple, et c'est à qui inventera quelque chose pour dégoûter l'autre de sa personne.

D'abord par l'habitude du lit commun, on émousse l'aiguillon du désir, toujours satisfait d'avance; on ferme toute carrière à l'imagination, en restant trop près de la réalité.

Ensuite on se montre l'un à l'autre sans

aucuns soins de toilette, les yeux gros de sommeil, les cheveux en désordre, ou ridiculement captifs sous un bonnet, la bouche échauffée et amère, le visage couvert de transpiration et de poussière.

Et on s'initie l'un l'autre aux besoins les plus ignobles et les plus cachés, besoins dont, jusque-là, l'amour et les soins avaient fait douter chacun à l'égard de l'autre. On était homme et femme, amant et maîtresse — on devient mâle et femelle.

Ensuite étonnez-vous que lorsqu'un galant se présente à son tour, paré et parfumé, il fasse renaître chez la femme les impressions qu'elle regrette près du mari en chemise sale et parfumée de tabac. Qu'elle ne croie avoir été trompée, et qu'elle croie son mari au-dessous des autres hommes, parce qu'il est au-dessous de l'idée qu'elle s'était faite des hommes, idée qu'il avait contribué à affermir, et qu'il ne s'est pas donné la peine de soutenir, autant qu'il était en lui.

C'est pourquoi je suis d'avis que deux époux, pour conserver l'amour, ne se voient que bien sur leurs gardes, c'est-à-dire, tous deux propres et parés, de manière à ne rappeler

en rien les peu poétiques nécessités de la nature.

On revint encore demander s'il fallait desservir.

Alors Maurice descendit avec Richard, sans être ni peigné, ni habillé, sans s'être rincé la bouche pour chasser l'odeur de la pipe, sans s'être même lavé les mains.

Pendant le déjeuner on parla d'aller visiter la femme de Richard, et en même temps la belle-mère commune, qui demeurait avec lui. Maurice n'étant pas habillé, pria Richard de donner le bras à sa femme jusque-là, et les rejoignit peu de temps après.

CIX.

.... Le mouron en touffes désertes
Sur le sol nu brille au soleil couchant
Comme des émeraudes vertes.

Maurice était allé passer quelques jours dans le parc de Richard et aux environs, pour tuer quelques grives, avec Fischerwald; mais celui-ci s'occupait beaucoup plus de ramasser des mousses, seule végétation que la nature conservât alors, et qui sur la terre nue s'étendaient comme le plus riche velours, depuis les

plus belles nuances de vert jusqu'au brun doré et rougeâtre. A vrai dire, ce qui intérraissait Fischerwald, ce n'était pas de regarder leurs reflets chatoyans, c'était de les classer depuis les *polytrichs*, dont les ours et les Lapons savent se faire d'excellens lits; les *sphagnes*, qui, par leur prodigieuse multiplication, dessèchent les marais, et finissent par former d'immenses tourbières; les *lycopodes*, qui de leur pistil laissent échapper une poussière jaune, dont on se sert sur les théâtres pour faire les éclairs — jusqu'aux *bries*, aux *hypnes*, aux *phasques*, aux *marchanties*, aux *jungermanes*, aux *riccies*, noms qui surchargent les nomenclatures des botanistes, dont la science nous semble souvent gâter la nature.

— Je ne sais trop pourquoi, disait Maurice à Fischerwald, tu prends la peine de porter un fusil. Je ne crois pas que, depuis cinq jours, tu aies tiré un seul coup; j'aime à croire que ce n'est pas par mépris pour les grives.

— Si quelqu'un, reprit le docteur, s'avisait jamais de supposer que j'ai le palais assez barbare pour ne pas apprécier les grives comme elles le méritent, je promets qu'il

aurait affaire à moi ; et il continua en citant Martial :

Texta rosis fortassè tibi.....
At mihi de turdis facta corona placet.

Peut-être tu aimes une couronne de roses, mais il n'est pas de couronne qui me plaise comme une couronne de grives.

— Diable, dit Maurice en rentrant, nous ne pouvons guère sortir demain. Les oies de la basse-cour battent des ailes, et l'on entend les cloches de la ville. Nous aurons cette nuit et peut-être demain une pluie adondante.

En arrivant, le même jardinier qui autrefois lui permettait d'entrer dans le parc, quand il n'y avait personne, lui remit une lettre.

CX.

HÉLÈNE A MAURICE.

Ne brûlez pas sans la lire cette lettre d'une femme qui vous a aimé de toute son âme et de toute ses forces, qui eût voulu avoir à vous sacrifier quelque chose de noble et de désirable, qui eût voulu quitter le ciel pour vivre un seul jour avec vous dans le plus triste cachot.

Vous avez voulu séparer nos deux existences; vous avez douté de moi, je n'en ai pas été offensée. Ce n'était pas vous qui me frappiez, c'était le sort funeste qui m'avait jetée dans la prostitution, le sort auquel votre amour m'avait arrachée et qui me ressaisissait. J'ai courbé la tête, j'ai pleuré, mais je ne vous ai pas maudit; que le ciel détourne de vous les tortures qui m'ont déchirée.

Le désespoir, la misère, les larmes, la faim m'ont bien changée. Une seule chose me reste, c'est mon amour pour vous, ce noble amour qui a fait surgir mon âme de la boue.

Mais cet amour aussi a cédé au sort. Il n'est plus ardent, impétueux, exigeant; ce n'est plus que l'élan d'une âme souffrante vers celui qui console. Aujourd'hui, je n'ai plus besoin que vous m'aimiez; je n'aurais pas la force de supporter un semblable bonheur; je ne vous demande que de me permettre de vous aimer, et du fond du cœur, sans que mes yeux ni ma bouche en disent jamais rien.

Hier, je me suis présentée chez votre femme je lui ai dit que j'étais une pauvre fille abandonnée avec un enfant; qu'à l'avenir je serais sage; que je ne demandais qu'à travailler pour

nourrir mon enfant, et que, si elle voulait me prendre chez elle, pour travailler au linge de la maison, surveiller les domestiques, et m'occuper de tous les soins du ménage, elle serait contente de mon zèle et de ma bonne conduite; que je ne répugnerais à aucun ouvrage, que j'étais plus forte que je ne le parais, et que je serais contente, pourvu qu'avec ma fille, on me permît de vivre dans une maison honorable.

Après quelques observations, elle a eu la bonté de m'agréer.

Oh! monsieur Maurice, ne m'enviez pas le bonheur que je me fais; laissez-moi vivre près de vous, vous regarder, vous entendre.

J'ai essayé de bonne foi, je ne puis vivre sans vous voir. Je ne demande pas que vous m'adressiez la parole, ni que vous me regardiez jamais; au contraire, je vous prie de n'être avec moi que comme vous êtes avec les autres domestiques; s'il en était autrement, ce serait de ma part un manque de foi envers votre femme, qui veut bien m'accueillir. Ce serait, de la vôtre, m'exposer à être privée justement par elle du bonheur qui remplira ma vie.

Peut-être une fausse générosité vous fera dire que vous ne voulez pas qu'une femme que vous avez aimée soit votre domestique; mais, si vous me chassez, comme depuis que j'ai été aimée de vous, je n'ai pu supporter seulement la pensée de me prostituer encore, il me faudra, pour nourrir mon enfant, servir des maîtres qui n'auront pas autant de douceur pour moi. Et d'ailleurs, outre que ma naissance ne m'appelait pas à un rang et à une fortune élevés, quelle que soit ma situation, elle sera toujours bien au-dessus de l'infamie de laquelle vous m'avez tirée.

Laissez-moi vous entourer de ma sollicitude désintéressée; ce sera un bonheur pour moi de m'occuper de tous les petits soins qui pourront vous apporter quelques agrémens. Je veillerai à ce qu'on allume votre feu, à ce que, la nuit, votre tête soit haute, comme vous l'aimez.

Et je natterai moi-même les beaux cheveux noirs de votre femme; je lui apprendrai à les arranger de la manière qui vous plaît; je les parfumerai de cette odeur de rose que vous aimiez tant; je serai si heureuse de penser que je puis contribuer à vos plaisirs, même à ceux

que vous goûterez dans les bras d'une autre. Avec quelle joie je rattacherai à votre vie le peu de bonheur qui était peut-être destinée à la mienne, et dont je n'ai plus besoin.

N'est-ce pas, monsieur Maurice, que vous ne voudrez pas m'ôter ce bonheur? et d'ailleurs vous ne le pourrez pas, car je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, par mon amour toujours si pur pour vous, par votre amour d'un instant, dont je vous garderai une éternelle reconnaissance, et qui m'a enivrée d'un bonheur que je ne crois pas payer trop cher de toute une vie de larmes, de regrets et d'humiliations, je vous jure que si vous me chassez, j'emporterai mon enfant et avec elle, j'irai me jeter dans la rivière.

Adieu, monsieur Maurice; si vous saviez comme je suis heureuse, comme mon cœur bat doucement, quand je songe que d'un moment à l'autre, je vais vous revoir. Il y a si long-temps! Quand je songe que je passerai près de vous le reste de ma vie; que demain, peut-être, j'entendrai le son de votre voix si chère, et que je l'entendrai de même tous les jours. Adieu, oubliez cette Hélène que vous avez aimée; ne voyez plus en moi qu'Hélène, femme

de chambre de votre femme ; mon bonheur y est attaché, et il est impossible qu'il ne vous reste pas encore de la pitié pour la malheureuse

HÉLÈNE.

CIX.

Quelques larmes obscurcissaient les yeux de Maurice ; il les essuya, et se leva.

— Où vas-tu? dit Fischerwald; la pluie bat les vitres à les briser.

— Je vais chez moi.

—Tu peux t'attendre à faire la route seul. Je suis original ; je ne sais si je t'ai dit qu'il y a

quelque temps je suis sorti sans chapeau; mais, je n'abandonnerai pas un feu comme celui-ci, après lequel la maudite pluie m'a fait tant travailler, ni la meilleure bière que j'ai jamais bue, ni les plus appétiséantes perdrix que chasseur ait jamais mangées; ni l'espoir de passer le reste de la soirée à fumer d'excellent tabac, en me grillant les jambes — pour aller courir les champs, les pieds dans la boue jusqu'au ventre, par une pluie de neige fondue. Je te souhaite un heureux voyage, et, comme docteur, je t'ordonne, aussitôt ton arrivée — de te mettre dans un lit bassiné, et de boire d'excellent vin chaud avec du sucre et de la canelle, ce qui ne t'empêchera peut-être pas d'être malade. — Voilà tout ce que je puis faire pour toi, en y ajoutant, vu le temps diluvien, le récit de l'ode d'Horace, au vaisseau de son ami Virgile,

O navis.....
Quæ tibi creditum debes Virgilium.
. . . . . .
Robur et æs triplex, circà pectus erat.

au premier qui imagina de sortir par un temps à ne pas mettre un cousin dehors.

Pendant ce discours, dont il n'avait pas entendu un mot, Maurice était retombé sur son

fauteuil, songeant qu'il ne devait pas paraître savoir la présence d'Hélène, et que rien ne prétexterait son arrivée par un temps semblable.

Pour Fischerwald, il crut avoir convaincu son ami, et se remit à se nourrir de son mieux.

CXII.

Le lendemain, Maurice arriva chez lui. Avant d'entrer, il eut besoin de s'arrêter un moment pour se remettre; mais Hélène n'était pas auprès de sa femme. Pauline était seule avec Richard — tous deux rougirent en le voyant entrer — Pauline se leva, vint au devant de lui, et l'embrassa avec un empresse-

ment inusité. Mais Maurice était tellement ému lui-même, qu'il ne s'aperçut de rien.

— Mon ami, dit Pauline, pendant ton absence, j'ai pris une nouvelle femme de chambre; c'est une jeune et belle femme, ajouta-t-elle en souriant; mais elle a été, à ce qu'il paraît, bien malheureuse, dit-elle plus gravement; elle a un enfant qu'elle paraît aimer beaucoup.

— Sa fille est-elle également ici? dit Maurice.

— Et comment sais-tu que c'est une fille?

— Ne viens-tu pas de me le dire?

— Non, je ne l'ai pas dit; c'est en effet une fille. Elle désire la garder près d'elle. Ce sera plus tard une compagne pour la nôtre.

Maurice tendit la main à Richard; et, sous prétexte de changer de vêtemens, se retira aussitôt dans son appartement.

C'était une violente émotion qu'il ressentait, si près d'Hélène, d'Hélène qu'il avait tant aimée, d'Hélène qu'il n'eût pas abandonnée, s'il n'avait eu pour elle qu'un amour ordinaire — et aussi près d'un enfant qui était peut-être leur enfant à tous deux.

Il se retraçait le temps où il avait connu

Hélène, si belle, si brillante, si parée, si bien servie; il allait la revoir *changée par la douleur, la misère et la faim*, pauvrement vêtue, et femme de chambre de Pauline.

Oh! dit-il, comment peut-elle ne pas me maudire?

Un moment, il crut entendre sa voix; son cœur cessa de battre, ses poumons de respirer. Il écouta: en effet, c'était la voix d'Hélène. Il joignit les mains :

Oh! mon Hélène, dit-il, pardonne-moi, pardonne-moi!

Il resta quelque temps absorbé, puis :

Elle est folle, dit-il; comment pourrai-je lui parler comme aux autres domestiques? Comment supporterai-je les airs de hauteur de ma femme? Comment ferai-je pour ne lui adresser jamais ni un mot, ni un regard d'affection?

Elle pour qui j'aurais voulu avoir un trône!

Comment supporter son premier regard, après lui avoir fait tant de mal?

Cependant Maurice changeait de vêtemens, et donnait à sa toilette plus de soins que de coutume. — Quoique, pour la tranquillité d'Hélène, pour la sienne, il eût voulu en

être oublié et oublier ; sans se l'avouer peut-être il eût craint de lui sembler désagréable.

Plusieurs fois il voulut sortir de sa chambre ; mais chaque fois son cœur battait si fort, ses genoux étaient si tremblans, qu'il fut forcé de rentrer, enfin il prit de la résolution et descendit d'un pas rapide.

Hélène était assise près d'une fenêtre, et cousait. Pauline vint encore embrasser son mari ; Maurice ne fut pas fâché de cet excès de tendresse, qui lui donnait le temps de se remettre ; mais, en même temps, il songea à ce que de semblables caresses avaient de triste et de poignant pour Hélène.

Il comprit qu'il devait lui adresser la parole ; mais il ne pouvait trouver de voix. Enfin il la salua, et lui dit : — Madame, soyez la bienvenue.

Hélène répondit par une inclination de tête, sans lever les yeux ; elle était horriblement pâle.

Heureusement que Pauline ne pouvait s'apercevoir de l'émotion que causait cette entrevue, occupée qu'elle était à regarder le ciel, dont l'aspect promettait un beau temps pour

une promenade qu'elle voulait faire malgré le froid, pour aller jusque chez sa sœur.

Une idée frappa Maurice, et son regard se tourna vers la table, où l'on avait mis le couvert pour le déjeuner : il y avait quatre couverts ; trois pour lui, sa femme et leur fille ; le quatrième pour Hélène ; il respira plus librement ; il avait craint que Pauline ne fît manger Hélène avec les domestiques, et il n'eût osé faire aucune observation.

Au même instant, Hélène avait aussi porté les yeux du même côté, mais avec une pensée différente ; elle avait vu quatre couverts, et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux ; il n'y en avait pas pour sa fille, sa fille mangeait à la cuisine. D'abord elle voulut demander à manger aussi à la cuisine ; mais il lui eût été impossible de parler, tant son cœur était gonflé, et elle eût craint d'indisposer contre elle la maîtresse de la maison — et sa situation lui était si précieuse !

Elle ne mangea presque pas, et, pour dissimuler son trouble, feignit de s'occuper beaucoup de l'enfant de Pauline et de Maurice, que l'on avait mis près d'elle ; mais son cœur était rempli d'amertume en caressant l'enfant

de sa rivale, de sa rivale si heureuse, tandis que sa fille à elle était à la cuisine, pleurant peut-être de ne pas voir sa mère.

Pendant le déjeuner, Maurice osa regarder Hélène : en effet, elle était changée, son teint si frais, était flétri, ses joues étaient creuses ; mais elle avait conservé l'expression de son regard, sa noble physionomie, qui avait pris quelque chose de mélancolique et de touchant — et les belles proportions de sa taille.

Hélène aussi regarda Maurice ; il était resté frais et bien portant, peut-être même avait-il pris un peu d'embonpoint.

Le déjeuner fini, Maurice et Pauline allèrent chez Richard, où ils devaient dîner.

Hélène resta seule; elle appela sa fille, et, en pleurant, baisa son front, ses joues et ses cheveux ; puis elle détacha un petit anneau d'or que lui avait donné Maurice, et que malgré sa misère, elle n'avait pas voulu quitter, pensant qu'elle ne le reverrait peut-être jamais, et que c'était tout ce qui lui restait de lui ; mais près de lui elle pouvait s'en passer ; elle le donna à la fille de cuisine, en lui disant : Ma bonne, ayez bien soin de ma fille ; quand je serai plus riche, je serai plus généreuse.

Elle était seule ; elle pouvait garder sa fille près d'elle ; elle la fit asseoir sur un tabouret, sa petite tête blonde appuyée sur ses genoux, et elle continua l'ouvrage qu'on lui avait donné à faire.

Allons, se disait-elle de temps à autre, en essuyant ses larmes, ce n'est plus le moment de pleurer ; je suis près de lui, je le verrai, je l'entendrai tous les jours ; sa voix tremblait quand il m'a parlé ; il ne faut plus pleurer, je deviendrais trop laide.

Elle se leva, et devant une glace arrangea ses cheveux.

A quoi me servirait d'être belle, continua-t-elle, je ne veux plus de son amour ; je suis résignée ; je ne veux plus que le voir toujours ; c'est plus de bonheur que depuis long-temps je n'en ai espéré.

Puis elle caressait sa fille, elle arrangeait ses cheveux blonds et soyeux, et elle se mettait à travailler.

Puis ses larmes recommençaient à couler.

—Pourquoi donc pleures-tu ? lui dit l'enfant, nous sommes bien mieux ici que dans notre vilaine petite chambre ; et puis on m'a dit que nous aurions de la soupe et de la viande tous les jours.

— Pauvre enfant! dit Hélène, elle a déjà bien souffert ; mais elle se trouve plus heureuse. Oh! mon Dieu, merci!

Il ne l'a pas encore vue, pensa-t-elle ; quel acceuil lui fera-t-il? et elle regardait sa fille. Il y avait des momens où elle lui trouvait de la ressemblance avec Maurice ; dans d'autres, cette ressemblance n'existait plus. Ainsi qu'il arrive aux malheureux par la défiance qu'ils ont du sort, quand elle s'était présentée devant Pauline, elle avait craint que cette ressemblance ne donnât quelques soupçons ; mais, au moment où elle eût désiré qu'elle existât, elle n'en pouvait retrouver aucune trace.

Cependant l'enfant ne ressemblait pas non plus à Leyen ; elle avait les cheveux blonds et les yeux bruns qu'avait sa mère à son âge ; elle paraissait devoir plus tard lui ressembler beaucoup.

Quand elle eût fini son ouvrage, elle s'occupa de faire régner un nouvel ordre dans la maison ; elle-même elle nettoya la pipe de Maurice, et rangea sa chambre ; puis elle déposa un baiser sur son oreilier ; et sortit sans que personne l'eût vue entrer ; elle avait

aperçu avec un cruel serrement de cœur la porte ouverte sur un couloir qui conduisait à la chambre de Pauline.

Le soir, Maurice rentra avec Pauline. Hélène travaillait encore. Hélène, dit Pauline, il ne faut pas travailler si tard, vous vous fatigueriez inutilement.

Maurice, en quittant sa femme, lui serra la main plus tendrement que de coutume.

Hélène suivit Pauline dans sa chambre pour la déshabiller, et, en la quittant, ses yeux se portèrent involontairement sur une porte qui donnait également sur le couloir.

Le lendemain, quand Hélène, le soir, se retira dans sa chambre, sa fille lui dit : Le monsieur m'a embrassée plusieurs fois, et m'a donné des bonbons. — Hélène leva les yeux au ciel, et joignit les mains sans pouvoir prononcer une seule parole.

CXIII.

QUE L'HABITUDE N'EST PAS LA SECONDE MAIS BIEN LA SEULE NATURE DU PLUS GRAND NOMBRE DES HOMMES.

Fischerwald, comme Richard, avait reçu une lettre d'Hélène, où, lui expliquant son dessein, elle le suppliait de ne pas paraître l'avoir jamais vue.

Les deux amis de Maurice, qui ne connaissaient pas comme lui tout ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans Hélène, ne pouvaient

cependant s'empêcher d'admirer un semblable amour ; néanmoins ils n'étaient pas sans quelques inquiétudes sur les résultats d'une résolution qui, prise de bonne foi de part et d'autre, leur semblait au-dessus de la force humaine.

Pour Maurice, un jour qu'il se trouva seul avec Hélène, il lui dit, en lui prenant la main : Hélène, vous êtes une noble femme, et moi, j'ai été bien lâche !

— Monsieur Maurice, lui dit-elle, vous avez fait ce que tout autre eût fait à votre place.

— Ah ! dit Maurice, ne devais-je être que comme un autre homme, quand vous êtes tellement au-dessus de toutes les autres femmes !

— Ne regrettons pas le passé, dit Hélène j'ai été bien heureuse, et aujourd'hui j'ai autant de bonheur qu'il m'est permis d'en avoir.

— Vrai ? Hélène, vous n'êtes pas malheureuse ? oh ! dites-le moi encore ; si vous saviez comme cette pensée me soulage ; combien je maudis les liens indissolubles que j'ai formés ; combien je me maudis moi-même.

— Ne maudissons rien, ne maudissons personne, dit Hélène; mais, je vous en supplie, M. Maurice, plus de semblables conversations, cela ne peut que faire mal à vous et à moi; et si le moindre soupçon se glissait dans l'esprit de votre femme, elle me chasserait! il me faudrait mourir.

Une autre fois Maurice lui dit : Hélène, vous avez peut-être besoin d'argent, et il lui mit dans la main quelques pièces d'or.

Hélène repoussa l'argent.

Mais Maurice ajouta : Pour votre mère?

— Maurice, dit-elle, vous avez raison.

Au bout de quelques mois, Hélène faisait tout-à-fait partie de la famille; Pauline l'aimait comme toute femme aimerait une femme jeune et belle, qui renonce à tous les avantages de sa jeunesse et de sa beauté.

Pour Hélène, elle était résignée, et si parfois elle était humiliée, la pensée unique qui lui remplissait le cœur l'empêchait de sentir la blessure, ou du moins l'amortissait beaucoup.

Maurice vivait entre sa femme et son ancienne maîtresse; et cette situation, d'abord si bizarre et si embarrassante, lui était de-

venue habituelle ; quelquefois seulement il regardait Hélène avec un regard triste et affectueux.

Hélène aussi était venue au point de regarder cette situation comme devant toujours durer ; elle donnait quelque argent à la fille de cuisine pour payer ses soins pour sa fille ; seulement elle souffrait bien de voir son enfant reléguée souvent avec les domestiques la plus grande partie de la journée ; cependant elle travaillait dans sa chambre, et elle l'appelait auprès d'elle.

Un autre sujet de chagrin pour elle encore, c'était de voir sa fille si simplement habillée, près de l'enfant de Pauline, que l'on couvrait de soie et de dentelles.

Pour elle, quoiqu'elle ne pensât plus guère à se parer, elle pleurait quelquefois en sortant d'habiller Pauline et de contribuer à augmenter sa beauté ; souvent ses yeux rencontraient la porte du couloir, et un jour elle avait vu un mouchoir que Maurice avait oublié dans la chambre de sa femme.

Mais de même que les douleurs physiques que le malade porte à l'excès en touchant et

pressant sa blessure finissent par ne plus être senties à force d'être violentes, parce que les nerfs se détendent pour avoir été trop tendus, et perdent leur sensibilité, ainsi Hélène alors parait Pauline avec plus de soin, et la faisait belle pour Maurice, faisant d'elle-même une complète abnégation, et ne songeant qu'à son bonheur et à ses plaisirs à lui, de quelque part qu'ils lui dussent venir.

CXIV.

Tout cela dura ainsi quelques temps ; mais un jour il vint à neiger au moment où Pauline voulait sortir.

Elle quitta de mauvaise humeur son schall et son chapeau, se remit au coin du feu, et feuilleta un livre sans le lire.

D'une chambre à côté elle entendit pleurer

sa fille : Mon Dieu ! Hélène, dit-elle, ne pouvez-vous aller voir ce qu'a cette enfant ?

Hélène blessée intérieurement du ton dont cet ordre lui était donné, n'en laissa cependant rien voir et obéit ; mais quoi qu'elle fît pour apaiser l'enfant, elle n'y put réussir.

Pauline se leva, et vint demander à Hélène ce qu'avait sa fille.

— Elle pleure, dit Hélène, et ne veut pas me répondre.

— Il faut l'enfermer, dit Pauline, dont la mauvaise humeur cherchait une issue, et tombait indistinctement sur tout le monde.

L'enfant, à cette menace, pleura encore plus fort. Pauline alors comprit qu'elle s'impatientait plus qu'elle ne l'aurait fait si la neige n'était venue contrarier ses projets, et qu'il n'était pas juste de brusquer cette pauvre petite créature ; elle se contraignit, la prit dans ses bras, et l'interrogea doucement; l'enfant alors montra un de ses jouets brisés, et désigna la fille d'Hélène comme auteur du désastre.

Ce n'était qu'avec peine que Pauline s'était contenue ; sa colère saisit cette occasion de

s'échapper, et elle frappa la fille d'Hélène.

La mère laissa échapper un cri d'indignation, emporta sa fille dans ses bras, et courut s'enfermer avec elle dans sa chambre.

Elle était en proie à une violente agitation.

Oh ! ma fille, pardon, disait-elle, en marchant dans la chambre ; c'est moi qui t'ai exposée à cet humiliant traitement d'être frappée par une étrangère ; pardon, c'est mon fol amour qui t'a amenée ici, mon amour pour l'homme qui m'a déjà si cruellement abandonnée ; mais je l'aime, pauvre enfant, tu ne peux savoir ce que c'est ; je l'aime plus que toi peut-être ; il faut que je le voie, je ne cesserai de le voir que pour mourir.

La petite fille avait d'abord pleuré ; mais ce que disait sa mère était pour elle si peu intelligible que, pleurant encore, elle s'était mise à la fenêtre, et regardait tomber la pluie.

Mais, continua Hélène, ai-je le droit de te condamner à une vie d'humiliations, que mon amour même peut à peine me faire supporter, à moi ? Pauvre enfant, pourquoi n'es-tu pas morte malgré mes soins, malgré la nouvelle infâmie dont j'ai racheté ton existence,

présent funeste que je t'ai fait une seconde fois, quand la miséricorde de Dieu voulait te l'enlever ! Pauvre enfant, ton avenir est triste ; pauvre et fille d'une prostituée, il te faudra être prostituée comme ta mère ; et peut-être n'auras-tu pas ces courts instans d'amour et de félicité qui paient les larmes de toute une vie ; peut-être ne se mêlera-t-il jamais d'amour aux caresses qu'il te faudra rendre ; peut-être, proie des hommes les plus vils, ne rencontreras-tu jamais un homme que tu puisses aimer, un homme digne de t'inspirer un amour qui te fera te connaître toi-même, et découvrir dans ton âme ce qu'il pourra y avoir de noblesse et de grandeur.

Pauvre enfant ! au moins ton enfance aurait pu être heureuse ; j'aurais dû te mener au précipice où tu dois nécessairement tomber par un sentier plus doux; j'aurais dû t'endormir sur des roses jusqu'au moment où, seule dans le monde, il te faudra devenir infâme comme moi.

Pour voir Maurice, je me suis faite servante, servante, d'une femme qu'il aime ; pour toi, j'aurais dû suivre la route où le

destin m'avait poussée ; j'aurais dû persévérer dans mon infâmie pour te faire une enfance joyeuse et te laisser riche ; par mon amour je te condamne à tous les malheurs qui me rendent la vie plus lourde que si je l'avais portée pendant un siècle entier ; par mon amour, je fais pleurer tes yeux si gais, je te fais battre.

O ma fille ! j'ai perdu toute mon énergie du jour où il m'a abandonnée ; sans cela, si j'avais encore mon âme, pourrais-je supporter les traitemens auxquels je me soumets avec résignation.

Si j'avais encore une âme, je vendrais pour toi le reste de ma vie ; tu serais riche et heureuse, au lieu de pleurer, au lieu d'être battue ; mais il m'a tout pris ; il faut que je le voie, que je sois sa femme, sa maîtresse, son chien ; je ne puis plus prostituer la femme qu'il a aimée.

Pauvre enfant ! si le désespoir s'empare de moi, je ne te laisserai pas seule dans la vie ; je te le jure par le ciel, par ta tête blonde, par l'amour que j'ai eu, que j'aurai pour lui jusqu'à ce que je sois morte, je t'emmènerai dans la tombe, tu mourras avec moi ; ce sera

le plus grand, le seul bienfait de ta malheureuse mère.

Elle prit sa fille dans ses bras, et pleura sur ses cheveux, sur son petit visage rose.

On l'appela pour le dîner; elle descendit. Il fallut laisser sa fille à la cuisine, cette pensée augmenta sa douleur; elle la tint long-temps embrassée, et dit : Non, non, je ne te laisserai pas. Elle ne pleurait plus.

. . . . . .

. . . . . .

Le soir, Maurice était à un coin de la cheminée, Pauline à l'autre, Richard et Blanche entre les deux. Richard lisait à haute voix.

Hélène travaillait dans un coin, de temps à autre, ses mains et son ouvrage tombaient sur ses genoux; elle restait les yeux fixes, sans mouvement; puis, tout à coup, comme si elle se fût réveillée, elle reprenait son ouvrage et se hâtait.

Pour Maurice, penché sur le feu, il paraissait fort occupé de remuer les tisons et de faire jaillir quelques étincelles.

Une triste pensée occupait son esprit; quelquefois il regardait Hélène à la dérobée; il voyait ses yeux fatigués de pleurer,

il comprenait toutes ses souffrances et se disait :

La conduite d'Hélène est bien noble et bien touchante ; Pauline est bonne ; elle n'a jamais eu pour moi une tendresse bien inquiète ; d'ailleurs mariés depuis bientôt deux ans, ce n'est aujourd'hui que par les liens d'une douce amitié que nous sommes unis ; j'ai envie de tout lui dire, de lui raconter le dévoûment d'Hélène ; elle sera émue d'une telle force d'âme, elle l'admirera, elle l'aimera, car elle aime tout ce qui est grand et au-dessus de la vie commune. Hélène restera avec nous comme une amie ; elle sera heureuse autant qu'elle peut l'être ; je lui paierai ainsi une partie du mal que je lui ai fait.

Mais il faut attendre le départ de Blanche et de Richard.

Maurice se mêla alors à la conversation, qui avait succédé à la lecture.

Hélène remarqua ce changement sans en soupçonner la cause ; elle s'était d'abord aperçue de la préoccupation de Maurice ; elle avait soupçonné qu'elle en était l'objet, et ce retour à la conversation des autres lui fit

penser que Maurice voulait secouer comme une pensée importune, la pensée de sa triste situation.

— Ah! dit-elle, est-ce là l'homme qui m'a tant aimée?

Richard et Blanche s'en allèrent; mais Pauline était fatiguée. Maurice pensa qu'il valait mieux remettre au lendemain le récit qu'il voulait lui faire.

Tout le monde se retira pour se coucher. Hélène jeta, en sortant avec Pauline, un triste et solennel regard sur Maurice.

CXV.

L'air est tiède, les arbres sont couverts d'un feuillage tendre et encore transparent. L'herbe est verte et chatoyante comme du velours. Outre le parfum du chèvre-feuille suspendu aux arbres, outre l'odeur des violettes cachées sous l'herbe, on sent une odeur plus incertaine et qu'on ne saurait définir, c'est celle du jeune feuillage.

Maurice est couché sur la mousse semée de violettes, sous les grands châtaigniers, dont le soleil, qui se lève, colore le tronc brun —à quelques pas de lui, jouent dans l'herbe la fille d'Hélène et celle de Pauline.

Mais le soleil s'est élevé graduellement. D'abord les oiseaux se sont réveillés et se sont mis à chanter, en secouant à ses doux rayons leurs ailes engourdies par la fraîcheur de la nuit.

Puis il est parvenu presque à son zénith, alors les oiseaux se sont enfoncés sous la feuillée ; les papillons sont seuls restés voltigeant dans la prairie.

On dirait que le vent, secouant les odorantes guirlandes des églantiers, enlève leurs pétales blancs ou roses, et les balance dans l'air, comme de petites nacelles sur l'eau.

Alors Maurice, par une allée d'épais tilleuls, rentra dans la maison — en même temps que lui, par un autre chemin, rentrent aussi Pauline et Hélène, qui toutes deux, vêtues de blanc, les bras entrelacés, courent à travers la prairie, et toutes deux l'embrassent en lui souhaitant le bonjour.

Après le déjeuner, le soleil est si ardent qu'on ne peut sortir. Maurice se retire dans son cabinet, et en fumant par une fenêtre un tabac parfumé, contemple avec un sentiment de joie les murailles du parc, dont il a fait tripler la hauteur, et que dérobent en partie de hauts arbres et du houblon. Lui seul, Hélène, Pauline et les deux enfans, sont renfermés, avec quelques domestiques, dans ce séjour enchanté. Personne n'y est admis, ces trois êtres se sont consacré leur vie, et ne veulent plus la gaspiller en en livrant à personne la moindre parcelle.

Tous trois ils s'aiment sans jalousie, et ne se quittent jamais. Ils ont renfermé toute leur vie, toutes leurs pensées dans l'enceinte des murailles.

Mais le soleil glisse ses feux par la fenêtre. Maurice tire un épais rideau couvert de fleurs peintes, et s'étend mollement sur des coussins.

Alors, tandis que le soleil brûle tout au dehors, un air frais circule dans la retraite de Maurice. — A travers des vitraux colorés il ne pénètre qu'une lumière douteuse, un jour

sombre ; les coussins sur lesquels s'étend Maurice presque nu, sont couverts de roses effeuillées. On n'entend aucun bruit du dehors. On oublie le reste du monde pour se livrer à de riantes pensées.

Mais un coin de la tapisserie se lève, et, au son d'une musique douce et sourde, entrent deux femmes vêtues seulement d'une épaisse gaze blanche, leurs robes sont attachées par de larges ceintures tombantes qui dessinent leur taille sans la serrer; les cheveux d'Hélène tombent en longs anneaux sur son cou, une guirlande de roses jaunes la couronne. Les cheveux de Pauline, parfumés par une branche de jasmin, s'étendent aplatis sur son front; toutes deux près de Maurice viennent s'étendre sur les roses, et cachent, dans les feuilles parfumées, leurs pieds blancs, sortis de leurs babouches de velours. Pendant quelques instans, une céleste musique se fait encore entendre, et joue de simples mélodies, dont la suave et friande mélancolie fait rêver à l'amour. Puis elle s'affaiblit en même temps que le jour, qui devient encore plus sombre. Maurice couvre de baisers les mains et les pieds, et les cous de ses deux compagnes, qui, cha-

cune à son côté, joignent leurs mains sur ses genoux.

Le jour devient si sombre, qu'on ne distingue qu'à peine les formes; la musique a cessé, tout rentre dans le plus profond silence. Les roses exalent des parfums plus pénétrans. Hélène et Pauline tiennent Maurice enlacé dans leurs bras; leurs trois chevelures se touchent et se mêlent; les longs cheveux des deux femmes se dénouent, et de leurs flots épais inondent Maurice. Leurs ceintures se détachent, la gaze tombe.....

A ce moment on ouvre la porte, et Maurice s'éveille.

Une pluie glacée bat les vitres. Un domestique agenouillé devant l'âtre, allume le feu.

Maurice secoue les riantes illusions qui le tiennent encore à moitié sous leur charme. Il demande l'heure.

Il est tard, mais Pauline n'est pas encore levée. Il va aller la trouver à sa chambre. Il va lui parler d'Hélène; peut-être leur vie à tous trois coulera, à l'avenir, entre deux rives fleuries et parfumées.

Mais, on parle beaucoup dans la maison; on ouvre les portes. Maurice met sa robe de

chambre et ses pantoufles, et s'informe.....

Hélène, qui tous les jours se lève avant toute la maison, n'a pas encore paru, quoiqu'il soit tard. On est allé à sa chambre, on n'y a trouvé personne, ni elle ni sa fille. On ne lui connaît aucune raison de sortir par un temps semblable, surtout avec cet enfant. Hélène n'a pas pris son chapeau; elle est sortie la tête nue; elle a laissé presque toutes ses hardes, ainsi que celles de sa fille.

On sort. — Sur la neige à moitié fondue, on ne voit que quelques pas d'Hélène. Sans doute elle a emporté sa fille dans ses bras.

. . . . . .

. . . . . .

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DU SECOND VOLUME.

LVI. — La nuit au jardin. 1
LVII. 9
LVIII. 15
LIX. — Que les riches peuvent passer. — Où il se dit des choses profitables aux gens qui ont peu de fortune, et aux gens qui n'en ont pas du tout. 19
LX. 33
LXI. — Que l'inconséquence est la conséquence nécessaire de l'organisation de l'homme. — Doléances sur ladite organisation. — Il ne faut pas toujours fumer le même tabac. . . 35
LXII. 49

LXIII. — Hélène au comte Leyen. 57
LXIV. — Le comte Leyen à Hélène. 59
LXV. 61
LXVI. 67
LXVII. — Suite du chapitre LXVI. 71
LXVIII. — Le comte Leyen à Maurice. 79
LXIX. 81
LXX. 87
LXXI. — Comment Maurice avait raison au chapitre XXIV. 91
LXXII. 99
LXXIII. 108
LXXIV. 109
LXXV. 113
LXXVI. — Ce qui advint d'une interjection. . . 116
LXXVII. — Un regard en arrière. 124
LXXVIII. 128
LXXIX. 133
LXXX. — L'auteur donne une explication. . . . 140
LXXXI. — Contre l'amour de la patrie. 145
LXXXII. — Le comte Leyen à Hélène. 163
LXXXIII. — Où l'on propose quelques modifications aux joies des élus. 176
LXXXIV. 174
LXXXV. 178
LXXXVI. — Pendant une nuit de décembre. . . 179
LXXXVII. 183
LXXXVIII. — Maurice à Hélène. 185
LXXXIX. 188
XC. — L'auteur. 190

XCI. 193
XCII. — Dieu et les hommes. 201
XCIII. 207
XCIV. 215
XCV. — D'une dissertation qui eut un résultat. . 217
XCVI. — D'un bal où Maurice ne put dire un mot. 224
XCVII. 232
XCVIII. 238
XCIX. 245
C. — Hélène. 248
CI. 255
CII. 257
CIII. 260
CIV. 265
CV. — Henreich à Hélène. 269
CVI. 271
CVII. 275
CVIII.. — De la nécessité de se laver les mains. . 277
CIX. 290
CX. — Hélène à Maurice. 293
CXI. 299
CXII. 302
CXIII. — Que l'habitude n'est pas la seconde, mais bien la seule nature du plus grand nombre des hommes. 311
CXIV. 316
CXV. 324

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.